

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

RENARD Marius, *Notre pain quotidien*, Bruxelles : Association des écrivains belges, 1909.

Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à :

http://digistore.bib.ulb.ac.be/2019/Bruxelles Notre-pain-quotidien_abbyy.pdf

MARIUS RENARD

NOTRE PAIN QUOTIDIEN

ROMAN ILLUSTRÉ PAR L'AUTEUR



ASSOCIATION DES
ECRIVAINS BELGES

1909

DECHENNE & C^{IE}
RUE DU PERSIL
BRUXELLES

C'EST SEULEMENT LA VIE COMMUNE DE
TOUS QUI EST LA VRAIE VIE ET NON PAS
LA VIE DE CHAQUE HOMME EN PARTICULIER.
TOUS DOIVENT TRAVAILLER POUR LA VIE
D'AUTRUI.

LÉON TOLSTOI.

NOTRE PAIN QUOTIDIEN

DU MÊME AUTEUR

ROMANS ET NOUVELLES

- Veillées boraines.* (Epuisé.)
Petit Coutia. (Epuisé.)
Gueule rouge, 1 volume illustré. (Epuisé.)
La Ribaude, 1 volume. (Epuisé.)
Terre de Misère, 1 volume illustré. (Epuisé.)
Le Roman de Mélie.
En Révolte, 1 volume.
L'Ingénieur. (Paris.)
La Vaillance de vivre, 1 volume.
Ceux du pays noir, 1 volume illustré. (Epuisé.)

DIVERS

- Le Rôle social de l'Ecrivain.*
Iconographie du peintre N. Legrand.
En Espagne et au Maroc.
En Orient, 1 brochure. (Paris.)
Notes sur la Bretagne.
Le Hainaut, 1 volume illustré. (Epuisé.)
Le Borinage, 1 volume illustré. (Epuisé.)
Mons et les environs, 1 volume illustré. (Epuisé.)
Constantin Meunier, 1 volume illustré. (Epuisé.)
Chansons boraines, 1 volume illustré. (Epuisé.)
L'Histoire de la Houille, 1 volume illustré.

THÉÂTRE

- L'Apôtre*, drame social.

A Paraître :

- Le Domaine*, drame.
L'Epopée du Travail, 1 volume illustré.
Ceux qui viennent, roman.



Original de la
gravure de la
page 307. M. Bourne

A M. T. Mason
L'hommage de ses filles

T. R. R.

AUX FILLES DU PEUPLE QUI ONT
LA MISÈRE POUR DESTIN



AVANT-PROPOS

CE roman est un hommage au peuple qui lutte.

On n'y trouvera aucune intrigue à sensation, aucune tragédie notoire, aucune sentimentalité puérile. Il évoque quelques épisodes de la vie des prolétaires, sans plus.

Cette expression de la vérité est peut-être son seul mérite. Il n'est pas absolument négligeable, parce qu'il est utile de ne pas dédaigner plus longtemps ce prolétariat qui joue un rôle si prépondérant dans l'histoire

de notre pays et de demander à la littérature belge de le comprendre dans le champ de ses études et de ses conclusions.

Est-ce à dire que cette histoire vraie de quelques malheureux luttant pour leur pain, que la déchéance d'une fille du peuple aux misères de la prostitution, que l'examen impartial de quelques-unes des tares qui contrarient le relèvement des pauvres, constituent la synthèse définitive de la vie ouvrière belge? Nullement. La tâche est trop vaste, trop lourde aussi pour mes faibles épaules. Ce livre ne présente que quelques-uns des caractères et des vaillances par lesquels s'affirme de plus en plus la grandeur harmonieuse du travail. Il n'est qu'une modeste contribution à l'étude de notre prolétariat.

Mais il ne néglige rien, voire les plus douloureuses vérités. Il s'autorise même quelques critiques, parce que

l'auteur estime que l'effacement absolu de l'écrivain devant la vie, n'est plus possible.

D'autre part, une étude consacrée au peuple, qui tenterait uniquement de montrer celui-ci sous un aspect de grandeur, sans marquer les déchéances, les misères et les inévitables lâchetés, sans exprimer la sourde colère des rancunes accumulées, sans révéler les espérances d'une humanité qui souffre, ne serait pas vraie. Elle serait sans efficacité vis-à-vis du peuple lui-même, parce qu'elle ne serait ni humaine, ni sociale. Elle serait vaine, parce qu'il n'est pas possible de dégager une morale d'une œuvre qui n'exprime que les aspects amènes de la vie.

Au surplus, la vaillance que mettent à présent les travailleurs à lutter pour un meilleur destin, l'étonnante évolution du syndicalisme, la maîtrise de plus en plus grande du prolétariat organisé dans les luttes économi-

ques et politiques, affirment cette nécessité de ne rien négliger des divers aspects de l'évolution.

Mais l'étude de la vie des humbles n'est pas de celles qui exigent une observation désintéressée.

Il convient, pour en comprendre les beautés et les tares, pour en légitimer les hardiesses et pour en exprimer les espoirs, mieux qu'une curiosité d'artiste et d'écrivain.

Il faut aller à elle avec des croyances. Il faut surtout vivre ce destin dans un perpétuel contact, parce que l'âme des pauvres ne s'ouvre pas à quiconque souhaite d'y satisfaire un puéril dilettantisme. Il faut être de cette foule qui peine. Il faut se former un répertoire authentique d'attestations dont on éprouve la vérité immédiate, dans la misère des taudis, dans le travail des usines, dans la souffrance des ménages sans pain, dans la révolte qui résonne sur le pavé des rues.

Alors seulement, attentif aux confidences des plus humbles choses, prompt à saisir la valeur significative des gestes et des pensées, l'écrivain fera œuvre vraiment humaine.

C'est la tâche que je me suis imposée en écrivant ce roman de la vie ouvrière, en marquant quelques caractères du prolétariat.

Si modeste que soit l'effort, il ne doit négliger aucune forme de vérité.

C'est pourquoi j'ai éparpillé parmi ces pages, quelques croquis qui n'illustrent nullement des épisodes du livre, mais seulement des aspects de la vie du peuple, afin de mieux situer l'action que j'ai voulu évoquer.

MARIUS RENARD.

PREMIÈRE PARTIE

LA SERVANTE

CHAPITRE PREMIER

LA vitesse du train mourut en glissement sourd sur les rails. Le bruit des glaces heurtées et des freins grinçant se figea en silence.

— Bruxelles... tout le monde descend.

Madeleine Fromont sortit du wagon. Dans le hall où les lunes électriques et les fanaux rouges des locomotives perçaient avec peine la brume, elle suivit la foule. Elle se trouva tout à coup sur le trottoir de la place de la Constitution.

Elle fit quelques pas parmi les cris, les appels et le roulement des fiacres, indécise dans le remous de la cohue. Debout, contre le mur, un paquet et une petite valise déposés à ses pieds, elle interrogea les visages des passants. Personne ne l'attendait, mais elle ressentait cette peur instinctive des êtres qui souffrent et qui espèrent de l'inconnu un furtif réconfort à leur mal.

Elle fut angoissée quelques minutes. Puis, sa volonté réagit. Les sensations craintives s'évanouirent et le calme revint.



Elle s'intéressa à l'aspect des choses.

Les derniers voyageurs se dispersaient. Il n'y avait plus devant les portes que quelques commissionnaires en blouse blanche, le bras cerclé d'une plaque de cuivre.

Les uns chargeaient des colis sur des flâcles. D'autres devaient, les mains gourdes enfoncées dans les poches.

Madeleine avisa deux femmes aux

épaules frileuses sous des châles de laine.

L'une vendait des journaux. Le paquet de feuilles gonflait une serviette bleue, sur son ventre. Elle répétait inlassablement d'une voix blanche « *Le Soir*, por demain ». L'autre, proprette avec ses manches blanches, avait déposé à ses pieds de hauts paniers remplis d'œufs et de bonbons pas chers. Elles avaient des visages las et tristes sous les chignons luisants d'humidité.

Ce fut pour Madeleine un premier aspect de la vie

des pauvres, cette attente du client de hasard, dans l'ombre hostile et le froid des rues.

Maintenant l'étrangère cherchait à s'orienter. On lui avait dit au départ du train : « Vous prendrez à gauche à la sortie, une large rue. C'est Anderlecht. La rue Rossini. C'est facile ! »

La rue à gauche !

Devant elle, Madeleine voyait des rectitudes de clartés blanches et dorées percer la brume, se perdre dans les lointains, former au-dessus des maisons un halo clair, sous le dôme de l'espace.

Ici, des globes électriques trouaient, au faite d'un hôtel, la nappe nocturne. Plus loin, la façade blanche et violemment illuminée d'un cirque resplendissait. Des trams passaient avec le cliquetis de leurs vitres et l'appel de leurs sonneries. Les fleurs jaunes des ampoules brillaient sous les caissons blancs. De mouvantes silhouettes noires se profilaient sur les glaces.



Elle se décida. Des groupes d'hommes et de filles, pressés et bruyants, passaient auprès d'elle. Ils venaient d'Anderlecht. Elle reconnut des

Wallons à leurs patois sonores. Elle s'enhardit :

— M'sieu, pardon, la rue Rossini s'il vous plaît ?

L'homme haussa les épaules, ne comprenant pas. Il répondit :

— Kan niet.

Deux ouvrières s'étaient arrêtées, rieuses, de gros visages aux yeux hardis sous les cheveux ramenés en coque sur le front. L'une d'elles répondit :

— Moi, je sais.

Aimable, elle attira Madeleine au bord du trottoir. Sa main désigna, à gauche, une large rue remplie par le va-et-vient de chariots et le tumulte de la foule.

— C'est par là... Vous demanderez plus loin. C'est à dix minutes, pas plus.

Madeleine n'eut pas le temps de la remercier, elle était déjà partie.

Alors la Wallonne se décida. Ramassant valise et paquet, elle partit.

Elle longea un mur qui continuait les dépendances de la gare. Elle glissait sur un trottoir boueux. L'humidité suintait des pavés mal joints.

A sa droite, des hôtels et des cabarets alignaient leurs façades grises, les hautes vitres par lesquelles on avisait les glaces reflétant des lumières laiteuses, les enseignes transparentes, les fenêtres des étages où se mouvaient des ombres louches.

Des couples équivoques se perdaient dans les couloirs des issues.

La rue était encombrée par le passage des fardiens se dirigeant vers le dépôt des marchandises.

Les commandements gutturaux montaient en clameurs brutales, entrecoupées par les claquements de

fouet, par les rires des gamins juchés sur les caisses ou poussant les brouettes, par les grondements sourds



des voitures dont les coffres rebondissaient, par les blasphèmes des charretiers.

Un peu effrayée, Madeleine continuait sa route, déjà fatiguée. Ses paquets heurtaient les jambes des passants.

— Verdeck, prends garde, hein!

Un Wallon goguenardait :

— Eh fie, t'es sotté!

Une légion d'hommes et de femmes sortait de l'ombre. Ils glissaient devant les vitrines illuminées, avec des trots pressés de bêtes lasses. Les rires des femmes fusaient. Toutes les ouvrières avaient l'allure audacieuse que donne la promiscuité du labeur dans les usines, le verbe haut, le geste prompt.

Il y avait bien sous les lourds chignons frontaux, des visages de misère et de souffrance, mais la joie du travail fini était si grande qu'un peu de gaieté semblait transfigurer la détresse.

Plus loin, des filles stationnaient devant des camelots qui étalaient, dans des parapluies ouverts, des cartes illustrées. Madeleine dut se frayer un passage à travers un groupe qui entourait des chanteurs populaires.

Et toujours, l'armée ouvrière défilait.

Elle sortait des ombres. Elle dominait de ses clameurs et de son piétinement, les bruits des trams et des chariots.

Le faubourg se vidait. Au loin les sirènes rauques sonnaient la fin de la tâche.

Quelque chose de morne et d'usé écrasait cette foule. Le poids de la journée pesait sur les épaules. La faim commandait. Il y avait, dans les yeux éteints des vieux, dans les visages rieurs des jeunes, l'espoir du logis des rues lointaines des quartiers ruraux ou des casernes du centre. Toute cette armée s'en allait vers Saint-Gilles,

Uccle, Forest, vers les quartiers de la rue Haute et de la rue Blaes. Il y avait aussi des Wallons qui rentraient



dans leurs provinces, au pays de Namur, dans le Hainaut, par les « banlieue » du soir.

Heure saisissante où le travail lâche son armée par les rues!

Madeleine en subissait la tristesse avec une intensité qu'elle n'avait jamais ressentie là-bas, au Borinage, même aux mornes crépuscules d'hiver, lorsque les mineurs remontaient « de fosse » et regagnaient les « coronas ». L'ambiance pesait sur elle. Sans doute, tous ces gens qui passaient n'étaient pas plus malheureux que les ouvriers de son pays. Mais ils participaient à l'aspect troublant des choses, au mystère des rues qu'elle ne connaissait pas.

De comprendre tant de misères, elle éprouvait une tristesse infinie, quelque chose qu'elle ne savait pas exprimer et qui lui serrait la gorge comme un mauvais mal.

Puis elle réagit.

La peine!

Elle ne l'ignorait pas. Un sursaut de hardiesse exalta sa petite âme vaillante.

Résolument, Madeleine s'en alla vers la vie.

CHAPITRE II

A LA maison de la rue Rossini, une petite femme alerte et rieuse, au sonore parler wallon, vint ouvrir à l'étrangère.

— Monsieur Maubray, s'il vous plaît?

— C'est ici.

Puis, voyant l'allure et les paquets de Madeleine, la dame dit :

— C'est pour un service ?

— Non, Madame, ... on m'attend.

— Ah !... Montez seulement, c'est au premier. Frottez vos pieds, n'est-ce pas, il fait si sale dans la rue !

La dame disparut dans sa cuisine, après avoir sonné deux fois pour attirer l'attention de son locataire.

Madeleine gravit l'escalier sans hâte, serrant ses paquets contre elle, pour ne pas frôler le mur clair et la rampe propre. Sur le palier, devant une porte, elle s'arrêta.

Le cœur lui sautait bien un peu dans la poitrine, mais elle n'avait plus peur. Sa confiance était revenue. Elle frappa.

— Entrez.

Elle ouvrit la porte et demeura sur le seuil.

Devant un large bureau de chêne, un homme écrivait, ses papiers épars éclairés par la lumière d'une lampe que recouvrait un abat-jour vert. La pièce était sombre. Il y avait un feu de houille, clair et pétillant, dans le foyer ouvert. La voix de l'homme reprit :

— Entrez donc.

Madeleine s'avança en refermant la porte. Et de suite :

— Monsieur Maubray, c'est mi.

L'écrivain leva la tête, un peu étonné, mais souriant, à cause du mot wallon.

— Qui mi ?

— Madeleine Fromont.

Alors il rit tout à fait et, se levant, il avança près du feu un fauteuil.

— Ah! bon. C'est vous... Fallo l'dire tout d'suite. Assisez-vous, d'jône fie.



Il reprit sa place derrière son bureau.

Puis, se souvenant du malheur qui amenait la jeune fille, il reprit en français, mettant un peu de douceur dans sa voix :

— Avez-vous mangé, Madeleine?

— Oui.

— Vous ne désirez rien? Une tasse de café?

— Non. Merci.

— Alors causons...

Il y eut une minute de silence. Maubray bourrait sa pipe méthodiquement.

Madeleine distinguait à peine, dans

l'ombre, les tableaux des murs, les rayons des bibliothèques placées de chaque côté de la cheminée, avec leurs statuettes blanches sur les entablements et leurs reliures rouges rangées avec ordre entre les montants de chêne. Ses pieds reposaient sur un tapis épais à grosses fleurs claires. Le long des murs, il y avait un divan garni de coussins et des fauteuils bas. Sur une

petite table, du café fumait encore, dans une tasse blanche à rayures bleues. Mais tout cela semblait effacé et vague. La clarté de la lampe s'attachait seulement aux livres et aux feuillets éparpillés sur le bureau.

Maubray soupçonna l'impression de tristesse qui se dégageait de l'ombre. Il se leva, alluma les papillons du lustre.

— Là, met'nant on se vera mieux, énon ?

La joie de la lumière remplissait la pièce. La clarté faisait sortir de l'ombre les plâtres blancs, les gravures étranges que sertissait l'or des cadres, des peintures aux visions lumineuses, les reliures brillantes, des bronzes de Constantin Meunier et de Gobert, représentant des ouvriers du pays noir.

Maubray acheva en allumant sa pipe.

— Causions...

Il y avait tant d'affectueuse sympathie dans l'accueil de l'écrivain, que Madeleine Fromont sentit s'en aller ses dernières craintes. Une détente heureuse l'envahit. La tiédeur du logis, la joie de la lumière, la beauté des images des murs et des statues,



créaient à son cœur douloureux une atmosphère de réconfort et de paix. Elle n'était plus l'étrangère de la rue. Elle venait de retrouver l'âme de son pays dans ces choses qui lui rappelaient les paysages enfumés du Borinage et leurs rudes terriens.

Maubray lui parlait avec des mots aimables et sa pitié discrète prenait le chemin de son cœur.

Lui, il gardait l'amour profond de la terre et du peuple dont il était issu. Il éprouvait toujours une joie saine à dorloter son affection en évoquant son pays.

Ainsi, c'était toute la vie de sa race, avec ses espoirs, ses joies et ses souffrances, qui palpitait à cette heure, dans le « studio », autour de Madeleine.

L'exilée la savourait comme une volupté.

Elle oubliait le froid de la rue, le mystère des choses étrangères, l'inconnu de ce soir sur lequel s'ouvrait sa nouvelle existence.

Maubray expliquait : on lui avait signalé une place de servante vacante dans une maison du boulevard de la Revision, près d'ici.

C'était un ménage wallon, les Vincart.

Le mari était chef de bureau à la Banque nationale. L'unique enfant de la maison, une petite fille, avait six ans déjà. Il avouait les connaître très peu, mais il prendrait des renseignements. Il ne voulait la placer que dans un milieu convenable, où l'on serait prévenant pour elle.

Maintenant, il s'exaltait à penser aux déboires et aux vicissitudes qui attendent les jeunes filles de la province lancées sans protection dans les promiscuités de la ville.

Son cœur se révoltait.

Il gardait, dans ce milieu où ses besoins l'obligeaient à vivre, la haine un peu puérile du paysan pour la cité



étrangère qui attire les vies probes et en fait des rebuts de douloureuse humanité. Les années n'avaient rien

atténué de ses rancœurs. Il restait farouche et hostile. Il gardait une affection tellement jalouse de son pays et de sa race, qu'il méprisait cette existence affairée et superficielle, toute en grandiloquence et en mensonges, où s'exaltaient si rarement les beaux instincts féconds de son peuple attelé courageusement aux devoirs du destin.

Depuis six ans, il résidait à Bruxelles. Il s'était créé une place à part, bien libre, dédaigneux des mondanités, réfractaire aux compagnonnages des coteries littéraires et artistiques, ne fréquentant que quelques rares artistes wallons qui nourrissaient les mêmes rêves de décentralisation, la même tendresse à la terre natale.

Il avait apporté de son Borinage de rudes instincts de démocrate et de combatif. Il avait presque de la haine pour la vie menteuse et le snobisme des classes élevées. Il refusait de fréquenter le monde, voire jusqu'à souffrir un peu naïvement, de la munificence de quelques-uns de ses amis qui fardaient leur démocratie d'ostentation et d'apparat.

Il s'était fixé dans ce faubourg ouvrier d'Anderlecht, rempli par le rythme de la vie usinière et la rumeur d'un peuple rué aux pourchas du pain. La vision des rues affairées à l'heure de la sortie du travail, des quartiers où végètent les misérables, des fabriques aux odeurs malsaines, d'une ambiance où s'exténue une obscure humanité, perpétuait en lui une tristesse mêlée de colère contre ceux qui sont venus avant nous.

Il était d'une génération qui souffre des rancunes amassées par les autres. Sa démocratie n'admettait aucune contrainte, parce qu'elle était faite surtout de colère et de pitié.

Chaque matin, il se mettait à sa table de travail, à l'heure où les sirènes des usines sonnaient l'appel du labeur. Il entendait, dans les brouillards gris des aubes



d'hiver, monter la rumeur des gueux en marche vers les fabriques, un trotinement de bêtes harassées qui lui rappelait le départ « à fosse » des houilleurs de son pays.

Madeleine Fromont ne souriait pas de l'entendre. Elle comprenait que l'écrivain insistait

surtout sur cette affection, pour mieux marquer les dangers de la vie où le malheur l'engageait.

Elle ne serait vraiment forte que si elle savait se soustraire aux attraits du milieu nouveau, en gardant ses qualités natives, sa probité, cette confiance en la vie que comprennent surtout ceux qui ne connaissent du destin que les exigences et les responsabilités.

Maubray continuait :

— Mais j'ai confiance, Madeleine. Vous avez été élevée à l'école du malheur et c'est un stage qui compte.

— Ah! oui, le malheur... En trois ans, j'ai tout perdu. Maman, il y a trois ans, à l'épidémie de typhus qui ravagea le coron de Maupertuis... Et mon père, il y a quelques jours, au coup de grisou de Marcasse.

Un paquet de sanglots lui monta à la gorge.

Elle hoqueta :

— Mon père, pouf' mon père si bon !

Ce tendre appel émut l'écrivain.

— Du courage, Madeleine...

— J'en ai, allez, j'en ai beaucoup.

Un instant, ils ne parlèrent plus. Madeleine pleurait silencieusement.

L'écrivain revoyait la catastrophe, la remonte des six cadavres dans le matin neigeux, l'affolement des parents le long des rues, derrière les charrettes qui transportaient les victimes. Il était là, allant et venant parmi la foule, sur le « damage », à l'accrochage, à la « baraque » où l'on alignait les corps brûlés, sur des pailis.

Il les connaissait bien, ces heures terribles des catastrophes. Elles avaient sonné tant de fois !

Mais toujours, il souhaitait d'en subir les tristesses, parce qu'il communiait avec l'âme de son peuple. Dans la maison du porion, Jules Fromont, un ami d'enfance, le frère de la victime, « sclauneau » à Marcasse, lui avait montré l'orpheline.

— Pauvre Madeleine. Que va-t-elle devenir ? J'ai déjà charge de famille. Quatre petiotis. Et l'on gagne si peu...

Il avait répondu :

— Envoie-la à Bruxelles, je m'en occuperai.

— A Bruxelles !

L'oncle avait peur.

Maubray lui avait pris les mains.

— Je veillerai..., je te le promets.

Puis, attirant l'orpheline, il lui avait parlé doucement, comme un père. Il fallait vivre, manger ! Plutôt que

de végéter ici, il lui proposait de la placer à Bruxelles, dans une maison « sûre ». Plus tard, elle reviendrait au pays, se marierait, lorsqu'elle aurait quelques économies.

Madeleine avait vingt ans. Elle comprenait déjà beaucoup de choses et de combien de servitudes est faite la vie. Elle était vaillante. Elle n'hésita pas.

Maubray revoyait la scène dans la petite maison sombre du « coron » de Maupertuis, à côté du lit sur lequel on avait étendu le cadave du porion. Il y avait des voisines en pleurs autour de la couche funèbre. Une lampe éclairait la face noire du mort. Un chuchotis de prières troublait le silence.

Madeleine lui avait pris les mains dans un geste de confiance.

— Oui, je ferai comme vo dites... Merci...

L'écrivain lui savait gré d'avoir, résolument, accepté le devoir.



Il la regardait.

Maintenant, elle ne pleurait plus

Son visage était un peu rude, mais d'une virilité qui plaisait. Sous le chapeau noir au crêpe défraîchi par l'humidité de la rue, ses cheveux blonds se levaient en broussaille autour d'un front large. Derrière, ils étaient tordus à pleine main, en torsade luisante comme une gerbe de paille courbée. L'humidité leur donnait une couleur de cuivre. Avec ses yeux bruns et vifs, avec ses gestes sûrs et calmes, avec ses lèvres un peu serrées, elle donnait une impression de volonté. Elle avait un aspect d'humanité saine poussée en bonne terre, comme une plante généreuse.

Elle était vêtue d'une robe très simple, teinte en noir, pour le deuil. Sur le corsage, on avait cousu à la diable quelques rubans de crêpe. Des boutons manquaient aux bottines. Malgré le froid et la pluie, la jeune fille n'avait pas de manteau et l'humidité plaquait la légère étoffe sur son corps.

L'écrivain subit une impression de tristesse et son cœur se serra.

Pourquoi eut-il alors la vision d'un destin de souffrances pour cette fille de son pays qui allait vers la vie, dans l'inconnu d'un soir ?

Il n'aurait su le dire.

Mais il réagit. Il n'avait pas le droit de faire naître la crainte, là où il sentait la compréhension du devoir. Et puis, Madeleine était jeune, forte, déjà formée par la misère.

— Allons, Madeleine, dit-il en se levant, venez souper. Il faut avoir du courage, parce que le moment est venu de gagner votre vie.

Madeleine Fromont se leva et répondit d'une voix confluante :

— Oui, gagner mon pain !

CHAPITRE III.

QUAND la sonnerie de cinq heures tinte au réveil placé sur sa table de nuit, dans une soucoupe de porcelaine qui donne plus de sonorité à l'appel, Madeleine Fromont se lève et s'habille.

Elle n'a aucune peine à quitter la tiédeur du petit lit de fer, placé sous le toit en pente de la mansarde. Autrefois, au « coron » de Maupertuis, elle était aussi matinale, quand l'heure était venue de préparer le café et le briquet du porion, avant son départ « à fosse ».

Rapidement, elle échafaude un chignon hâtif. Elle revêt le costume de travail, sans coquetterie, soucieuse seulement de ne point paraître indifférente, malgré le tablier gris des besognes ménagères. La glace clouée au mur, au-dessus d'une petite table de bois blanc qui supporte un bassin, un broc et quelques objets de toilette, lui renvoie une image tranquille. Il y a de la paix dans ses yeux. Elle est heureuse de sa jeunesse et parce que la clarté de la lampe semble exagérer dans le miroir, l'éclat doré de sa chevelure.

Elle n'est point coquette. Mais de se savoir hardie, exaltée par une obscure confiance en la vie, elle a quelque satisfaction. Alors elle noue un ruban plus clair à

son cou. C'est un furtif bonheur de jeunesse que lui offre son image.

Par la lucarne, qui découpe, dans le plafond bas, un rectangle sombre, elle ne distingue qu'un morceau du ciel.



Parfois, ce ciel est clair, d'un bleu indigo dans lequel les clignotantes étoiles semblent des clous d'or. Parfois il est lourd et mouvant. Des nuées plus pâles y glissent en vols rapides, se tassent, crèvent aussi en pluies qui crépitent sur le zinc sonore de la corniche. Alors elle

a quelque plaisir à se sentir à l'abri, pendant que la rafale fait rage.

Mais son bonheur est de trouver derrière l'étroit vitrage, un ciel laiteux qui paraît plus vaste et plus lointain et que le disque ivoiré de la lune éclaire. Le ciel, c'est tout ce que Madeleine avise par la fenêtre de sa mansarde. Mais c'est assez.

Sa petite âme ne dédaigne pas cette vision, peut-être parce que cet infini de l'espace porte aux rêveries.

L'heure avance. Madeleine se hâte.

Maintenant elle entend, dans la rue, les premières charrettes des maraîchers qui se rendent aux Halles, des roulements sourds.

Puis, ce sont les sifflets des locomotives dans le champ des manœuvres de la gare du Midi. Elle compte leurs appels. Parfois, sur la ligne de ceinture, qui passe non loin de là, glisse comme un halètement fatigué. Elle devine le train qui s'avance, prudent, parmi l'enchevêtrement des lignes, et qui file enfin, en passant sur l'arche sonore d'un pont métallique.

Il est cinq heures et demie. Le ciel pâlit.

Madeleine est prête. Elle entend des bruits nouveaux et vagues sur les trottoirs.

Elle ne fait plus sa prière. La croyance incertaine d'autrefois s'est envolée de son esprit, parce que les malheurs et les servitudes de la vie lui ont fait perdre toute confiance. Mais ce scepticisme ne comporte aucune rancune. Elle est seulement, comme tant d'autres des races qui pâtissent, insoucieuse de ce qui n'est pas l'orbe de sa vie. Elle ne croit plus, parce qu'elle n'a plus de raison de croire et aussi parce que l'existence vaillamment vécue fait oublier.



Mais elle garde la religion du souvenir. Une tendresse d'enfant naïve survit dans la jeune fille.

C'est pourquoi Madeleine ouvre sa petite valise placée dans un coin de la mansarde. Elle en tire une photo-

graphie cachée dans une enveloppe. C'est le portrait des siens, un groupe de famille, son père, sa maman



elle-même, que l'on « tira » au jour de « ducasse », un jour où le bonheur chantait dans le logis de Maupertuis. Elle approche le carton de la lampe et le regarde avec

des yeux de tendresse, comme pour fixer pour toute la journée les images dans son cœur.

Puis ses lèvres baisent d'une caresse les chers visages.

— A'rvoir mon père, m'amère!

Et la vie de travail recommence.

CHAPITRE IV

MADAME VINCART n'était pas pour Madeleine une maîtresse exigeante.

Elle avait les défauts et les qualités de sa caste, mais sans exagération. Elle n'était pas outre mesure modeste, mais elle avait assez de discrétion pour ne pas donner à sa vie un appareil puéril.

Elle restait de son monde, peut-être parce que les ressources de son ménage ne lui permettaient guère d'en sortir, sans donner prise aux soupçons fâcheux et aussi parce que les siens l'avaient accoutumée à se satisfaire d'un bonheur effacé de petite bourgeoise amoureuse de quiétude.

Elle n'était pas extrêmement jolie. C'était une petite personne dodue, qui gardait, malgré la quarantaine et la maturité, des allures de vieille fille.

Au début de son mariage, lorsqu'elle était arrivée à Bruxelles, elle avait eu un soupçon de naïveté. Elle s'était crue coquette.

D'aviser dans les restaurants du boulevard, où son

mari la conduisait dans la prodigalité de la lune de miel, des bourgeoises cossues ou des cocottes aux



coiffures savantes, elle avait eu le goût de la toilette et du chic. Durant des mois, un barbier de Saint-Gilles, où le ménage habitait alors, vint la coiffer tous les dimanches. Elle courut les magasins, les jours de " liquidation " ou de " fin de saison ". Elle prit plaisir aux baguenaudages dominicaux, le long des boulevards centraux, au Bois, au

Parc, partout où l'on fait assaut de toilettes pas chères mais voyantes, en ces endroits classiques où la bourgeoise de la cité a l'illusion de s'amuser comme les gens " bien " parce qu'elle écoute la musique et s'ankylose sur les bancs des promenades, sans payer un sou.

Mais M^{me} Vincart connut aussi les ennuis du retour des stations lointaines, la bousculade aux barrières des trams, l'impolitesse des commis de magasin singeant le dandy et des trottins étiques qui simulent les mondaines des bars du centre. Plus d'une fois, on lui fripa sa robe. Un jour que le merlan l'avait coiffée à la Cléo,

elle provoqua le rire d'un groupe de rapins qui descendaient du Bois, joyeux d'avoir contemplé un joli couchant, à l'ogive des drèves.

Depuis, elle excusa les critiques des gens « comme il faut » vitupérant contre les « dévergondages de certaines créatures ». Elle arbora quelques bijoux de famille et montra qu'ils n'étaient pas en toc. Auprès des femmes d'allures louches, elle eut, dans le coude à coude du tram, la mine pincée de la dame honnête.

En cela, elle avait le mérite de la sincérité, ce qui est une vertu. Parmi les rares relations de son mari, elle n'avait jamais trouvé l'occasion de sortir d'une béate honnêteté, peut-être parce que l'époux restait un adroit dispensateur de félicités intimes, peut-être aussi parce que son physique inspirait plutôt de l'indifférence.

L'enfant qui vint, en exigeant une affection nouvelle, compléta cette quiétude.

M^{me} Vincart se désintéressa des promenades, des stations dans les cafés à musique devant un « demi-mousse » que l'on fait durer deux heures parce qu'il coûte sept sous. Le ménage eut une charge de plus. Il fallut prendre une servante, une bonne pour la petite, et comme tout cela coûtait gros, on évita les plaisirs de luxe, le coiffeur, les dépenses de toilettes d'apparat, le théâtre et les soupers de quinzaine dans les cabarets.

Le loyer de quinze cents francs fut trouvé exorbitant. On résolut d'aller vivre à Anderlecht, où l'on venait de construire, boulevard de la Revision, de jolies maisons modernes au loyer de mille francs.

M. Vincart sut gré à son épouse de si bien ordonner la vie familiale.

Parce qu'il connut un jour le souci d'une fin de mois assez difficile, il eut pour la première fois conscience de sa responsabilité.

C'était un si brave garçon ! Jusqu'alors il s'était laissé vivre, satisfait de l'atmosphère de bien-être et de paix que sa femme avait mise, depuis ses noces, autour de lui. Il approuva les économies. Il excusa M^{me} Vincart de garder la maison, pendant qu'il allait retrouver ses amis, dans les cabarets où l'on dégustait du lambic notoire. Il avait quelque fierté à se contenter de ces beuveries démocratiques. Ne participait-il pas aux économies imposées dans le ménage ?

Ainsi tous deux se jugeaient parfaitement heureux. M. Vincart gagnait quatre mille francs à la Banque, et comme il était le fils d'un ouvrier menuisier, il trouvait que c'était une situation « sortable » et qu'il y en avait de plus malheureux que lui.

Il avait connu les dures journées d'une jeunesse studieuse dans la maison paternelle, où l'on avait souffert maint souci. Il avait peiné pour gravir tous les échelons. Son mariage avec M^{lle} Laure Benoît, la cadette d'une épicerie achalandée des bords de la Dodaine, avait achevé la série de ses réussites, parce que la fiancée lui apportait une dot de quinze mille francs, sans compter les espérances.

La vie familiale avait bien un peu changé, depuis que le ménage s'était établi à Anderlecht, mais elle constituait encore une existence de quiétude.

M. Vincart se rendait à la Banque à neuf heures, par le tramway qu'il trouvait à la rue de Fiennes. Il déjeunait au bureau de deux tartines bien beurrées, d'un peu de charcuterie, de fromage ou d'œufs. Il rentrait

à trois heures et demie. Le ménage dînait plus copieusement.

Le matin, le chef de bureau quittait une épouse un tantinet à la diable, à l'aise dans des peignoirs trop larges, parce que la confection est si mal assortie les jours de mise en vente, les traits tirés par une nuit coupée de réveils, à cause de l'enfant qui faisait ses dents. En son for intérieur, il avouait regretter cette vision d'un visage



fané, d'un front déjà barré de rides, de quelques cheveux blancs qui apparaissaient aux tempes, sous les bigoudis alignant des papillottes cocasses sur la peau luisante du crâne.

Il avait plus de satisfaction au retour.

M^{me} Vincart arborait des corsages au rabais de la maison Samuel et C^{ie}, de la rue Neuve, des toilettes qu'elle appropriait tant bien que mal et qui lui donnaient un air de vieille fille coquette. La poudre maladroitement plaquée dissimulait le teint fatigué par les veilles nocturnes et la chaleur des cuisines. La coiffure gardait bon air avec ses rouleaux luisants de brillantine et ses épingles de celluloïde.

Ce qui achevait de satisfaire l'employé, c'était le bien-être et le luxe de la salle à manger, les classiques bahuts aux vitraux multicolores, le sac arabe aux ressorts criards, les faïences de bazar et les chromos des

murailles. La vaisselle blanche et quelques objets d'étain brillaient sous la lampe abat-journée de soie verte. On plaçait l'enfant entre père et mère. La « fille », en tablier blanc, servait. On mangeait un potage et deux plats. Le jeudi et le dimanche, il y avait un dessert,



chausson aux pommes ou confitures, parce què M^{me} Vincart estimait qu'il ne fallait pas abuser des bonnes choses.

En somme, tout cela était bien, très bien. A ces minutes, M. Vincart reconnaissait qu'il était un homme heureux.

Il souhaitait même de le prouver.

Souvent, le dîner fini, il prétextait une réparation urgente à ses vêtements et montait dans la chambre conjugale. M^{me} Vincart avait alors la con-

viction que son mari n'était pas un libertin, puisqu'il ne dédaignait pas de se complaire à des tendresses dont elle savait apprécier les charmes. De savoir entretenir, par son bon goût, une si chaude fidélité, elle croyait avoir quelque mérite. Parce que M. Vincart, en gros garçon solide et sanguin, était un prodige dis-

pensateur de félicités communes, elle exagérait sa confiance.

Alors, elle l'engageait elle-même à sortir deux ou trois fois la semaine, le soir.

— Ne reste pas à la maison, mon gros chéri, tu t'ennuierais.

C'était une habitude. Mais M^{me} Vincart avait le bon goût de ne pas exagérer son sacrifice. Elle avait des gestes mesurés et tranquilles pour aider son mari à endosser son pardessus et pour lever la lampe au-dessus de la rampe, pendant que l'employé descendait l'escalier de bois imitant le marbre.

— Ne rentre pas trop tard, Fernand. As-tu ton parapluie ?

— Oui, Laure.

Et M. Vincart s'en allait retrouver ses amis.

CHAPITRE V.

MADELEINE avait une vie fort active dans le ménage des Vincart et sa maîtresse lui réservait toutes les besognes, sauf les soins de préparer le repas et d'habiller la petite. Elle nettoyait la maison et servait le dîner, un tablier blanc à festons lui serrant la taille.

Elle n'avait pas le droit de pénétrer sans autorisation dans la chambre de madame, parce que celle-ci redoutait sa curiosité, sous prétexte qu'il n'était pas correct de confier aux sujets des secrets d'alcôve.

Une distraction est si vite arrivée! Elle pouvait oublier, sur son lavabo, la fausse natte qui gonflait son chignon ou laisser traîner son bidet et d'autres objets intimes, voire ses bas pour varices. Elle-même, elle avait ri d'une image d'illustré amusant représentant une servante assise sur l'oreiller de ses maîtres et disant : « Je mets mon pétard où les singes ont leur tête. » En somme, ce sont des choses qui arrivent.

Madeleine, en bonne fille discrète, n'offrait pas facilement prise aux critiques. Elle gardait même, à ses rares minutes de gaieté, une timidité presque farouche.

Elle s'efforçait de faire son service méticuleusement, mais elle ne cherchait pas les occasions de susciter les bienveillances ostentatoires de ses maîtres. Ceux-ci lui savaient gré de son effacement.

C'est pourquoi M^{me} Vincart laissa à Madeleine quelques-unes des responsabilités qu'elle assumait autrefois. Sous prétexte qu'elle était habile, on la pria d'entreprendre des besognes que le ménage donnait « au dehors ».

Elle dégrassa les vêtements de monsieur, fit des réparations parfois délicates aux robes de madame. Elle sut polir convenablement le plastron des chemises de monsieur, les pantalons à broderies et les chemisettes de madame.

On la jugea experte, parce que le linge de table était bien blanc et qu'on ne devait plus s'adresser à une usine de Forest, où l'on blanchissait à la chaux, ce qui usait terriblement la trame.

M^{me} Vincart avoua à son mari qu'une servante pareille était « toute économie ».

— Pense donc, Fernand, elle nous fait dix francs

d'épargne par mois à cause de la blanchisseuse, du dégraisseur et de la repasseuse. Si je lui donnais cinq francs de plus.

— A ta guise, Laure.

Madeleine eut donc, huit semaines après son entrée chez les Vincart, trente francs par mois. De plus, on n'oublia plus de lui donner sa part du dessert. Mais quand on servait des chaussons aux pommes, on lui donnait la croûte, parce que ça « remplit » mieux que les fruits.

M^{me} Vincart autorisait sa servante à sortir deux fois par mois, le dimanche, de deux à neuf heures. Madeleine n'en profitait guère.

Elle allait quelquefois dire bonjour à Maubray, et les quelques heures qu'elle passait chez l'écrivain comptaient parmi les meilleures, parce qu'elle parlait de son pays.

Maubray la conseillait et l'instruisait. Il avait accepté de garder le livret de la caisse d'épargne sur lequel il faisait inscrire ses petites économies. Elle ne retenait que dix francs. C'était assez, parce qu'elle trouvait le moyen d'utiliser des défroques que lui offrait M^{me} Vincart.

Deux fois par jour, Madeleine se rendait dans une école de l'avenue de la Toison d'Or, où la petite Irène Vincart était en demi-pension, le matin pour conduire la petite, à quatre heures pour aller la reprendre. Mademoiselle lui faisait porter sa serviette de toile cirée et la priait de marcher à sa gauche.

Le dimanche, quand elle ne sortait pas et que le temps était doux, elle occupait ses heures de liberté de l'après-midi à regarder les choses de la rue. Sur le large bou-

levard que ferme, à droite, le façade blanche de l'Ecole vétérinaire, il y avait des arbres malingres plantés en deux lignes parallèles. Des enfants couraient sur le



terre-plein. Des soldats et des bonnes passaient et se perdaient derrière les palissades qui fermaient les travaux de l'Ecole, du côté des prairies de Forest.

En face, par la trouée d'un terrain vague, elle pouvait aviser quelques toitures d'usine, les sémaphores de la gare du Midi et, plus loin, les collines dominées par le haut campanile de l'hôtel de ville de Saint-Gilles.

A sa gauche, le boulevard se resserrait, devenait la longue rue Brogniez. De ce côté, c'était la grande cité. Le bruit venait par ce couloir de maisons, une rumeur de foule qui montait surtout quand tombait le soir et qui contrastait avec la solitude et la paix des quartiers perdus du faubourg.

Aux heures troubles du crépuscule, Madeleine s'intéressait aux lumières qui brillaient une à une dans l'opacité des ombres.

D'abord, c'étaient les clartés blanches des réverbères du boulevard. Puis, l'enfilade de la rue Brogniez brillait en une longue percée rectiligne qui semblait ouvrir d'une trouée jaune l'enfilade des hauts murs que surmontait la dentelure des cheminées et des toits.

Les disques d'opale des lampes électriques de la gare s'allumaient aux flèches des mâts. Plus loin, la colline de Saint-Gilles, devenue tout à fait sombre, montrait çà et là les lumières jaunes ou blanches des vitrines et des rues.

Mais ce qui attirait le regard de la servante, c'était le ciel d'incendie qui rougeoyait au-dessus de Bruxelles, un halo vaste et doré qui s'accroissait au fur et à mesure que grandissaient les brumes nocturnes. Il remplissait tout le ciel. Il était comme la réverbération d'un énorme et invisible brasier, caché derrière les barrières des édifices.

Les toitures des maisons du boulevard découpèrent

sur son fond clair les silhouettes des corniches et des frontons.

Il donnait à l'exilée l'impression de quelque chose de fantastique et de rude, cette espèce d'effroi que l'inconnu met dans les âmes nostalgiques et songeuses.

CHAPITRE VI.

LES promenades quotidiennes à l'avenue de la Toison d'Or et les sorties du dimanche furent pour Madeleine des occasions de prendre contact avec la vie des rues.

Le faubourg ouvrier possède une beauté spéciale. Il offre une étonnante expression du destin des humbles.

Dans son décor d'usines et de quartiers pauvres, dans ses rues où l'atelier voisine avec les hôtels des fabricants, des sémites brocanteurs, où les moindres impasses abritent des logis de misère, il forme un propice décor aux drames de la vie. Les murs racontent le temps qui passe et l'avenir qui vient.

Tout ne se résume-t-il pas à la vie populaire ?

N'est-ce pas celle-ci qui synthétise les aspirations des foules en marche, puisque telle joie ou telle douleur, telle colère de la foule hurlant dans les rues, aux heures de rancune, avèrent des instincts qui préparent les réussites de demain.

Si l'on avait le sens vrai de la vie du peuple, si l'on

souhaitait d'en admirer les beautés, on dédaignerait le



spectacle des joies et l'exaltation des minutes d'ivresse

ou d'oubli. On souhaiterait de mieux comprendre l'existence âpre et vaillante de tous les jours.

Celle-là seulement est vraie.

Elle n'est fardée d'aucun appareil. Ses tristesses et ses fatigues expriment les caractères de la race bien mieux que le luxe puéril des beaux dimanches, lorsque le soleil et le souci du repos attirent les familles vers le plein air des boulevards, des parcs et des banlieues, vers les « cavitjes » où l'on sirote les alcools et les lambics notoires.

Il n'est rien de plus beau que le faubourg, dans la fièvre de sa vie active. Dans le travail et la peine, c'est le monde du sentiment qui surgit. C'est à la fois doux et puissant, bon et terrible, ironique et peureux.

C'est un spectacle profond dont le regard effleure la grandeur et qui porte aux pensées songeuses, parce que c'est l'âme du peuple qui chante, qui pleure et qui s'exalte dans les mille rumeurs qui montent des ateliers, des maisons et des rues.

A frôler chaque jour cette humanité, Madeleine recevait une impression de confiance. Elle n'avait plus peur. Les choses viriles imprégnaient son esprit. Elle y trouvait une obscure similitude avec son destin. Dans le flot des travailleurs et des filles qui passaient le lundi soir surtout, quand on fermait plus tôt les ateliers, elle avait sa place marquée.

Elle devenait un facteur oublié du malheur commun.

Elle sentait qu'elle ne se différenciait de personne. Comme les jeunes ouvrières qui retournaient au logis en fredonnant des chansons, des rires aux lèvres et des appels aux yeux, elle avait parfois, dans la floraison de

ses vingt ans, des sursauts de jeunesse. Mais aussi, comme les vieux qui marchaient à pas lents, las des longues années de labeur, elle sentait que les souffrances de sa race pesaient déjà sur ses épaules.

Elle avait conscience de cette communauté de misères et d'espairs. Tous les sentiments qu'elle pressentait sous les fronts levés des filles ou dans la tête chenue des vieillards, elle les devinait en elle. De se savoir marquée pour les mêmes plaisirs et les mêmes douleurs, elle avait quelque fierté, cette vaillance qui exalte l'âme des pauvres, sur le chemin de la vie.

Durant quelques minutes, le matin, après avoir porté devant la maison le bac aux ordures, lorsque tinte la sonnette de l'attelage, Madeleine s'intéresse à la rue et aux gens qui passent. Des balayeurs nettoient la chaussée. Les enfants qui vont à l'école courent sur les trottoirs. Ils s'arrêtent çà et là devant les étalages. La boutique du libraire les attire, avec ses cartes illustrées alignées en longues files multicolores. Les plus grands se montrent les photographies où des couples s'embrassent par-dessus des devises naïves et des fleurs en guirlandes.

Plus loin, à l'entrée de la rue Brogniez, un kiosque à journaux arrête plus longtemps la bande. On y voit des images tragiques, des couvertures de magazines populaires grossièrement enluminées, des gravures tachées de couleurs vives représentant des meurtres, des rapines et des scènes douloureuses. Déjà commence l'appel à la sentimentalité. En ces petites cervelles obscures, les misères du destin inscrivent de pitoyables visions.

Maintenant, l'heure est venue de conduire la petite

Vincart à l'école. Madeleine met un tablier blanc et jette sur ses épaules un châle de laine.

A gauche de mademoiselle, elle marche assez vite au sortir de la maison, pour ne pas avoir froid dans l'humidité qui baigne les rues. En passant, elle jette un bonjour amical à la verdurière, qui commence à servir ses premières clientes, affairée parmi les caisses remplies de primeurs. Les oranges et



les petites mandarines font des taches lumineuses. Des grappes de raisins pendent à des rubans. Des boîtes de conserves échafaudent un petit fortin de métal. Cependant, les ménagères, les yeux lourds sous les pendoques des bigoudis, encombrant la boutique, devisent, avec des allures flémardes.

Plus loin, il y a du monde chez le boucher, devant les autels de marbre sur lesquels s'étagent les grosses pièces saignantes, les petites côtelettes, les plats de viande hachée. Le garçon décroche un gigot aux barres du plafond blanc. Le patron, à coups de hachette, découpe des os. La caissière, en manchettes claires, papote avec des clientes peu pressées.

La rue s'anime.

Madeleine ralentit la marche. Comme la petite a rencontré une amie d'école qui fait chaque jour route avec elle, le trio flâne.

La fabrique de rubans bourdonne comme une ruche. Derrière les hauts murs rouges où s'ouvrent les fenêtres à carreaux poussiéreux, on entend le ronron des machines, le souffle saccadé d'un moteur, des appels, des sabotées sur les dalles.

Près du dépôt des tramways, des ouvriers travaillent dans une tranchée, tassant du sable roux sous les voies et les traversines de métal. Des voitures passent. Les roues crachent des étincelles. Parfois un trolley glisse et des badauds regardent le conducteur qui remet le contact en tirillant la cordelle.

Voici des autos rapides et adroites parmi le va-et-vient des fardiens, des charrettes de maraîcher revenant des halles, des voitures de boucher avec leurs rideaux blancs qui cachent les viandes.

La rue a ses types immuables.

Le matin, c'est le miséreux qui glane dans les bacs à ordures les rares objets dont il pourra tirer quelque profit : carton, boîtes en fer-blanc, morceaux de bois, escarbilles. Voici le trottin qui flâne avec ses volumineux cartons; l'artisan en chambre qui porte à l'atelier de montage les boiseries sculptées, chaises, tables, selles et autres objets qui seront d'apparat lorsque, garnis, vernis, çà et là embellis de dorures, ils formeront des « ensembles » aux vitrines des magasins du centre;



le porteur des journaux du matin; la chiffonnière,



courbée sous le sac de toile et qui va criant : « Vodden en been! »

Le faubourg ouvre ses portes aux pourchas du pain.

C'est l'heure du départ des innombrables gagne-petit, aux métiers incertains et vagues, des gens qui logent aussi bien dans des appartements cossus que dans les taudis des cours et des impasses. Pour eux, la vie est un problème. On devine leurs soucis aux regards anxieux et chercheurs. Il y a des profils d'oiseaux de proie sous la casquette fourrée, sous le classique melon noir, sous le haut de forme. La juiverie de la rue Brogniez, de la rue Rossini, de la rue de Fiennes jette chaque matin aux randonnées du pain sa brocante courageuse, depuis l'astucieux camelot qui vend des cartes obscènes à la porte des hôtels, jusqu'au bedonnant courtier en pelisse, aux doigts cerclés de bagues, qui négocie l'or et les diamants.

A nouveau, un kiosque à journaux retient l'attention de Madeleine et des jeunes filles.

Ce n'est pas l'agrément qui manque. Voici, sur la première page d'un hebdomadaire qui se donne pour mission de choisir les faits-divers horribles, un enfant dévoré par des rats. Le corps et les draps de la barcelonnette sont couverts de flaques de sang et des rats gros comme des lapins grouillent sur le petit corps. A côté, debout devant un panorama de Constantinople, un dynaste chamarré offre une figure révoltée par l'horreur, sous ce titre plein de promesses : « Le tuera-t-il? » Voisinent encore deux romans populaires, dont les couvertures évoquent des scènes de tuerie : « Rocambol le Bandit » et « Cartouche, roi des voleurs ». A côté une charge de goumiers français opérant à Casa-Blanca

révèle l'adresse d'un cavalier jonglant avec la tête de moricaud qu'il vient d'enlever à la pointe de son sabre. Plus loin un homme étrangle une femme. Voici, pour varier l'attrait, un pirate qui fait sauter un navire. Et cela continue.

Il n'y a pas de place pour la plus humble fleur de bonté et de tendresse. Tout ce qui s'offre à la curiosité, c'est l'horreur, non pas encore l'horreur vraie, qui serait déjà suffisamment douloureuse, mais l'horreur odieusement mensongère.

Madeleine ne s'émeut pas outre mesure.

De voir tant de tragédies, la distrait.

Mais plus loin, en passant près de quelques jeunes gaillards d'allures larveuses, appuyés contre les murs d'un cabaret borgne, elle songe aux fins mystérieuses des filles abandonnées, aux tueries des garnis, aux rencontres des hasards de l'amour. Elle ne comprend pas encore toutes les raisons de ces drames. Elle a seulement la conscience du malheur qu'ils expriment.

Alors elle hâte le pas, pressée de quitter les trottoirs que longent les hôtels louches du quartier du boulevard Jamar, le frôlement des filles maquillées. Elle fuit l'œillade et l'appel grivois des adolescents en casquette, penchés aux fenêtres.

Après l'enfilade des rues affairées du faubourg, la clairière de la place de la Constitution apparaît avec ses verdure étiées que cèlent des bordures de métal, ses arbres malingres, son pourtour d'hôtels, la sombre façade de la gare que surmonte un quadrigé de bronze.

Au loin, la silhouette massive du palais de Justice se profile dans le ciel matinal. Plus près, voici le donjon de la Porte de Hal et ses clochetons ardoisés.

Une vie pacifique semble animer la place et les chaussées. Des fiacres stationnent. Les trams roulent avec leurs claires sonneries. Les portes de la gare déversent sans cesse des foules pressées qui se dispersent dans



l'éventail des rues. C'est la province qui fournit son contingent quotidien, employés, boursiers, commerçants, marchands de bestiaux en route vers les abattoirs, tant et tant d'autres.

De penser qu'il est dans ces cohues provinciales des gens de son pays, réjouit Madeleine. Elle écoute des conversations de passants. Elle sourit d'entendre des mots wallons. Un voyageur à tournure d'employé, la regarde et dit, gaillard :

— Vingt dieu, quée biau blanc bounet!

Elle rit, nullement fâchée. Un peu de jeunesse s'exalte en elle, pendant qu'elle gravit, derrière les petites, le boulevard et l'avenue de la Toison d'Or.

Une autre vision intéresse Madeleine lorsque, le soir venu, elle ramène la petite au boulevard de la Revision.

Quand il fait mauvais, on prend le tram à la Porte Louise avec correspondance jusqu'à la rue Brogniez. Mais la servante et l'écolière préfèrent revenir à pied, parce que toutes sortes de spectacles s'offrent à elles.

Dès la Porte de Hal, elles ont la vision de la rampe des boulevards dévalant vers les abattoirs et Molenbeek. Le crépuscule tisse sur les maisons et les allées, les mousselines grises de la brume. Les lignes de lumières clignotantes serrées dans le lointain des perspectives, donnent l'illusion d'une flamme allongée dans le couloir des rues.

Les clartés multicolores passent en tous sens.

Le vicinal de la Petite-Espinette s'enfuit vers les banlieues avec ses vitres éclairées derrière lesquelles s'entassent des gens pressés de retrouver le foyer.

Aux environs de la gare, la fête des clartés est plus joyeuse encore.

Voici la façade blanche du cirque avec ses électrophores, les lunes pâles des lampes hissées aux corniches des hôtels, les verrières violemment illuminées des

cafés, l'incessant va-et-vient des trams, des charrettes, des fiacres, des haquets qui balancent derrière des hommes tirant à la cordelle, des lanternes vénitiennes aux couleurs vives. La joie des lumières resplendit sur les plus humbles choses. Elle brille aux fenêtres des maisons, des cabarets, des plus lamentables galetas cachés sous les combles.

La rue est remplie de tumulte.

Quelques ateliers se vident. Vers les quartiers du haut de la ville, reflue la légion des employés, des courtiers, des petits patrons. Elle noie l'armée des ouvrières de la couture, de la mode, des menus objets de luxe qui besognent dans les maisons du centre et qui n'ont pas l'allure des filles de fabrique, sous les manteaux et les chapeaux qui pastichent la mode.

Comme le matin, cette heure du soir a ses types immuables et ses scènes caractéristiques.

Ces choses participent à la vie de la rue, mais elles semblent exiger le décor des ombres.

D'abord les maisons du boulevard Jamar, de la rue de Fiennes, de la place Bara jusqu'à la place du Conseil où la haute silhouette sombre de l'hôtel de ville découpe sur le fond clair du ciel son clocheton à toits recourbés comme une pagode asiatique, ne fait pas songer à un quartier de travail. Les cabarets remplis par l'énormité des comptoirs, des fûts de sapin verni, des alambics de cuivre, les hôtels qui arborent des transparents à grands numéros au-dessus des issues, les charcuteries avec leurs étalages de victuailles ornées de papier argenté, de verdure et de fleurs artificielles sous les nappes laiteuses des lumières, les pâtisseries où les passants avisent, à côté des gâteaux et des tartes, mille

bibelots en massepain modelés comme des cires, évoquent des dessous de joies, de ripailles, de soulerie et de prostitution.

Les types et les scènes complètent ces aspects. A cette heure, Madeleine a la vision malsaine de choses qu'elle frôle et qu'elle ne comprend pas. Une humanité étrangère lui apparaît. Elle la devine tarée par des vices et des promiscuités redoutables, par des instincts de bêtes de proie.

Voici, sur les trottoirs, des filles en cheveux, aux chignons pommadés et garnis de bijoux faux, aux faces odieusement fardées. Elles ont des allures canailles sous les manteaux clairs. Elles rient aux passants ou les attirent dans l'ombre du boulevard d'Anderlecht. Il en est qui

se disputent avec des mots qui révèlent une vie de malchance et la tare des maladies louches. Des adolescents les accompagnent parfois. Cigarette aux lèvres, foulard blanc au cou, melon ou casquette enfoncés dans la nuque, ils flânent, cauteleux et lâches, devant les vitres étincelantes des débits, attentifs aux mouvements du gagne-pain.

Sans cesse, les portes des cabarets s'ouvrent devant l'invasion des consommateurs.

Madeleine voit les buveurs devant les comptoirs.

Le débitant, propre, sert infatigablement, sur son zinc, les grands verres d'eau-de-vie, de genièvre, les



striep, les faros, qui rutilent comme des liquides dorés, sous la lumière. Des femmes participent à la fête, ouvrières, petites bourgeoises, rigolant et bavardant durant cette minute de tiédeur et d'oubli du cabaret aux relents d'alcool et de bière lourde. La fumée remplit l'étroit local. Parmi les vacarmes des verres heurtés, des rires et des conversations, le glouglou du robinet met sa note cristalline. La chute du filet d'eau dans le bassin où l'on nettoie les verres, semble un rire de moquerie à cette misère humaine qui s'illusionne dans la joie des souleries.

L'heure du repas du soir sonnera bientôt.

Les boulangeries, les charcuteries voient affluer la clientèle. Les servantes se font polies. Derrière les comptoirs de marbre, elles ont des allures amènes, propres avec leurs joues roses, leur santé réconfortée de viandes solides, leurs manchettes blanches et leurs tabliers à bavettes festonnées. « A vous, Madame?... Vingt centimes de tête pressée... Voilà... Bien pesé. Et avec ça, Madame?... Merci... Dag M'vrouw. » Elles vont et viennent de l'étalage au comptoir, découpant, pesant, tripotant à doigts agiles les viandes flasques, les gélatineuses têtes de veau en tortue, les jambons gras, les saucisses, les boudins, les cervelas, toutes les préparations plus ou moins saines, d'un négoce rémunérateur. Pressées, les acheteuses retournent au logis. Les petits paquets qu'elles ont à la main ont l'air d'abriter des victuailles coûteuses. Voire pour l'humble morceau de charcuterie, l'apparat fâche le pauvre.

Cependant la rue offre ses étalages en plein vent, et ce ne sont pas les moins goûtés du populaire qui passe.

Voici les voiturettes tapissées de linge blanc des marchands de crabes et de coquillages. L'affreuse nourriture mijote dans des bassines remplies d'eau chaude. Le consommateur dédaigne le luxe. Il mange goulûment, debout, près de la charrette. Plus loin, des marchandes de bonbons et d'oranges ont arrêté leurs baignoles au bord du trottoir. Sur les vieux journaux étendus à même les planches, les fruits dorés et les biscuits s'écroulent et se mélangent. Elles poignent à même les tas.

Voici encore, devant de petites boîtes placées par terre, des gamins qui vendent des pastilles pour la toux. Les appels montent, invitant la clientèle. « Caracolo... colo. » Contre la balustrade du pont de la Senne, devant une trouée d'ombre où brillent des fenêtres d'usine et des reflets moirés d'eau boueuse, il y a des chanteurs populaires et des vendeurs de cartes illustrées.



Ceux-ci offrent leurs marchandises dans des parapluies ouverts. « Cinq centimes la carte, au choix... Voyez les belles cartes. » Ceux-là, devant un fanal à l'acétylène, exaltent la sentimentalité populaire. « Le souvenir de la petite Van Calck... Nous allons reprendre le premier couplet. » La

foule se presse. Le trottoir est envahi. Des mains se tendent pour acheter la feuille qui offre, pour deux

sous, le portrait d'un Mayol de beuglant et une copieuse série de romances dont l'amour et la misère font les frais. « En chœur, s'il vous plaît. » Dans l'accompagnement sourd d'un harmonium fêlé, le fredon des voix monte et grossit, voix fraîches des filles, voix de baryton des hommes.

C'est l'âme naïve et douloureuse du peuple qui chante dans le soir.

Toutes ces choses forment petit à petit une conscience nouvelle à Madeleine.

De voir et de subir les mille éléments d'une cité étrangère, la servante a conscience des exigences du destin. Pour excuser les joies de ces humbles, elle comprend les misères et les souffrances.

Elle prend résolument contact avec la vie.

CHAPITRE VII.

LA patronne, M^{me} Vincart, n'était pas une catholique pratiquante. Elle avait conservé d'une enfance presque pieuse, passée dans une congrégation enseignante de Nivelles, un reste de croyance et le respect des usages.

Elle allait à la messe quand il faisait beau et aux fêtes carillonnées. La table sainte la voyait rarement, parce que M. Vincart la narguait lorsqu'elle s'agenouillait devant une « nappe de propreté douteuse », sur les dalles d'une église. En somme, la religion lui était sur-

tout une occasion de quelques parades, parce qu'il convient de revêtir les costumes nouveaux à certaines dates classiques célébrées par l'Eglise. Cependant, pour le voisinage, M^{me} Vincart avait exigé que Madeleine allât tous les dimanches à la messe. Les servantes de ses amies faisaient de même. De penser qu'il faut du respect et de la religion « aux sujets » n'est pas en somme une constatation puérile. La fréquentation des offices et le réveil de quelques bribes de croyances maintiennent aisément, chez les humbles, une humilité dont profite le bourgeois.

Soucieuse de vie tranquille et aussi parce qu'elle était à demi satisfaite de son sort, Madeleine avait consenti.

Maubray, consulté, avait jugé prudent de ne pas contrarier M^{me} Vincart. Plus tard, on verrait. Et puis, Madeleine était toujours libre de faire ce qu'il lui plaisait, dès qu'elle avait quitté la maison pour se rendre aux offices.



Un dimanche matin, comme elle longeait la rue de la Clinique, à quelques pas de l'église, elle s'entendit appeler.

— Madeleine !... Hé, Madeleine Fromont !

Elle se retourna. Une jeune fille ayant des allures de servante lui faisait signe de l'attendre, en courant vers elle. Elle la reconnut. C'était une fille du coron de Maupertuis.

— Beh ! C'est vous, Laure Meurat?... Quéé nouvelles?

— Vlâ toutes. Et vous?

— Mi, j'seue in service, depuis quatre mois, boulevard de la Revision. Et vous?

— Mi, rue de l'Instruction, depuis deux ans.

Justement, Laure Meurat se rendait à la messe. On causa.

Laure Meurat avait quitté Maupertuis lorsque sa mère s'était remariée et parce que son beau-père lui « faisait une vie impossible ». Elle avait déjà fait six services, à Laeken, à Saint-Josse. Dans le centre, elle avait, durant quelques mois, accepté une place de serveuse dans un cabaret, mais le poste, qui rapportait pourtant, l'avait dégoûtée, parce qu'il fallait subir toutes sortes d'exigences. Des clients poivrots lui disaient en flamand des grivoiseries qu'elle ne comprenait pas. Ça l'ennuyait.

Elle était « tombée » sur une bonne maison. Elle servait chez M. Baufremont, un épicier en gros de la rue de l'Instruction, un veuf sans enfant qui passait presque toutes ses soirées en ville, car il avait une amie dans le quartier de la Bourse. Elle était bien payée : trente-cinq francs par mois et la « gratte ». A son sourire, Madeleine comprit que celle-ci n'était pas ce qui rapportait le moins. Moyennant quoi elle entretenait la maison du « boos » avec ordre, dans un état de méticuleuse propreté et préparait ses repas. Comme M. Baufremont dînait souvent au restaurant, le soir, et qu'il découchait fré-

quemment, son service n'était pas très rude. Laure Meurat riait :

— Il est drôle quequ'fois, l'boos!

— Bah! demanda Madeleine, amusée.

— Oui, quand il revient plein, vers trois heures du matin. On l'ramène en voiture et l'lendemain y m'dit : « J'étais salement plein, n'est-ce pas, Laure. C'est dans les bars que j'ai attrapé ça. Quelle cuite. » Alors, il reste au lit et je lui prépare un bain, du café fort, des huitres. Tu comprends qu'il a confiance!

Madeleine rit de bon cœur.

D'entendre une payse narrer ces dessous de la vie bourgeoise, cela l'amuse, comme autrefois, dans le « coron » quand les commères, en baguenaudant de porte en porte, se disaient les choses drôles des ménages.

A son tour, elle raconte sa vie. Sa compagne s'étonne qu'elle sorte peu et qu'elle ne connaisse pas la ville.

— Comment, tu ne connais pas encore Bruxelles. Tu n'as donc pas d'amies, des connaissances!

Elle regarde Madeleine avec des yeux malicieux.

— Non, pas d'amie!

— Elle est bonne, celle-là!

Durant l'office, les servantes chuchotèrent. Toutes deux avouèrent, en se cachant la figure dans les mains, qu'elles avaient oublié leurs « paroissiens ».

Elles revinrent ensemble.

Place du Conseil, Laure Meurat sermonna Madeleine.

Elle devait réagir, n'est-ce pas! Elle ne devait pas éternellement vivre dans le deuil. Tout a une fin. Puisqu'elle avait ses deux dimanches de sortie par

mois, pourquoi n'en profiterait-on pas pour se promener ensemble. On « verrait » Bruxelles, les jolis coins de la banlieue, les musées et les parcs, puisque le beau



temps allait revenir. Et puis, il y avait tant d'occasions de se divertir. Elle présenterait Madeleine à des amies. La semaine de travail serait moins longue à penser

qu'il y aurait quelquefois, au jour de liberté, la joie de retrouver des connaissances.

Sur le trottoir, près de la Poste, Laure Meurat caquetait à mots wallons sonores et hardis qui faisaient sourire Madeleine.

Elle n'y mettait aucune malice. A la voir un peu garçonnière, dans sa toilette presque coquette malgré des choses « voyantes », Madeleine la devinait libérée, prenant de la vie tout ce qu'elle peut offrir.

Elle gardait un air de jeunesse avec son visage dodu et ses yeux rieurs. Sous le rouleau des cheveux noirs massés sur le front, un peu de poudre mal essuyée était restée. Madeleine remarqua aussi qu'elle avait avivé le rose de ses joues. Mais n'étaient-ce pas des coquetteries permises ?

— Allons, c'est entendu, je t'écrirai, Madeleine, et je te donnerai rendez-vous pour dimanche en huit, vers deux heures, puisque c'est ton jour.

— Oui. A' r'voir, Laure.

Madeleine, en retournant, éprouva quelque satisfaction à penser à cette fête prochaine.

CHAPITRE VIII

MADELEINE, une lettre pour vous!... Madeleine!
L'appel de M^{me} Vincart surprit la servante au grenier, au moment où elle étendait, sur les cordes, le linge encore humide du « lavage » hebdomadaire.

— Oui, Madame.

Elle dégringola les escaliers.

A la porte de la salle à manger, M^{me} Vincart, la mine sérieuse, lui tendit l'enveloppe.

— Tenez... Une lettre de Bruxelles... Vous avez donc des connaissances ici ?

— Oui, Madame, une amie du pays.

Devant la table encore dressée, M. Vincart lisait, sous la nappe claire de la lampe.

Sans quitter son journal, il opina, malicieux :

— N'est-ce pas un ami, Madeleine ?

M^{me} Vincart reprit, plus sévère.

— Ce sont vos affaires, ma fille, mais n'oubliez pas que je tiens à ce que ma maison soit respectée.

— Oh ! Madame !

Déjà M^{me} Vincart avait refermé la porte.

Un peu angoissée, Madeleine avait regagné le grenier. A la lueur de la petite lampe, elle lut la lettre de Laure Meurat :

« MA CHÈRE AMIE,

» Je t'écri pour te dire que je saurai dimanche qui vient à 4 heures place Bara, comme on a convenu. Tu y saura aussi puisque c'est entendu, si tu peux avoir la permission de 10 heures ça saura bien, car on s'amusera avec des connaissances. A dimanche.

» Ton amie,

» LAURE MEURAT. »

Madeline mit la lettre dans sa poche.

Tout en alignant sur les cordes les chemises et les pantalons mouillés, elle oublie la menaçante observa-

tion de M^{me} Vincart. Tout bas, tout bas, sa voix fredonne une ariette de son pays :

« Un soir quand ma journée fut faite
Voir ma maîtresse, je me suis en allé. »

.

Sur le terre-plein de la place Bara, Laure Meurat attendait Madeleine. Elle lui sut gré d'être exacte.



— Nous avons des amies à retrouver près de la Porte de Hal... Ce sont les sœurs Gault, de Pâturages. Elles sont en service chez un avocat à l'avenue Brugmann. Tu ne les connais pas?

— Ma foi non...

Les deux servantes partirent.

Avril commençait, il faisait doux. La vie abondait dans l'air pur.

Le faubourg se vidait. Les trams qui venaient d'Anderlecht se succédaient, remplis par la foule des faubourgs qui s'en allait au bois, à Woluwe, à Saint-Gilles, à Uccle. On voyait les enfants pressés contre les vitres et battant des mains. Les plates-formes étaient bondées. Des jeunes gens chantaient. La joie du printemps naissant

rayonnait sur les visages des jeunes filles. Sous les chapeaux clairs, il y avait la joie de la liberté, dans le soleil revenu.

A présent, les cabarets étaient presque déserts. Par leurs larges verrières ouvertes, on ne voyait que quelques consommateurs, debout devant les comptoirs ou assis autour des petites tables cerclées de cuivre. Les débitants d'oranges criaient leur marchandise et les clients se pressaient devant les étalages, attirés par les fruits que semblait dorer la lumière.

Elles dépassèrent la place de la Constitution.

Laure saluait des amies libérées, pour un jour, des servitudes bourgeoises. L'une d'elles donnait le bras à un soldat des Guides. En passant devant les deux servantes, le couple cria bonjour, en patois. Le troubade et la fille manifestaient une joie naïve et drôle.

Laure expliqua. La jeune fille était de Boussu. Depuis deux ans, elle fréquentait le soldat et celui-ci avait promis de la marier dès sa libération, quand il reprendrait, au village, son métier de forgeron.

— Tu le connais bien. C'est le fils de Jean Maulapel, de la route de Mons, près des Verreries.

— Oui. Je me souviens. Et sa maîtresse.

— De Boussu aussi. C'est Mélanie Hougardy. Oui. Elle l'a connu ici. Nous étions en promenade ensemble.

— Ah ! répondit Madeleine.

Laure continuait.

— On fait quelquefois des connaissances, vois-tu.

La douceur des choses, la tendresse de l'air et la joie du soleil portaient aux confidences. Et puis, parce

qu'elle croyait utile de compléter l'éducation de son amie, Laure Meurat expliqua :

— Moi aussi, j'ai un bon ami, un garçon de la Louvière, Jean Durieux. C'est un ajusteur des ateliers Fichet, à Molenbeek. Nous nous connaissons depuis longtemps. Nous le rencontrerons tantôt. Tu verras, c'est un bon lieu ! Il habite avec sa mère.

Elle était en veine de confidences. Un peu prétentieuse, elle méprisait les liaisons à la diable des soldats, « parce qu'ils plantent là, quand ils ont fini leur temps ». Elle ne donnait pas trop de raisons à son dédain. Madeleine soupçonnait des causes plus profondes. Sans doute, d'avoir subi la déveine d'un abandon, elle gardait rancune aux militaires. Pour excuser son mépris, elle ajoutait « qu'on était trop remarquée ».

Cette fois Madeleine fut bien de son avis.

Laure lui sut gré de l'approuver. Au contact de la bonté naïve de son amie, elle eut un sursaut de correction. Elle avoua que son rêve était de marier le mécanicien. Avec l'argent qu'elle avait gagné chez son « fêtard » de la rue de l'Enseignement, le ménage s'installerait à Molenbeek, près des usines, parce que son amant avait promis que sa mère vivrait seule, pas embarrassée du tout, puisqu'elle gagnait largement sa vie à faire des journées.

— Et puis Jean a bon cœur. Il soutiendrait sa mère.

— Ce serait une bonne chose. Tu as de la chance, toi.

— Qui sait si tu ne trouveras pas cela comme moi. Tu es jolie. Seulement voilà, tu n'as pas encore le goût de t'habiller et de paraître.

Laure Meurat disait cela sans moquerie, avec la

confiance de la provinciale formée par six ans de vie citadine et parce qu'elle comparait sa toilette plus soignée aux vêtements pauvres de l'orpheline.

Elle inspectait son amie des pieds à la tête et concluait en wallon :

— Ée biau blounet comme ti! Allons donc, tu prendras ce que tu voudras.

La remarque fit plaisir à Madeleine. Après tout, pourquoi pas?

De sentir dans ses cheveux la tiède caresse du printemps, lui mettait au cœur un sursaut de vie.

Le vent léger qui venait des hauteurs de Saint-Gilles enveloppait les promeneuses. Il passait par bouffées. Il rythmait de frémissements les branches des arbres du boulevard. Des enfants jouaient dans les allées. Les trams bondés passaient sans cesse. On croisait des couples qui baguenaudaient avec des allures de joie. Les figures étaient lumineuses. Des filles assises sur les bancs riaient aux œillades des garçons.

Les sœurs Gulet, Omérine et Irma, les attendaient



dans le kiosque du tram, près de la Porte de Hal. Laure fit les présentations et acheva, bonne fille :

— C'est comme à « nous autres », puisqu'on est entre connaissances, inutile de faire des manières.

La bande enfile le boulevard.

D'abord les deux sœurs donnèrent à Madeleine quelques explications sur leur « service ».

Elles étaient chez de braves gens. Comme madame recevait souvent, les pourboires ne manquaient pas. Mais on s'étonna quand Madeleine avoua qu'elle ne gagnait que trente francs et qu'il n'y avait pas de supplément. Elle avait tort de rester dans un « pareil service ». Maintenant les bonnes servantes étaient rares et on pouvait se faire payer, en ne faisant pas trop de besogne.

Il y avait bien un peu d'exagération dans tout cela, mais au fond les servantes avaient parfaitement conscience des droits nouveaux des femmes de leur condition.

On constate de plus en plus, chez les filles du peuple, une répugnance croissante à « servir ». La conscience s'éveille. Chez les pauvres, on comprend mieux à quel point de vieilles idées sur la domesticité, si ancrées encore dans l'esprit bourgeois, sont absurdes et inhumaines.

La jeune fille ne veut plus être la « bonne bête » qui constituait jadis la servante fidèle et dévouée. Elle ne veut plus trimer pour gagner un salaire dérisoire. Elle refuse de se sacrifier pour qui n'a aucun droit à son dévouement. Elle souhaite de gagner convenablement sa vie, en fournissant du travail pour la valeur de ses gages.

C'est à cela et à l'accession de plus en plus facile des femmes aux métiers de l'usine, du bureau et du travail à domicile, que l'on doit le dédain marqué des femmes du peuple pour les emplois de domestiques.

Irma, la cadette des Gaulet, avec son minois chiffonné sous des cheveux de cuivre, opinait :

— Pour sûr qu'il ne faut pas se fouler la rate. Moi, je suis femme de chambre, et je ne m'occupe que du service de madame. Je fais la chambre, je prépare les toilettes, je fais les grosses réparations, je coiffe la patronne et c'est tout. Est-ce que vous vous imaginez que je vais m'occuper d'autre chose? Pour quarante francs!

— Mais il faut apprendre tout cela, dit Madeleine.

— C'est si facile. Tenez, quand je suis arrivée à Bruxelles, je ne savais rien. J'avais travaillé trois ans au triage de Sainte-Caroline, à Dour, à ramasser les cailloux. Ramascaille, oui! Ça vous fait rire! C'est chez une cocotte que j'ai appris à rabistoquer le linge et à faire le service des chambres. Pour la coiffure, ma patronne d'alors fit venir pendant deux semaines une coiffeuse du quartier Saint-Géry, qui me donna des leçons. Il y en avait, de la besogne, dans cette boîte-là. Et du monde. Ah! bon Dieu!

Elles rirent. Dame, chez une cocotte, elle en avait vu de toutes les couleurs! La gaieté gagna la grosse dondon Onésime, qui mit le comble à la joie en rapelant la naïveté de leurs parents.

— Et dire que quand ma « mэр » venait voir Irma, elle croyait qu'elle était en service chez une baronne, parce qu'on appelait la cocotte M^{me} de Waudon. Vous voyez ça d'ici. De son vrai nom, elle s'appelait Eugénie

Wodon, et c'était la fille d'un sabotier ardennais.
Elles s'esclaffèrent. Madeleine riait de bon cœur
parce que la farce était drôle.



La bande s'arrêta devant l'esplanade de la Porte
Louise, remplie par l'afflux des promeneurs en route
vers le Bois. Il y avait tellement de monde que les

trams roulaient lentement avant de s'engager dans l'avenue.

Le spectacle amusait les servantes.

Laure Meurat renseignait Madeleine, attirant son attention sur les choses curieuses.

Les voitures découvertes passaient : l'humble voiture de place où se calait une famille bourgeoise, aux toilettes ridicules, la calèche de luxe de la mondaine, le char à bancs d'une " chocheté " allant " vadrouiller " dans les banlieues.

Sur les refuges, des groupes se massaient, prenaient d'assaut les trams qui arrivaient de la place Poelaert et du boulevard. Les trottoirs étaient envahis. Des mams en toilette tiraillaient par la main des enfants fatigués.

Des hommes en haut de forme portaient des gosses qui criaient. Autos et cycles filaient parmi le va-et-vient des voitures. Des familles d'ouvriers des quartiers populaires de la rue Haute et la rue Blaes, baguenaudaient avec leurs marmailles. Des femmes en cheveux allaitaient leurs moutards en marchant. Leurs hommes avaient l'allure flâneuse des jours de fête, le rire aux lèvres, la moquerie facile à voir passer dans les victorias des filles parées comme des châsses et coiffées d'énormes chapeaux où palpitaient de fines aigrettes ou d'onduleuses plumes claires.

Dans le lointain de l'avenue Louise, par-dessus l'enfilade grise des allées, le soleil mettait un poudroiement doré. La lumière embellissait cette foule. Il y avait de la gaieté sur toutes choses.

La pauvreté des humbles, dans l'aspect de bonheur que donne la liberté du dimanche, paraissait moins

lamentable, malgré le voisinage du luxe, parce qu'il y avait du rire sur les lèvres des garçons, du plaisir sur les visages des femmes, du soleil sur leurs chevelures.

Une voix d'homme fit retourner la bande.

— Et bien, on oublie les amis ?

Les servantes se retournèrent, et Laure Meurat s'exclama, rouge de plaisir :

— Tiens, vlà Jean.

— Mais oui, je t'attendais à la Porte de Namur et, ne te voyant pas venir, j'ai continué, comptant bien te rencontrer.

Alors sa maîtresse expliqua que la bande s'était arrêtée pour montrer à Madeleine le départ au Bois. Elle présenta sa nouvelle amie et, comme Jean connaissait les Gaulet de longue date, on fut tout de suite à l'aise. La promenade recommença.

Jean Durieux s'était placé près de son amie. La bande marchait doucement, devisant de mille choses, prétextant les moindres spectacles rencontrés pour émettre des réflexions drôles.

Le mécanicien était un gars de vingt-cinq ans, bien en chair et râblé, presque joli, avec son visage rose qu'allongeait une barbe noire en pointe. Il était coquettement vêtu. Avec son chapeau mou et sa lavallière noire, il avait plutôt l'air d'un artisan. Un œillet rouge ornait sa boutonnière.

Irma Gaulet expliqua à Madeleine qu'il s'occupait de politique. C'était un militant en vue du parti socialiste de Molenbeek. Elle ne savait pas préciser. En fin de compte, elle opina à l'oreille de Madeleine :

— C'est quelqu'un.

L'ouvrier se révéla beau parleur. Parce qu'il devinait

la curiosité de Madeleine, il phrasa. Lorsque passaient, dans les voitures de luxe, des courtisanes ou l'apparat des bourgeois riches, il critiquait et parlait haut. Des mots cinglants fouillaient « la richesse mal acquise qui affichait ses joies à côté de la misère des pauvres ». Il désigna dans une auto rouge un bedonnant monsieur, affalé sur des coussins, à côté d'une femme en toilette claire.



— Tenez, voilà justement le gros Rodolphe Tessard, le riche métallurgiste du Centre, avec sa maîtresse. En a-t-il fait souffrir dans ses usines pour en arriver là, pour entretenir, sur le pied de dix mille francs par mois, une ancienne serveuse de bar de la rue Grétry.

Les femmes s'exclamèrent. Laure Meurat dit :

— Non. Tu n'y penses pas, Jean, dix mille francs par mois!

— Oui, dix mille francs par mois. Je le sais bien. Le frère de cette peau-là est mon voisin d'étau à l'atelier Fichet. Il m'a raconté toute l'histoire de sa sœur et comment Tessard fit sa connaissance, un soir qu'il était ivre-mort dans le bar Cecilia. Et puis, il y en a d'autres que lui! Tous les fils de famille que les usines:

et les charbonnages enrichissent en province viennent dépenser leur bonne galette ici, se faire voler par des garces. Ils jouent dans les tripots. Ils entretiennent des écuries de courses, pendant que les malheureux crèvent de misère là-bas... Tenez, regardez.

Il montrait un des hôtels de l'avenue, une large façade, d'un luxe lourd avec ses pierres blanches et ses larges fenêtres aux rideaux de velours jaune.



— C'est là qu'habite le fils Verduron, le millionnaire qui possède à lui seul la presque totalité des actions du charbonnage de Feutry-Cantel, le plus riche du bassin de Liège.

Son geste embrassait l'enfilade des palais.

— Et encore d'autres, beaucoup d'autres.

Maintenant il ne s'arrêtait plus. Curieuses, les servantes l'interrogeaient, amusées bien plus par les révélations sur les liaisons coûteuses des fils de bourgeois enrichis, que par les critiques dont le mécanicien émaillait ses « ragots ».

Un peu de colère montait. De se savoir pauvres et obscures, asservies à de durs métiers, à toutes sortes de bassesses, elles souffraient. Il y avait de la jalousie et de la rancune, cette éternelle colère qui est faite de

toutes les iniquités des races qui pâtissent du bonheur des autres.

On avait dépassé la Porte de Louvain, on longeait la drève plus sombre du boulevard du Jardin-Botanique. Le crépuscule tombait.

Les lanternes des autos et des voitures s'allumaient. Sous les arbres grêles, les réverbères multipliaient leurs clartés blanches. Les passants prenaient des apparences vagues sur la terre brune des accotements. Quand la bande se trouva à la hauteur de la rue Royale, le soir mourait au loin derrière les collines de Jette-St-Pierre. C'était un poudroiement rose où passaient des fulgurances dorées. Tout le haut du ciel gardait une teinte grise où se mourait une lumière indécise. Les premières étoiles brillaient.

A gauche, les vitres des serres du Jardin botanique étendaient leurs nappes claires comme des moires d'étangs. Dans les méandres des bosquets et des pelouses, les eaux reflétaient les dernières lumières de l'espace. A droite, la ligne sombre des hautes maisons et de l'hôpital Saint-Jean découpaient la dentelure des cheminées et des frontons.

Toute la joie du soir vibrait dans les lumières.

La ligne descendante des lampadaires de la rampe allongeait sa rectitude de jetée. Devant la gare du Nord, la nappe lumineuse s'étendait, grossie par le va-et-vient des cars éclairés, par les phares lunaires des hôtels, par les enseignes aux grandes lettres rouges qui brillaient sur les toits. Plus loin, l'ombre des avenues semblait s'allonger vers les dernières flambaisons du soir, et la drève des clartés recommençait, dans le couloir sans fin des rues.

Comme la bande était un peu fatiguée, Jean Durieux proposa de prendre un verre. Il connaissait, rue de Brabant, un estaminet où l'on buvait une bière excellente.

Derrière le mécanicien, les femmes pénétrèrent au *Cruchon*.

Une servante au chignon de filasse, balourde sous le tablier blanc, apporta le « krieken-lambic » demandé. Jean se montrait prodigue.

On trinqua. Madeleine goûta peu la boisson sucrée.

La conversation languissait. Laure Meurat, qui taquinait son amoureux, n'essayait pas de la ranimer, pour montrer à ses amies qu'elles commençaient à gêner. Jean semblait prendre un malin plaisir à

retarder l'heure de la séparation. Il essayait d'amuser Madeleine, en cicerone aimable. Pour elle, il déposa deux sous dans une boîte à musique qui joua *Carmen*. Il expliquait la destination des trams qui passaient dans la rue, et parce qu'il les reconnaissait aisément aux couleurs des enseignes et aux disques numé-



rotés, on le jugea intelligent. La grosse Omérine Gaulet avoua qu'elle n'était pas encore capable de se reconnaître dans le méli-mélo des numéros et des couleurs.

On la blagua. Sa sœur ne fut pas la plus aimable. Pouvait-on être si bête ?

Des voyageurs qui sortaient de la gare entraient incessamment, buvaient un striep, un blonde, un faro, debout devant le comptoir. Des cochers jouèrent une tournée au zanzibar.

Madeleine vit que sept heures allaient sonner.

— Déjà, dit-elle.

Elle se leva.

Laure Meurat lui sut gré de déguerpir. Elle restait assise et tendait la main pour bien montrer que le départ lui agréait. Les deux Gaulet se levaient aussi.

— Nous partons. Nous prendrons le tram jusqu'à la gare du Midi avec Madeleine. Au revoir, Jean, au revoir, Laure.

Le trio qui s'en allait eut des sourires indiscrets. Mais les deux amants ne furent nullement gênés. Irma conclut, plus franche :

— Bon amusement.

— A dimanche en quinze. J'arrangerai la partie avec Madeleine. A'rvoir.

Les servantes prirent le tram.

A la gare du Midi, les Gaulet quittèrent Madeleine. Mais celle-ci, debout sur la plate-forme, vit la cadette enfile le boulevard d'Anderlecht. Elle s'en allait du côté des Abattoirs. La cuisinière remontait seule à Saint-Gilles. Il devait y avoir une amourette là-dessous.

Pour la première fois, Madeleine n'eut pas un sommeil tranquille.

CHAPITRE VIII

PENDANT les mois d'avril et de mai, des pluies torrentielles s'étaient abattues sur la ville. Les jours de sortie ne furent guère mis à profit par Madeleine et ses amies.

Laure Meurat et Irma Gaulet enrageaient, parce que les meilleures heures de la promenade étaient perdues. Plus placide, Omérine, la cuisinière, souriait, parce qu'elle préférait le repos. Elle était un tantinet asthmatique. Elle ne dédaignait pas les haltes dans les aubettes des trams, dans les halls des cinémas où l'on écoutait les phonographes, les "pauses" dans quelque cabaret devant un verre de "blonde" attiédi par une chaleur d'étuve.

Vers six heures, Jean retrouvait sa maîtresse. Celle-ci ménageait la surprise à ses compagnes. Elle dirigeait la promenade vers l'endroit où elle devait rejoindre son amant.

Parfois, c'était dans la salle des pas perdus de la gare du Nord, parmi le va-et-vient des voyageurs affairés. Souvent aussi, on l'attendait à l' "Automatique" de la rue du Progrès.



Madeleine s'intéressait à ces lieux nouveaux pour elle. Elle y prenait contact avec une foule bruyante et riieuse. Elle y retrouvait, malgré le coude à coude des Flamands, les caractères de sa Wallonie.

En elle, il y avait le dédain puéril « du flamin », une inconscience qui se manifestait en réflexions naïves, voire en rires insultants. En cela, elle imitait Laure Meurat. Avec sa blague audacieuse, celle-ci caractérisait l'allure balourde des terriennes campinoises, leurs faces brunies par le soleil et le vent des bruyères, leur ahurissement à l'heure du départ des trains, lorsqu'elles se hâtaient vers les portes, leurs paniers d'osier bondés d'achats.

— Ravise ée paue quée biesse dé flaminguè.

Et toutes de rire.

Pourtant, elles s'intéressaient aux bonnets coquets, aux antennes d'or, aux larges jupes en cloche des Zélandaises, au képi disgracieux de quelques soldats hollandais.

Serrées autour d'une petite table del' « Automatique », elles s'amusaient des choses de la rue et de la gare voisine, avec des naïvetés hilares.

La bière tiédissait dans les verres. Le garçon ne ménageait pas ses bourrades quand il passait auprès d'elles, parce qu'elles consommaient peu et encombraient.

La vue de la foule intéressait prodigieusement Madeleine. Elle riait d'entendre des Liégeois s'appeler par-dessus les tabléés, de voir des sociétés en excursion bruyantes et secouées de chansons rafler les pâtisseries du comptoir. Des jeunes gens se bouscullaient devant la cloison de marbre. Les liquides coulaient des robinets.

Les « pistolets » glissaient dans des valves vitrées. Des farceurs mimaient des grimaces hilares dans les miroirs. Parce qu'un « trot-



tin » chapeauté de feutre blanc et de plumes retombantes faisait « sa poire. » à côté d'un jeune calicot pastichant le dandy, un loustic entonna un refrain de cramignon :

« En revenant de Chèvre-
[mont. »

Cependant, la foule se pressait aux portes de la gare. C'était l'heure du retour aux pays de Wallonie et des Flandres.

Les électrophores jonchaient leurs lumières laiteuses sur la rue luisante de pluie.

Bousculant les marchands de journaux et leurs paquets ouverts en éventail dans les serviettes bleues, les retardataires trottaient, pataugeaient dans les flaques, se fauilaient entre les fiacres et les trams de Laeken. La marmaille criait. Parfois un gamin s'étalait sur le trottoir glissant. Mille bruits mettaient dans le boyau de la rue et sous la marquise de la gare, un tumulte de foule en goguette, appels, chansons, sonneries des trams, jurons des cochers, cris des camelots et des vendeurs de journaux : « *L' Soir* p' demain, *Toile belge*, *Dépendance*, le *Peuple*. »

Pour achever convenablement la « sortie », Jean Durieux payait parfois un verre dans un cabaret du

centre. Sa maîtresse lui savait gré de se montrer généreux, parce que cela donnait plus de valeur à sa liaison.

Dame, il n'était pas le premier venu ! Il gagnait de bonnes journées à son usine. Elle sollicitait ainsi les compliments de ses amies.

Peut-être ne dédaignait-elle pas d'éveiller leurs jalousies !

Madeline la congratulait.

— C'est un brave garçon, ton ami.

— N'est-ce pas ?

— Oui... Tu as dû la chance.

Laure souriait.

— Bah ! qui sait... Tu trouveras bien quelqu'un aussi, jolie comme tu es.

De fait, dans la vaste salle du *Métropole*, pendant qu'elles se faufilaient entre les tables en quête d'une place proche de l'orchestre, des regards curieux et des œillades souhaitaient d'attirer l'attention de Madeline.

L'orpheline n'était pas encore tout à fait coquette, mais elle prenait souci de sa toilette. Elle avait acheté un chapeau neuf, un « tour de cou » en plumes. Ses cheveux ondulés



nimbaient gentiment son visage d'une caresse lumineuse.

Cette station dans le cabaret, dans la joie de la musique qui scandait la rumeur des foules, était une fête pour Madeleine. Elle était heureuse de participer à ce bonheur factice du lieu public, de jouir du luxe des lumières multipliées aux caissons du plafond blanc, de la beauté des peintures, du clinquant des dorures, du voisinage des bourgeoises en toilette et des commis de magasin en « buse ». Elle ne perdait rien du spectacle. Elle questionnait Jean sur les prix des parties de billard engagées là-bas, au fond de la salle : « Ça doit coûter cher, ici ? »

La musique la rendait rêveuse.

Pour écouter quelque fantaisie sur un opéra connu, elle s'adossait à sa chaise et ne parlait plus. Son visage exprimait presque de la béatitude. Mais Irma Gaulet, grincheuse, exprimait tout bas à sa sœur que c'était par pose et pour faire croire qu'elle s'y connaissait.

La séparation était maussade. Dame, on s'amusait si bien ! Mais au fond, ce qui contrariait surtout Madeleine et les Gaulet, c'était de penser que Laure Meurat allait se payer quelques heures de plaisir moins platonique avec son joli cœur.

.....
Le dernier dimanche de mai, Laure Meurat, en retrouvant Madeleine au rendez-vous de la place Bara, lui annonça qu'on ne rencontrerait pas les Gaulet. Elles étaient retournées au pays, appelées par la mort d'une tante.

— C'est dommage, dit Madeleine.

— Bah! on s'en passera. Comme leur deuil leur interdira de sortir pendant quelques semaines, nous serons plus libres. Tu verras.

Elle riait.

Madeleine n'insista pas.

On partit par les boulevards centraux.

Le soleil jonchait sa lumière par les rues. Il y avait peu de monde sur les trottoirs. Les citadins étaient au Bois ou dans la banlieue.

On devait retrouver Jean à la Bourse, mais Madeleine s'étonna : un jeune homme accompagnait le mécanicien. Elle regarda Laure Meurat, et celle-ci, après avoir feint quelque surprise, ne put s'empêcher de sourire.

Jean présenta son ami : François Vernier, un ajusteur des ateliers Caffarel et C^{ie}, d'Anderlecht. Par son extérieur et son costume, le nouveau venu présentait un contraste avec l'amant de Laure.

De taille athlétique, les moustaches épaisses et d'un blond fauve, les mâchoires carrées, Jean Vernier était vêtu d'un costume très simple qui ne révélait aucune



des coquetteries qui caractérisaient la toilette de Jean Durieux.

Il avait dans son veston mal ajusté, acheté à quelque mise en vente du quartier des halles, sous un chapeau boule trop étroit, l'allure balourde. Il semblait mal à l'aise avec ses mains de manouvrier ravinées de callus et sa démarche gauche. Toute la puissante masse de son corps exprimait la force, mais une force passive, faite pour les dures besognes.

Une âme douce devait palpiter en lui. Elle rayonnait en ses yeux, en flamme claire. Ce fut ce qui intéressa de suite Madeleine, ce miroir de bonté qui semblait refléter la tendresse d'un cœur aimant, comme une eau calme reflète l'azur du ciel.

D'abord, pour lier connaissance, Jean proposa de prendre un verre de faro dans un cabaret de la Grand'Place. On s'en fut à la *Licorne*. En passant près d'une pâtisserie, François Vernier proposa d'acheter un quart de bonbons secs pour les dames. Elles mangeraient en route. On trouva la prévenance charmante. Pendant que l'ajusteur allait quérir les bonbons, Madeleine reconnut qu'il lui faisait l'effet d'un " bon garçon ".

Jean Durieux opina.

— Et joli, hein ?

Madeleine sourit.

— Ma foi, oui.

Laure ajouta :

— C'est un beau mâle.

On avait décidé de se rendre à Woluwe. Laure et Jean connaissaient, le long de l'avenue, un cabaret où l'on serait très bien pour prendre un verre en croquant

les bonbons. La promenade était longue, mais il faisait



si bon ! On partit par le Treurenberg. La bande enfla l'interminable rue de la Loi.

Le nez au vent, le torse cambré sous son veston de cheviote sombre sur lequel battaient les larges ailes de sa cravate, Jean ouvrait la marche avec sa maîtresse. Laure Meurat avait pris son bras. Elle parlait et riait très haut, heureuse du beau temps, du plaisir de la promenade et aussi parce qu'elle imaginait qu'une amitié peu désintéressée lierait bientôt son amie à François Vernier. Fréquemment, elle retournait la tête vers ceux-ci, éveillant leur curiosité, lorsque la bande rencontrait un spectacle amusant.

Madeleine, proprement vêtue de noir, ses cheveux blonds bien ondulés, sous un nouveau chapeau acheté chaussée de Mons, marchait à côté de l'ajusteur. Celui-ci était plus grand qu'elle. Pourtant ils formaient un couple bien assorti. Avec leurs allures calmes et dignes, leurs mises simples, ils avaient l'air de deux époux s'en allant respirer le bon air des campagnes, après la semaine de travail. François Vernier semblait radieux. Il jouissait de la douceur des choses. Il paraissait heureux de se promener à côté de cette belle fille simple et de parler doux, qui n'avait pas auprès de lui l'allure tapageuse et niaise des autres filles qu'il avait connues. Madeleine lisait cette pensée dans ses yeux quand ils se regardaient. Parfois, elle était gênée. Alors, elle détournait la tête et se taisait, envahie par une pudeur soudaine.

Ils parlaient de choses vagues : du beau temps, du spectacle des promeneurs se hâtant dans les campagnes, envahissant les trams qui partaient vers le Cinquante-naire et le Bois.

Derrière ses grilles, le parc donnait une impression de nature généreuse avec ses arbres, la rectitude

de ses allées reflétées dans l'eau des bassins, les jonchures dorées du soleil dans les tissus légers des frondaisons bruissantes. Au bout de l'avenue centrale, la masse blanche du palais royal en construction, dominait la ligne grise des palissades.

Un va-et-vient de bonnes, de servantes, animait les chemins. Les cris des enfants se mêlaient au pépiement des moineaux dans les branches, aux rumeurs des trams et des autos roulant le long des façades tristes des ministères et du palais de la Nation.

Les hôtels de la rue de la Loi avaient des aspects de demeures abandonnées. Parfois les promeneurs remarquaient devant les portes cochères entr'ouvertes, des sujets devisant, servantes en tablier blanc, valets en frac ou en gilet à rayures noires ou jaunes. Par les larges baies, on voyait des intérieurs cossus. Des tableaux s'épalaient sur des tapisseries, sous des frises de couleurs vives. Des orchidées groupaient des bouquets bizarres dans des vases de Chine. Il n'y avait personne aux fenêtres. On entendait seulement çà et là une voix qui vocalisait ou la cadence assourdie d'un piano.

François Vernier faisait remarquer à Madeleine que les piétons étaient rares. Il riait, montrant les trams bondés.

— On est paresseux à Bruxelles. Ce n'est pas comme chez nous.

Madeleine demanda :

— Vous êtes de Wallonie aussi ?

— Oui, du Centre, de Bracquegnies. Ma famille est venue habiter Bruxelles après les troubles de 1886, parce que mon père avait été compris dans la répression

et qu'il lui était impossible de se caser et de faire vivre son ménage. C'était un mouleur. Il est mort il y a six ans. Ma mère l'a suivi de près, minée par trop de misères et de soucis.

— Alors, vous êtes seul ?

— Oui, je suis seul à Bruxelles, mais j'ai encore une sœur dans le Centre, Jeanne Vernier. Nous ne nous voyons plus, parce qu'elle a marié un ouvrier qui fait partie du syndicat des jaunes. Alors, vous comprenez.

Il eut sur son visage une expression de rancune. Mais Madeleine ne comprenait pas. Il fut heureux de la renseigner, parce que cela lui donnait l'occasion d'exprimer ses pensées.

De se montrer vaillant, réfractaire aux servitudes, hardi jusqu'à ne pas redouter la souffrance dès qu'il s'agissait de lutter pour les droits du peuple, il avait l'orgueil, la joie sincère du prolétaire qui garde au fond de sa vie les rancunes et les espoirs de sa race.

Il contait son destin.

Sa vie était calme, partagée entre son travail à l'usine et les réunions de la Maison du Peuple d'Anderlecht, où le syndicat de mécaniciens dont il était l'un des membres les plus dévoués, tenait ses réunions. Il ne manquait aucune assemblée de la Ligue ouvrière. Il prenait souvent la parole, mais il avait refusé le moindre poste, parce que son instruction était sommaire. Il lisait beaucoup. Il s'instruisait.

— Alors, vous connaissez M. Maubray.

— L'écrivain ! Le Borain, comme on l'appelle chez nous. Oui, je le vois parfois à la Ligue.

— C'est lui qui s'est occupé de moi après la catastrophe de Maupertuis, où mon père a été tué.

En veine de confidences et parce qu'elle avait confiance en la bonne camaraderie du mécanicien, Madeleine racontait sa vie. Elle sut gré à Vernier de comprendre sa vaillance, de lui dire des choses douces qui la réconfortaient.

Elle souhaita d'être renseignée sur sa vie de garçon.

Vernier ne mit aucune malice à la satisfaire. Seulement, par égard pour elle, il glissa discrètement sur quelques liaisons. Au surplus, il menait maintenant une vie tout à fait régulière.

Moyennant cinquante francs par mois, il logeait et mangeait dans une pension de la chaussée de Mons. Il n'était pas mal du tout, et puis, il savait se contenter de peu. Ce qui le contrariait le plus, c'était de ne pas avoir autour de lui, comme les autres, une affection, un guide, une âme à qui confier ses tristesses ou ses joies. Il savait bien qu'il n'était pas coquet, mais ce n'était pas sa faute. Il achetait ses vêtements lui-même et ce n'est pas de « l'ouvrage d'homme, cela ». Alors, on le filoutait.

Il montra en riant, à Madeleine, l'étoffe usée de son veston.

— Tenez, je ne l'ai pas mis six fois. Voyez comme il est arrangé. J'ai pourtant payé le costume quarante



francs, dans un magasin du quartier des Halles. Que voulez-vous, je ne m'y connais pas.

Madeleine tâta l'étoffe et opinait.

— En effet, c'est du coton.

Ils rirent de bon cœur de la méprise.

Maintenant, ils s'étaient compris. De se savoir abandonnés tous deux, il avaient l'un pour l'autre la même confiance, ce sentiment qui naît de la solitude, des soucis, des peines longtemps subies.

Ils se regardaient avec plus de sérénité.

Parce que la grande bonté des yeux de Vernier lui inspirait confiance, Madeleine se sentait envahie par des idées de vie nouvelle embellie d'affection. Une détente s'éveillait en elle.

La promenade le long de l'avenue de Tervueren fut agréable.

Il faisait doux. La tiédeur du printemps palpait sur le plateau. Le soleil resplendissait dans un ciel sans nuage.

Au loin, les lignes mauves des bois ondulaient suivant les renflements des collines ou les creux en pentes légères des vallées. A droite les quartiers faubouriens s'étageaient, avec leurs campagnes grises dans l'air doré, leurs paquets de maisons claires aux toits rouges, l'enchevêtrement des rues et des boulevards. A gauche, le renflement des collines ocreuses cachait le déroulement des plaines.

Ce qui intéressa d'abord Madeleine, ce fut le portique de l'arcade.

Comme ils pénétraient dans l'avenue, après avoir traversé les pelouses symétriques du parc, François Vernier lui révéla la beauté du monument, vu de loin,

avec sa haute silhouette, découpant sur l'écran du ciel son large fronton et ses colonnades. La lumière mettait un fond d'apothéose derrière l'énorme masse de granit.

Le groupe de bronze se détachait avec la netteté d'une ombre, dans un vol de gloire vers la nue.

Le mécanicien ne savait pas exprimer ce qu'il ressentait. Il disait tout simplement.

— C'est beau, n'est-ce pas ?

Madeleine l'approuvait. Tous deux avaient dans leur esprit la fruste conscience de la beauté des choses. Ils étaient pareils à ces humbles de la terre qui se laissent envahir par la magie de l'heure où le soleil mourant resplendit sur les campagnes, mais qui ignorent la raison de la mélancolie qui monte en eux.

Puis ce fut le spectacle de l'avenue, son va et-vient de foule aux allures heureuses, les cris des enfants qui couraient sur le terre-plein, les sonneries des autos roulant sur le large ruban de l'allée centrale, l'incessant passage des trams bondés !



Laure et Jean marchaient en avant, riant très haut. La servante s'accrochait toujours à son amant et ses allures audacieuses faisaient rire les passants. Tous deux ne s'occupaient plus de Madeleine et de Vernier. Parfois, Laure leur criait en se retournant :

— Eh bien ! ça va, les amoureux ?

Mais les interpellés ne répondaient plus, satisfaits de s'être compris, de jouir de la sérénité de l'heure et de l'attrait des choses.

— Sont-ils drôles, disait Vernier.

— Oui. Laure est sans-gêne, mais c'est une bonne fille.

La promenade continuait.

On avait dépassé le quartier des villas alignant, derrière les jardinets aux légumes hâtives, les façades prétentieuses, les architectures d'apparat.

Maintenant on dévalait la pente de Woluwe.

Les promeneurs étaient moins nombreux. Les choses avaient un nouvel aspect. Elles plaisaient à Madeleine et à François, parce que la nature donnait une impression de grandeur avec ses bois, ses collines et ses campagnes.

Le couple admira le parc, ses étangs, ses chemins escaladant les pentes.

Laure proposa une promenade de ce côté. On accepta.

Laure et Jean en profitèrent pour se perdre derrière un renflement des coteaux. Madeleine et Vernier sourirent parce que leur amie expliquait ainsi sa proposition.

Ils s'étaient assis sur un banc, devant les étangs.

Ils causèrent de leurs vies.

Ils ne cachèrent rien de leurs peines, des malheurs

qui les avaient frappés, parce qu'ils avaient à présent l'un pour l'autre une confiance absolue. Ce n'était pas de l'affection. C'était tout simplement un besoin de rapprocher, dans le contact des aveux, les malheurs de cette race des pauvres dont ils étaient issus et qui faisait revivre en eux ses sérénités et ses hardiesses.

Ils sentaient bien que la cité étrangère n'avait pas de prise sur eux. Ils en subissaient les joies ou les peines, les contacts et les âpretés sans se laisser envahir tout à fait, gardant au fond d'eux-mêmes l'affection de la terre natale et de leur peuple.

De s'intéresser à des choses nouvelles, ne les dispensait pas d'aimer leur monde, peut-être parce qu'ils n'avaient pas assez d'éducation et que leur âme restait fruste.

Ils parlaient sans souhaiter de compassion, parce que le malheur est un lot du destin ancestral.

Mais à cette heure, ils étaient heureux, satisfaits des impressions un peu puériles qu'ils avaient ressenties ensemble.

Ils ne s'étonnaient même pas de la soudaineté de ces sentiments obscurs. Ils les subissaient, comme tant d'autres pensées de leur esprit, sans songer à les approfondir. Ainsi ils jouissaient des minutes de paix qui passaient, avec des âmes un peu égoïstes qui n'explorent pas l'avenir.

Ils s'étaient compris. Ils se jugeaient calmes et bons, peu faits pour la vie exaltée, désireux de paix et de tendresse, comme tant et tant de leurs devanciers qui avaient vécu des vies de confiance et de labeur commun.

Le crépuscule tombait.

Un peu de fraîcheur montait de la terre. L'ombre

tissait un voilé sur le miroir des étangs. Là-bas, sur la pente de l'avenue, les promeneurs hâtaient le pas vers



la ville. Derrière les collines lointaines, le soleil descendait lentement. Son disque de cuivre, au fur et à mesure qu'il glissait vers l'horizon, perdait son éclat, et la brume, en effilant par-dessus les campagnes et les faubourgs de longs voiles gris, atténuait sa lumière. Celle-ci fut d'abord orangée, puis rouge, d'une belle couleur vive qui traçait comme un sillon de feu dans la marée des ombres.

La bande prit le tram pour rentrer en ville.

Dans un cabaret de la Grand'Place, on but un verre en achevant les derniers bonbons. Comme on avait faim, les hommes offrirent un morceau de fromage et des œufs durs.

Laure Meurat était tout à fait gaie. Elle riait, taquinait Madeleine et Jean avec des mots drôles et parfois des sous-entendus qui ne les froissaient pas, parce qu'ils connaissaient bien la gaillarde. Le Wallon ne dédaigne pas la gaudriole.

La nuit était venue quand on partit pour Anderlecht

par les boulevards du centre. Maintenant, Vernier avait pris le bras de Madeleine.

On allait doucement dans le va-et-vient des promeneurs. On s'amusait de mille choses, de la toilette excentrique des cocottes, de l'allure bête des gommeux sous les chapeaux portés sur la nuque, des bandes joyeuses qui chantaient en marchant.

L'Harmonie du Peuple passa, dans le rythme vibrant de ses cuivres, jouant *L'Internationale*. Vernier salua de la main des amis, heureux de la curiosité suscitée par l'alerte fanfare guerrière.

Un instant on écouta, place Fontainas, un phonographe placé sur l'entablement d'une fenêtre et qui débitait des airs en vogue.

Des fillettes dansaient à la cadence des valse que cadençaient la crécelle de l'instrument.

Boulevard Jamar, on s'installa pour prendre un verre à la terrasse d'un café. On applaudit une chanteuse des rues, M^{me} Balthazar, qui débitait de naïfs refrains, au ronron d'une guitare :



Mame Balthazar va-t-au marché,
C'est pour un' poule y acheter ;
Et la poul' fait koo, kott, koo.

Vernier offrit un krieken lambic. La bière capiteuse mit un soupçon de gaieté dans la cervelle de Madeleine.

On acheva la soirée au *Bardo*, une petite salle de danse de la rue Bara, où l'on trouva quantité de servantes wallonnes, des soldats, des ouvriers du faubourg. Madeleine y entra pour la première fois. Elle eut d'abord un peu de gêne, mais elle accepta de danser une polka avec Vernier, parce qu'il s'était montré affable.

Quand la danse cessa, ils furent étonnés de ne plus retrouver Laure Meurat et Jean Durieux.

Vernier allongea un peu la route pour reconduire Madeleine, boulevard de la Revision.

CHAPITRE X.

Les beaux dimanches se succédèrent pour Madeleine. Le printemps et l'été furent des saisons heureuses. L'amour chanta dans son cœur.

Et il y eut ce qui devait arriver. Un soir de fête, elle se donna à François Vernier, un soir où tout chantait autour d'elle, la nature, la foule, un beau crépuscule qui mettait, dans les allées des bois de Tervueren, des tièdeurs grisantes.

Tous deux avaient baguenaudé durant l'après-midi dans les allées, rencontrant d'autres couples en maraude, des commis et des ouvrières en goguette.

On chantait sous les frondaisons.

Le couple avait pris quelques verres dans les cafés de l'avenue. Le soleil aidant, la petite cervelle de Madeleine battait un peu la campagne et François Vernier trouva sa compagne si désirable et si gentille avec un rien de fièvre aux joues, un peu de lassitude aux yeux, qu'il se jugea presque ridicule de n'avoir pas possédé plus tôt ce frais morceau de vie qui ne demandait qu'à aimer.

Madeleine ne fut pas niaise jusqu'à simuler un puéril affolement. La tendresse de son regard exprima au contraire beaucoup de reconnaissance. Parce qu'elle n'était pas de celles qui feignent d'ignorer les choses de l'amour, et aussi parce qu'elle espérait de son amant beaucoup de bon sens et de raison, elle ne cachait rien des satisfactions de son être, pas plus qu'elle n'avait évité de révéler son passé. Sa sincérité était hardie. C'est une qualité qui avait son prix.

Vernier eut la discrétion de ne pas s'étonner. C'était un sage. Mieux, il excusait, comme beaucoup de gens du peuple, ces exigences de la vie de misère qui ne



deviennent jamais des salissures, parce qu'elles fardent d'un peu de réconfort les destins de malchance.

L'amour était de celles-là.

On ne peut pas avoir, dans le monde des humbles, où toute joie qui passe doit être saisie, parce qu'elle est souvent sans lendemain, où tant de satisfactions cachent parfois un peu d'insouciance, les préjugés des autres castes.

On aime quand le printemps chante, quand la nature fleurit dans l'être des adolescents et dans les branches.

On aime quand vient la minute d'une illusion, lorsque des êtres jeunes ont la joie bénie d'une espérance.

Il y a parfois de durs, de sinistres lendemains, mais au moins le cœur a chanté. Ainsi, l'amour, qu'il soit la longue tendresse confiante du ménage des souffrants, ou l'âpre caresse de deux êtres qui laissent s'exalter dans un baiser, la fougue ardente de leur vie, est toujours une chose sacrée.

Ceux qui peinent parce que le malheur est le lot de leur classe, ne l'ont jamais compris avec les puérités d'une société qui met les préjugés au-dessus des sincérités de l'existence.

Il en allait ainsi pour Vernier.

Il n'ignorait plus le passé de Madeleine. Il comprenait bien que d'autres hommes l'avaient possédée, puisque lui-même avait agi comme ces inconnus et qu'il n'en est pas d'autres dans leur monde. Mais il n'en souffrait pas. Le bonheur est fait de réalités, et non de pensées songeuses, et la vie est si courte qu'il ne faut rien dédaigner des bonheurs qu'elle nous offre, puisque nul ne connaît son lendemain.

Madeleine était comme un rayon de soleil dans son

existence. Elle n'était pas pour lui une occasion d'amour exalté. Il gardait la conscience parfaite de toutes choses, voire des plus tristes nécessités. Mais le besoin de tendresse des hommes n'exige pas, pour être satisfait, un luxe de grandiloquence. La simplicité du bonheur et la quiétude de l'affection suffisent aux âmes généreuses.

Vernier était heureux. De savoir son amie également satisfaite, lui rendait infiniment douce la confiance de son cœur.

Pour tous deux, l'amour simple et vrai était un réconfort. Il n'avait pas besoin de s'exprimer outre mesure. Il était un bonheur solide.

Ils l'imaginaient durable, parce qu'ils le comprenaient identiquement, comme l'occasion d'un peu de paix.

Maintenant les sorties étaient plus fréquentes. Madeleine, à la faveur de ses commissions en ville, voyait souvent Vernier.



Quand elle sortait, il lui faisait la conduite. Elle était fière d'être à ses côtés. Il avait une belle allure d'ouvrier, sous sa casquette, avec son veston noir et son large pantalon serré à la cheville. Elle était plus petite que son ami, mais elle avait un air de



jeunesse heureuse sous l'envol lumineux de ses cheveux, et François l'aimait mieux avec son costume de servante, son modeste corsage clair et le clair ruban qui lui serrait le cou.

Parfois, ils allaient se promener avec Laure Meurat et Jean Durieux, voire avec les Gau-

let. Mais ils s'amusaient moins, parce qu'ils devaient se plier à toutes sortes de fantaisies qu'ils n'aimaient plus.

Ne fallait-il pas courir les kermesses, les fêtes des boulevards, la foire du Midi, participer à des joies drôles?

On envahissait les carrousels, les baraques où l'on montrait les phénomènes, les cinémas, les loges où l'on avisait toutes sortes de cires révélant les maladies « honteuses » et les tortures des génitricés.

La fête était complète à la foire du Midi.

Au soir tombant, la bande commençait sa promenade sous les arbres, depuis la Porte de Hal jusqu'aux Abat-

toirs. Elle allait parmi la foule musarde et bruyante. La joie des lumières vibrait. Les électrophores, devant les façades des loges, multipliaient leurs fanaux lunaires, roses ici, ailleurs d'une pâleur d'argent. Dans les feuillages, les tulipes rouges et vertes piquaient d'énormes fleurs. Sous l'enflade des allées, une poussière montait vers l'ogive de verdure. Et dans les remous de la cohue, toutes les couleurs se perdaient, les toilettes sombres ou claires, les faces luisantes et les paquets roux des chevelures oxygénées.

Pour les servantes, toutes les choses nouvelles excusaient des curiosités bruyantes.

La grosse cuisinière Omérine Gaulet avait un faible pour les tirs, parce que les soldats y faisaient montre d'adresse. Mais sa sœur et Laure adoraient les rondes sur les animaux de bois du carrousel. Elles riaient sous les verroteries des plafonds clignotants, pendant que le vent de la course faisait voler leurs jupes.

Madeleine ne les suivait pas dans ces jeux vulgaires.

Vernier l'approuvait de préférer les vues instructives des cinémas, les poses plastiques et les tableaux vivants de la baraque où l'on montrait pour six sous les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture.

Pourtant, il souriait parce qu'elle s'émotionnait quand défilaient sur l'écran des projections, le simulacre du meurtre, du vol, du drame d'amour que termine le coup de couteau de la femme séduite, du bonheur de l'enfant qui retrouve, après des ans d'abandon, des parents barbares.

Il lui disait :

— C'est pas vrai, tout ça. Et puis, pourquoi s'inté-

resser à des malheurs de ce genre. Il y en a assez dans la vie des pauvres, et de vrais!

Elle opinait, songeuse :
— Peut-être... Mais tout de même, ça me fait de l'effet... t'as beau dire.

La cuisinière ne dédaignait pas les plaisirs des loges fermées des cinématographes. Dame, dans l'ombre, il y avait tant d'audacieux



qui pinçaient et chatouillaient les femmes, qu'elle se faisait des illusions !

Parfois, on passait une heure au carrousel fermé. On y rencontrait des trotins, des filles de joie de troisième ordre, des étudiants en vadrouille, des élèves de l'école militaire, des calicots. C'était un monde plus chic. Les toilettes avaient quelque prétention.

Chapeaux énormes, plumes claires et retombantes, corsages de soie et de dentelles, vêtaient des corps anémiques de gamines déjà fardées comme les professionnelles des grands bars. Les aînées jouaient mieux de la croupe et de la prune, mais le vice était identique. L'allure seule changeait. Le monde de filles et les adolescents pastichant les snobs, s'exaltaient pour la galerie. Les jeunes gens interpellaient les lorettes avec des mots hilares et peu propres. Il était de bon goût de lancer des serpentins sur les cocottes chevauchant les haridelles et les cochons de bois. Comme de faire de l'esprit était facile, les hommes criaient très haut d'équivoques plaisanteries.

Ces foules donnaient l'illusion d'un amusement prodigieux. Au fond, elles s'ennuyaient. La noce des villes a des servitudes. Le « beau monde » amuse, bien plus qu'il ne s'amuse lui-même.

Vernier et Madeleine détestaient ce milieu. Le mécanicien ne disait pas un mot. Mais parfois une colère surgissait en lui, à aviser trop de « bêtises ». Alors il serrait les poings et disait tout haut :

— Partons, nom de Dieu ! Ils m'embêtent !

Parce qu'il avait des allures de lutteur, les petits jeunes gens n'osaient relever le défi, et la bande quittait la loge.

Aussi, pour éviter de tels spectacles, Madeleine et son ami préféraient les promenades solitaires dans quelque coin perdu de la banlieue. Ils allaient à Laeken, sur les hauteurs de Koekelberg, à Tervueren, mais



surtout du côté d'Uccle, parce que l'horizon qu'ils avisaient des collines, semblait les rapprocher de leur pays. Ils portaient très tôt, dans la tiédeur vespérale. Le tram les transportait en plein village d'Uccle.

Puis, c'étaient de bonnes heures de flânerie à l'orée de la forêt de Soignes ou dans les campagnes, sur les pentes des coteaux où les chemins

zigzaguent, parmi les jardins et les cultures. Ils aimaient cette vision de la plaine brabançonne sous le soleil, le déroulement des champs, les rubans sinueux des eaux, les allées qui prolongent dans la lumière les rectitudes de leurs arbres, les villages éparpillés, les fermes aux murs blancs, fraîches et jolies dans le soleil.

Ils parlaient de tout, de menus faits de l'atelier, du service de la maison Vincart, mais très peu de l'affection qu'ils se vouaient. A coup sûr, celle-ci était sincère et probe, mais ils évitaient de la comprendre dans le flot commun des choses.

Ils rentraient en ville quand tombait le soir, grisés d'air, de lumière et les sens apaisés.

La journée s'achevait dans un cabaret populaire du quartier du Midi où l'on rencontrait des Wallons. Vernier offrait à sa compagne la démocratique frairie : deux ou trois verres de pétillante striep blonde, une tranche de fromage sur une tartine et parfois un œuf dur.

CHAPITRE XI

LA famille Vincart n'ignorait pas la liaison de Madeleine, et comme Maubray l'avait priée de le tenir au courant de tout ce qui concernait la jeune fille, M^{me} Vincart s'était rendue rue Rossini pour prévenir l'écrivain.

Celui-ci avait souri.

— C'est la vie, Madame Vincart. Peut-on s'en prendre à la jeunesse?

— Non, évidemment. Mais j'ai peur que Madeleine ne tourne mal. Un malheur est si vite arrivé à Bruxelles, et il y a tant de voyous qui courent les rues.

Maubray montrait plus de confiance.

— Il me semble que Madeleine a assez de bon sens et que nous ne devons pas redouter si triste déchéance.

— Vous devriez lui faire des observations.

— Je n'en ai pas le droit, chère Madame. La jeune fille est libre. A son âge, elle comprend la vie. C'est précisément parce que je la crois intelligente et raisonnable, que je ne redoute rien. Elle doit savoir en qui mettre sa confiance.

La bourgeoise se rebiffait. De deviner la liberté de cette affection à l'ombre de son autorité, d'avoir rencontré à plusieurs reprises sa servante se promenant



avec son amoureux, frère de la beauté de son gas, elle éprouvait quelque dépit. C'était comme une atteinte à son autorité.

Elle en avait parlé à son mari. Mais M. Vincart avait protesté, non qu'il se souciait de respecter la liberté de Madeleine, mais parce que les fugues de sa servante avaient éveillé en lui quelques espérances.

Oui, il avait été plus satisfait que déçu. Il ne lui déplaisait pas d'avoir à son service une « luronne », ainsi qu'il qualifiait en son for intérieur la servante.

Eh!... eh!... Elle était charmante, fraîche, discrète à plaisir, un beau brin de femme dont il aurait volontiers fait un « extra », les jours où la maturité trop avérée de M^{me} Vincart lui donnait le prétexte de quelques répit dans ses servitudes conjugales. Il n'était pas coureur!

Non!... Mais une occasion comme celle-là est chose si rare! Pensez donc : une fille charmante, le mystère, la gratuité, dans le nid familial... C'était un rêve. Il y avait de quoi enfiévrer un être plus rassis que le chef de bureau!

Alors M. Vincart employa les grands moyens. Il prétextua son respect de la liberté, sa conscience. Il souhaita des faits de nature à « disqualifier » la jeune fille.

— Un amant, ma chère Laure, mais ça se voit tous les jours. Que veux-tu, Madeleine est jeune!

Il riait, le monstre. Il badinait.

— Eh!... eh!... jadis, tu t'en souviens, avant notre mariage...

Il allait rappeler des choses fâcheuses.

— Fernand, taisez-vous! Me comparer à cette fille!...

— Voyons!... poupoule?...

Il dut employer des arguments plus intimes pour la convaincre.

Madeleine resta.

C'était un premier résultat obtenu. Le chef de bureau voulait plus.

Il entama un siège prudent. Il fit montre d'infiniment de roublardise.

Sa compagne n'y trouva aucune excuse d'intervention. Tout au plus put-elle s'étonner de voir son mari dédaigner ses sorties du soir et se plaire dans l'intimité de la maison, alors qu'il faisait si bon dans les rues, aux terrasses des cafés.

La servante eut bien vite l'explication de ce changement. Auprès d'elle, M. Vincart fit montre de moins de discrétion.

Elle connut l'œillade louche du vieux drille, lorsque

sa maîtresse avait le dos tourné, le frôlement de ses doigts lorsqu'elle le servait, le coup de coude à table, quand elle enlevait son couvert.

Un soir, M^{me} Vincart étant partie chez sa modiste pour essayer une « forme », elle reçut, sous prétexte d'une tasse de café à solliciter, la visite du barbon dans sa cuisine. Comme elle s'était assise pour moudre le café et lui préparer une tasse de « frais », il voulut la baiser sur la nuque, où des petits cheveux dorés mettaient sous la lumière comme une jonchure de soleil.

Elle se leva, la voix dure :

— Eh bien ! qu'est-ce qui vous prend ?

— Voyons, Madeleine... Un petit bécot!... Tu en donnes tant à ton amoureux.

Ça ne traîna pas.

Elle jeta le moulin sur la table et leva la main.

— Saligaud !

Mais là-haut, la porte de la rue s'ouvrait.

Le mari prit peur.

— Chut, taisez-vous, Madeleine, taisez-vous.

Et dare dare, il remonta.

Pendant deux semaines, il n'y eut plus rien d'anormal. M. Vincart semblait n'avoir aucune rancune. Parce qu'il semblait apaisé, Madeleine se tut.

Mais le chef de bureau ne désespérait pas. Il avait auguré une conquête facile, mais la victoire chèrement gagnée avait plus de prix pour lui. Il attendrait son heure.

Cependant, Madeleine devenait songeuse et certains indices de sa vie intime commençaient à l'effrayer. Elle dormait mal. De trop grandes fatigues la brisaient.

Autrefois, avant sa liaison, cela l'indifférait, mais main-



tenant, elle redoutait quelque chose. Un matin, en s'éveillant, il lui vint des nausées.

Elle comprit.



Elle était enceinte.
C'était un jeudi. Elle ne devait retrouver François Vernier que le dimanche, mais elle était tellement affolée qu'elle voulut, coûte que coûte, le consulter le jour même. Par dépêche, elle lui donna rendez-vous, le soir, chez lui.

Elle hoquetait en montant l'escalier de sa chambre. Quand il eut ouvert la porte, elle se jeta dans ses bras et pleura, sans dire un mot.

Elle subissait le vieux préjugé de sa race. A coup sûr, au fond d'elle-même, elle ne céda pas au désespoir de la faute, mais à cette croyance qui veut que la fille-mère soit déshonorée.

C'est une chose curieuse et triste que le bon sens populaire, qui, si volontiers et souvent avec tant d'intelligence,

fait litière des préjugés, ait laissé celui-ci intact, l'ait en quelque sorte renforcé d'un long martyrologe!

C'est pourtant ce bon sens populaire qui en devra faire justice. Un temps viendra où il mettra à leur vraie place les faux préceptes de morale qui le tyrannisent. La convention, tout est là. Il est admis qu'une fille-mère est déshonorée.

Il faut donc, sans se lasser, dénoncer cette criminelle et détestable erreur, en notant justement qu'il ne s'agit pas d'user, à l'égard de la fille-mère, d'indulgence ou de pitié, mais de simple raison. C'est au peuple lui-même à comprendre que ce sont les préjugés qui le frappent dans sa vie, dans ses besoins, dans sa liberté.

Vernier avait deviné. C'était si simple, en somme, ce qui arrivait, puisqu'ils s'aimaient.

Durant toute la journée, il s'était préparé à cette certitude, et comme sa probité était à la mesure de son affection, l'espérance de cette chose nouvelle l'avait ému, sans l'attrister. Déjà, il avait associé sa vie à l'être qui allait venir.

Maintenant, il disait à Madeleine :

— C'est bien ce que j'avais pensé, n'est-ce pas? Tu es enceinte, ma bonne Madeleine.

Il souriait, pour mettre dans le cœur de son amie le calme dont il était imprégné. Il la consolait avec des paroles émues.

— Pourquoi s'attrister, puisque je suis là, puisque nous nous aimons.

La misère de la vie montait aux lèvres de Madeleine. Elle disait tous les lieux communs des filles-mères qui redoutent l'inconnu des jours.

— Qu'est-ce que le monde va dire?... Quel scandale... Je serai chassée!...

Puis elle avoua l'entreprise de M. Vincart.

François Vernier haussa les épaules.

— Le monde, le scandale, ce sont des mots, des préjugés. Tu ne vis pas pour les autres, mais pour toi, pour moi, pour celui qui va naître... Allons, console-toi, Madeleine, un peu plus tôt, un peu plus tard, ça devait tout de même arriver un jour. Nous allons nous mettre en ménage ensemble, et tout sera dit. Nous ferons de la vie.

CHAPITRE XII

Le dimanche qui suivit, Madeleine et François Vernier rencontrèrent Laure Meurat et Jean Durieux.

Au cours d'une promenade à Laeken, on parla des incidents de la semaine et de la décision que le couple avait prise.

Laure hochait la tête.

L'événement la déroutait. Elle se disait qu'elle pouvait, elle aussi, « subir le même accroc ». Elle regardait son amant avec un effroi nullement simulé, et semblait prendre à témoin la peine de leurs amis pour l'engager à plus de prudence.

— Tu vois, Jean!... Un accroc pareil... qu'est-ce qu'on ferait?

— En v'là une question. On ferait comme eux!

Laure allait protester, parce qu'elle avait trop de

prétention pour accepter la vie en commun sans le mariage, mais elle se tut, parce que Madeleine était triste. Elle assura pourtant :

— Si on voulait. Il y a des femmes qui donnent des conseils. Les journaux sont pleins d'annonces.

Madeleine protestait. Vernier fut plus catégorique.

— Gardez ces conseils-là, Laure, nous n'en avons pas besoin. On ne fera rien, rien. Et quand le petiot viendra, il sera le bienvenu. Ça fera une joie de plus dans mon ménage.

Mais Jean Durieux objectait :

— Alors, pourquoi ne pas te marier ?

Madeleine ne disait rien. Elle approuvait la bonne intention de ses amis. Elle gardait sur l'union libre des préjugés.

Si elle avait accepté, dans l'effroi de la révélation, la proposition de son amant, c'est parce qu'elle préférait encore le concubinage avec un homme qu'elle aimait et dont elle se savait aimée, à la douloureuse existence de la fille-mère, en chambre.



Vernier répondait avec beaucoup de calme. Un pli marquait son front, la marque de la volonté que Madeleine connaissait bien et qui lui prouvait qu'à cette minute, toute sa foi parlait.

— Parce que cela ne me plaît pas. Parce que je veux vivre logiquement, comme je pense que l'on doit vivre. Je ne me reconnais pas le droit d'enchaîner à jamais une existence, pas plus que je n'admets d'être éternellement engagé. Alors, j'estime que le mariage doit être libre, une union de deux êtres qui s'estiment et qui s'aiment.

— C'est bon pour l'avenir, cela, dit Jean.

— L'avenir ! Où est-il ? Et pourquoi l'évoquer quand nous voulons montrer la grandeur des conceptions que nous formulons à présent. A ce compte-là, nous risquons de ne jamais voir l'avènement de nos revendications, car les préjugés seraient toujours les plus forts, et on les invoquerait chaque fois qu'il s'agirait de montrer quelque vaillance.

— Tu ne te soucies donc de personne ?

— De personne, quoi qu'il arrive.

Vernier parlait avec une voix concentrée et presque dure. Sa volonté était marquée dans son regard, dans le pli de son front têtue.

Madeleine le regardait sans effroi.

De le voir si sincère et si hardi, elle reprenait confiance, comme à la minute douloureuse où il l'avait saisie dans ses bras, pour calmer son effroi.

Il resterait probe et bon. Sous des apparences un peu farouches, il avait une âme infiniment fraternelle, nourrie de toutes les misères de sa race. Seulement, il était d'un monde nouveau qu'elle ignorait

encore. Il aimait la vie ardente. Il restait réfractaire à toutes les servitudes, aux préjugés qui contrariaient la liberté des hommes, soucieux d'appliquer lui-même à tous ses actes ce qu'il croyait être la vérité.

Ce soir-là, en rentrant, Vernier et Madeleine convinrent que la servante donnerait son congé le plus tôt possible et qu'elle irait prévenir Maubray.

Il fallait de l'argent pour se mettre en ménage. Les quelques économies du mécanicien étaient insuffisantes. On entamerait la

modeste épargne du livret de Madeleine plutôt que de faire des dettes. Pendant ces huit jours, Vernier trouverait un appartement, deux places, pas plus, et le plus près possible de son usine.

Une vie nouvelle allait commencer.



DEUXIÈME PARTIE

LE FAUBOURG

CHAPITRE PREMIER

S i l'on avait le sens de la vie, on dédaignerait moins les aspects de la rue et le décor où s'évertue le destin du peuple.

Le quartier populaire, le faubourg, les usines, la chaussée animée par le va-et-vient des ouvriers, sont des décors où se jouent, avec une étonnante expression, les drames de l'existence.

Tout se résume à la vie des humbles. C'est là que se synthétisent les espérances de demain, parce que les sentiments sont souvent réfractaires à la contrainte et que rien n'est plus éloquent que le spectacle d'une humanité vaillante.

Mais nos désirs de beauté souhaitent des spectacles moins pitoyables.

Nous aimons la convention jusqu'à rechercher exclusivement le luxe, l'apparat, l'heure furtive qu'un peu de gaieté enchante, sans comprendre que rien n'est vrai

dans tout cela et que la vie y apparaît sous un fard qui cache toute sincérité et partant toute véritable beauté.

Dans les villes, la gaieté des humbles ne peut pas avoir un aspect de vérité. Elle est tributaire de trop de préjugés. Le milieu agit sur elle. Il lui enlève le pittoresque, l'entrain et la fougue qu'elle revêt là où



nul préjugé d'ambiance ne l'asservit. Ainsi, la foule ouvrière de nos faubourgs subit la promiscuité du luxe qu'elle avise dans les quartiers plus riches, aux étalages des magasins, dans le coude à coude des rues.

Les filles pauvres souhaitent de ressembler à la bourgeoise cossue, quitte à arborer le clinquant des bijoux faux ou la toilette des jours de liquidation. Pour satisfaire ces désirs,

un négoce avisé multiplie les occasions et les ventes à bas prix.

La foule perd tout pittoresque, parce que l'uniformité grandit.

C'est pour cela que l'heure de gaieté des dimanches et l'apparat des fêtes ne peuvent donner une impression vraie de la beauté que comporte la vie populaire.

Il s'en faut pourtant que le prolétariat n'ait

pas de grandeur, voire dans ses plus infimes expres-



sions. Mais celles-ci exigent une vérité parfaite. Ce

n'est point ce que l'on trouve lorsque les logis des faubourgs lâchent leurs familles vers les boulevards et les parcs, vers les cabarets, où l'on boit les bières notoires et les alcools poivrés.

Mais aux journées de peine, aux heures où les sirènes des ateliers annoncent le début ou la fin de la tâche, lorsque l'armée du labeur envahit les rues, c'est le monde de l'action qui surgit.

Le spectacle donne vraiment la sensation de la force. Rien n'y est atténué ou asservi aux caprices de la mode ou des préjugés. Ailleurs, il n'en va pas ainsi. Quoi qu'elle fasse, la foule ouvrière subit la promiscuité du luxe et le désir de l'apparat, dans le coude à coude des quartiers de commerce et de joie.

Le trottin pastiche la demi-mondaine. Elle arbore les chapeaux empanachés, portés en arrière, découvrant les boucles postiches. Le commis de magasin fait un snob exquis avec le veston serré, le feutre sur la nuque, les gants blancs, voire le zézaïement du fils de famille qui déguste les boissons drôles des bars. La petite bourgeoise s'apparente à la grande dame, parce qu'il y a des « occasions » les jours de solde.

Pour tant de raisons, l'heure de gaieté des dimanches ne permet pas de ressentir une impression vraie du destin des humbles.

A tout destin, il faut le décor où il s'exalte le mieux, l'ambiance où il est lui-même.

Humbles rues des quartiers pauvres, cours malsaines cachées derrière la menteuse enseigne des façades neuves, impasses oubliées, taudis obscurs des greniers et des caves, c'est dans vos murs étroits, où misère,

famine et maladie font bon ménage, qu'il faut chercher les vrais aspects de la vie.



Matins gris des départs au travail, c'est l'appel de

vos foules qu'il faut entendre, à ces heures troubles où l'humanité se rue au pourchas du pain!



Ouvriers des usines, ouvrières des ateliers de la couture et de la mode, gagne-petit des mystérieuses besognes mal rétribuées, vous tous qui faites tant de richesses avec tant de misères, c'est votre appel à la pitié qu'il faut écouter. Et c'est vous encore que l'on entend le soir, quand les rues se remplissent d'une débandade d'humanité harassée, vieux travailleurs aux épaules alourdies par le souci du pain, adultes qui supportez mieux les charges du travail, jeunesse inconsciente qui acceptez tous les

devoirs, parce que l'amour s'exalte en vous et qu'il est des jours de soleil où l'on chante.

Les rues riches n'ont pas de physionomie particulière qui exprime la parfaite beauté du travail. D'elles, rien ne surgit qui éveille les pensées songeuses, parce que tout est décor et mensonge, parce que les maisons

elles-mêmes avec leurs façades cossues, semblent synthétiser les existences qu'elles renferment et qui n'ont pas les aspects de lutte du monde des pauvres.

Le matin, quand l'armée de misère quitte les logis et s'en va vers les ateliers, dit Gustave Geffroy, elle donne l'impression d'un départ à la bataille.

Le travailleur va lutter contre la fatalité, contre la malechance des destinées. Il va chercher la proie qui le fera vivre et fera vivre sa nichée.

La vie, c'est le champ de bataille, toujours rude, parce que la société est comme la farouche nature, elle se défend contre l'individu.

Le travailleur, instruit par le malheur, comprend qu'il ne peut rien sans effort et sans vaillance. Au surplus, la nécessité d'exister est là. Elle commande. S'il laisse s'exalter en lui la haine, si la rancune met de l'amertume dans son cœur, au moins il comprend qu'il a pour devoir de vivre, et partant, de lutter. Il s'arme de courage. Il exalte son énergie.



S'il n'accepte pas délibérément le destin que les conventions et les iniquités sociales lui ont imposé, il admet le labeur parce que le travail est une chose sacrée.

Mais il n'abdique pas. Il n'est plus la machine humaine qui marquait autrefois une empreinte monotone, qui n'avait pas conscience de sa force, qui n'assumait aucune charge sociale. Il souhaite d'exister, mais il pense. Un rêve embellit l'orbe coutumière où il agit, comme la lampe familiale éclaire les murs de son logis.

Quelles que soient les forces dirigeantes qui essaient de conduire la société, quelles que soient les influences et les autorités, c'est de la masse obscure et profonde du peuple que sortira la forme nouvelle du monde de demain.

Elle seule vit en perpétuelle agitation. Elle doit tout gagner de l'évolution des choses. Sans le peuple, il n'y aurait rien, parce qu'il n'y aurait pas d'énergie.

Oui, la vie sociale trouve dans la foule son élément initial. L'avenir est là.

Ainsi le prolétariat donne le sens vrai de l'humanité et la conscience des jours futurs, dans les mille aspects de sa vie, quand il pense, quand il espère, quand il travaille pour manger du pain!

Du pain!

CHAPITRE II

LE nouveau ménage s'installa dans un appartement de deux places, en façade, au second étage d'une laiterie de la chaussée de Mons.

Après bien des visites dans les différents quartiers d'Anderlecht, Madeleine et François Vernier avaient loué ce logis parce que le milieu leur plaisait et parce que l'usine Gaffarel était proche.

C'était une construction nouvelle à façade de briques rouges, çà et là barrée de cordons de pierres.

La laiterie du rez-de-chaussée était propre. Elle offrait

dans sa vitrine aux boiseries blanches des paquets de beurre ou de margarine bien enveloppés dans du parchemin, des œufs reposant dans des petits paniers ornés de rubans, des flacons de lait alignés comme pour une parade, sur les tablettes de marbre. Le magasin avec ses murs vert d'eau, ses casiers bondés de paquets et de boîtes de conserves, les quelques annonces illustrées de ses murs, avec le va-et-vient derrière le comptoir de marbre d'une accorte vendeuse en tablier et en manchettes blanches, continuait la vision amène de l'extérieur.

Tout cela avait charmé Madeleine. De plus,



la principale locataire, la veuve Vanhoost, qui tenait la laiterie, s'était montrée affable.

Petite, dodue, avec un visage rose et frais sous les boudins de ses cheveux noirs serrés sous un discret filet de front, la veuve portait allègrement ses quarante ans.

Elle était satisfaite de son sort. Le bénéfice du magasin, ajouté à une petite pension que lui servait l'administration des chemins de fer, où son vieux mari, mort depuis six ans, avait été camionneur, suffisait à ses besoins et lui permettait de bien vivre, avec parfois une partie de plaisir dans le centre.

C'était une Flamande du pays d'Alost. Des douze années de mariage avec le joyeux drille, elle avait gardé un souvenir ému et une bonhomie amusée. Elle prenait gaiement la vie et souhaitait de se dépenser au profit des autres.

On ne lui connaissait pas de liaison. Sa boutique restait convenable. On disait bien qu'elle avait en ville un amant. Son argent devait l'attirer bien plus que sa gentillesse et que les restes d'une beauté peu notoire. Mais il courait tant de racontars !

Un jour, sous prétexte de rire, une cliente grincheuse avait taquiné M^{me} Vanhoost parce qu'elle l'avait rencontrée, chaussée d'Ixelles, « avec un jeune homme ». Elle s'était attirée cette réponse : « Oui, parfaitement, un cousin d'Alost de passage à Bruxelles. » Cela avait été débité dans un sourire, avec cette amabilité sereine que la laitière mettait à servir une cliente en lui plaçant le classique « Et c'est tout, madame » ?

Quand Vernier et son amie eurent fait accord pour la location, accepté le prix de vingt-huit francs par mois, la débitante donna quelques renseignements sur les voisins du premier.

— Oh! un ménage modèle, madame, un ménage modèle! Vous verrez. Et pas gênant du tout.

Rieuse, elle ajoutait, en tapotant de sa petite main grassouillette, le bras de Madeleine :

— Et ils s'aiment, faut voir ça! Figurez-vous qu'ils s'embrassent dans les escaliers et qu'ils ne savent même pas attendre d'être dans leur chambre.

Dame, c'étaient de nouveaux mariés, ces Demarsy!

Tous deux étaient employés aux Grands Magasins du Brabant, boulevard Anspach, l'époux au rayon de l'ameublement, la femme au rayon des blouses. Ils

étaient de Liège. Ils s'étaient mariés après avoir « fréquenté » durant cinq ans, en attendant de gagner assez pour assurer la vie du ménage et la quiétude d'un logis où l'on pourrait s'aimer à l'aise, tout en mettant de côté quelques épargnes pour s'établir plus tard.

M^{me} Vanhoost avait dit vrai. Ils n'étaient pas « gênants » du tout. Ils partaient dès sept heures et demie du matin et ne rentraient que le soir. Mais quels joyeux retours! La maison était remplie de leurs chants et de leurs rires, et pendant que la jeune femme préparait le diner, aidée par son mari, qui montait l'eau et le charbon, on entendait le commis qui barytonnait quelque « respieu » de son pays :

« Pusqui ji t'aime di totes mes fwéces
Poreus-je' pu jamaie y r'noncé? »



Avec ça, pas poseurs. Madeleine et Vernier leur surent gré de ne pas faire sentir la différence de leurs « conditions », d'oublier qu'ils étaient d'un milieu un peu plus élevé que le leur, puisqu'ils gagnaient ensemble, avec leurs primes, près de deux cent cinquante francs par mois. Ils montraient bien quelque appareil dans leurs toilettes. Le dimanche après-midi, quand le couple sortait, Rose Demarsy avait des allures de grande dame, mais c'était le métier qui voulait ça. Et puis, la demoiselle de magasin avait ce chic spécial de l'employée, qu'instruit dans l'art de mettre en valeur les plus humbles choses, le métier où tout est luxe et recherche de bon goût.

Dans leur appartement il y avait de la coquetterie partout : dans la cuisine où tout reluisait, dans la petite salle à manger aux bahuts de chêne, et surtout dans la chambre à coucher, vrai petit nid d'amour avec son lit aux rideaux blancs, son lavabo drapé de cretonne à fleurs vives, ses murs clairs, sur lesquels se détachaient quelques images, des éventails japonais, des bibelots qui rappelaient des fêtes anciennes, kermesses, promenades champêtres, toutes les étapes d'une affection rythmée de chansons.

Les Debarsy aidèrent Vernier et sa compagne à s'installer. Le commis de magasin renseigna au mécanicien une maison à crédit d'Ixelles où l'on n'était pas « volé ». Il lui conseilla de ne pas faire trop de dépenses pour commencer et de laisser quelque argent de côté. Le strict nécessaire était bien suffisant.

On acheta, moyennant un paiement mensuel de trente francs, les objets de ménage, une chambre à coucher, un bahut, quelques cadres qui ornèrent les murs. L'ap-



partement fut trouvé joli, quand tout fut en place. La demoiselle de magasin avait aidé sa voisine, chiffonnant les draperies, nouant des rubans de soie qu'elle avait rapportés du « Brabant » aux ridelets des fenêtres, clouant quelques éventails sur les murs.

Comme l'agent de police du quartier avait apporté à M^{me} Vanhoost les pièces du changement de domicile, personne dans la maison et le voisinage n'ignorait la situation du ménage.

Mais ni la laitière, ni les Demarsy ne s'en étonnaient. Il y en avait « plus de ceux-là que d'autres », disait la débitante. M. Demarsy ajoutait en souriant :

— Il faut bien commencer.

Quand tout fut prêt, le soir d'un samedi d'octobre, les locataires acceptèrent une tasse de café chez les « Vernier ». On disait Monsieur et Madame Vernier.

On congratula le nouveau ménage. Demarsy leva son verre de cognac à la santé du petiot qui allait venir.

Quand ils furent partis, Madeleine eut vraiment une sensation de félicité. Elle se trouvait dans une chambre propre et tiède auprès de son François. Elle l'aimait. L'enfant compléterait leur affection. Elle avait vraiment confiance en la vie.

CHAPITRE III

LA chaussée de Mons semble servir de transition entre le centre de Bruxelles et la région indéfinie des banlieues où voisinent les usines et les rues du vieux village agricole d'Anderlecht.

A proximité des Abattoirs, les magasins et les mai-

sons s'apparentent au modernisme des chaussées nouvelles. Grandes vitrines que décorent des fleurons de bois ouvragés, enseignes dorées, apparat des étalages, habitations presque somptueuses continuent le spectacle des grandes artères. Ici, la boutique d'autrefois a presque disparu.

Elle réapparaît plus loin, dès que la rue pénètre au cœur de Cureghem et d'Anderlecht. Là, s'avisent les fabriques, les cheminées usinières au-dessus des toits. Jusqu'au canal, la chaussée offre un aspect indécis de choses anciennes, de construc-



tions nouvelles, de débits modestes, d'usines aux abords rébarbatifs et aux odeurs malsaines.

Parfois, une trouée creuse la rectitude des maisons. Une rue s'évade vers les terrains vagues, près du canal. Une rivière, où clapote une eau limoneuse et lente, sinue vers les vannes d'une écluse, entre les murs lépreux des fabriques et des maisons ouvrières. Ici, les cloches d'un gazomètre terminent la perspective d'une impasse.

Là, telle bâtisse aux fenêtres encrassées, cèle la vie

active d'un atelier, le bourdonnement des machines. Un tuyau de métal expectore, par la bature d'un carreau brisé, une décharge de vapeur ou le halètement d'un



moteur à gaz. Brasseries, ateliers de construction, fonderies, chantiers de menuiserie, dépôts de bois, fabriques d'autos, marbreries, tant et tant d'autres, s'espacent dans les quartiers voisins ou jalonnent la longue percée de la chaussée vers les campagnes.

Les mille aspects pittoresques d'un pays industriel surgissent à deux pas de la ville. N'étaient le va-et-vient des trams, l'apparat de quelques magasins pastichant

l'étalage luxueux des rues du centre, on se croirait dans quelque quartier de bourgade wallonne.

Mais, passé la passerelle du chemin de fer et le canal, la vision est vite abolie. Malgré les édifices nouveaux, les percées des rues récentes, avec leurs terrains palissadés et leurs maisons isolées, la banlieue maintient sa prédominance.

Les rues s'allongent entre d'anciennes façades aux plâtras salis. De vieux cabarets à allures d'auberges campagnardes voisinent avec des boutiques villageoises.

Ensuite, apparaissent les champs, les plants rectilignes des maraîchers, les fermes isolées parmi les damiers des cultures, quelques villas, de mystérieux enclos de couvents embellis de verdure.

Le commerce qui vit de l'humble foule du faubourg complète, par ses aspects, le décor des rues. Il apparaît modeste et tranquille. Il n'offre que les choses usuelles et pas chères, le clinquant, le luxe criard, les soldes, les brocantes, l'inévitable cabaret où l'on boit l'oubli.

Charcuteries, boulangeries, magasins de confections, brocantes où l'on bazarde les meubles branlants et les vêtements qui sentent la naphthaline, laiteries, boutiques où l'on vend des légumes, des fruits et des conserves, tant et tant d'autres, multiplient des étalages où se révèle surtout le souci de satisfaire, par tous moyens, la clientèle.

La diversité s'impose.

Tel cabaret, sous les cartons affichant le « Krieken Lambic au tonneau », étale, devant les ridelets de sa vitrine, les pots de poisson à la daube, les scholles et les plats de « tripaille ». Dans cette épicerie modeste la

cliente trouve son pain, la mélasse qui sucre la tartine du petiot, le saindoux, qui remplace la margarine les jours de misère, et les masques du carnaval. Ailleurs,



derrière un étalage de tonnelets remplis de « rolles juteuses », de paquets de tabac et de pipes, s'avisent les faux cheveux et les rouleaux en crins d'un barbier cumulard. Le commerçant, entre une barbe à trois sous et l'occasion rare d'une coiffure de

dame à septante-cinq centimes avec « ondulation Marcel », vend des mégots et des chiques. L'épicier triture la pâte du pain blanc dans le fournil de sa cave.

Tout se complète. Il faut vivre, et les dettes sont dures pour les gagne-petit du négoce faubourien.

La chaussée, dans le va-et-vient de ses trams, des autos, des fardiens et des chariots d'usines, s'enfièvre d'une étonnante et pittoresque vie.

Elle a ses types : ses chiffonniers, ses marchands de caracoles, ses débitants de frites dans les petites voitures vitrées, ses crieurs de journaux, ses marchands de bonbons et de fruits qui poussent les charretons bondés, ses Italiens vendeurs de « crème à la glace », ses joueurs d'orgue ou de piano mécanique, ses chanteurs pauvres, toutes sortes de gagne-petit qui mettent parmi le va-et-vient des passants et les jeux des enfants, leurs allures pittoresques et les cris spéciaux de leurs modestes négoce.

A certaines heures, la chaussée s'anime d'un cheminement de foule, quand les commères dégringolent des étages et vont faire leurs emplettes, lorsque les ateliers lâchent leurs ouvriers, quand la tiédeur du soir autorise le baguenaudage le long des vitrines éclairées ou les stations devant le zinc des cabarets.

Dans les petites salles, l'humble humanité cherche l'oubli et la joie d'un bavardage rieur. Mais ce n'est pas une animation affairée. Même ces allées et venues gardent l'aspect des choses passives. On devine que ces gens parlent du travail, des soucis, des occupations journalières, des charges de l'existence, de l'espoir d'une meilleure vie.



CHAPITRE IV

TROIS mois ont passé. Le train-train du ménage est maintenant réglé et Madeleine y trouve une quiétude qui est presque du bonheur.

Elle a la joie d'être chez elle, dans un appartement

qui lui semble coquet malgré sa simplicité et qui a ce charme du logis où l'on est libre, où l'on peut aimer et rêver à sa guise, quand la minute de paix s'embellit de pensées songeuses.

La Wallonne a franchi un cap dangereux, où la misère et la malechance guettaient sa jeunesse et son ignorance de la vie.

Sa confiance en Vernier a pris l'aspect d'un sentiment d'affection, mais hostile à la grandiloquence. Elle est la ménagère sérieuse et aimante, attentive et dévouée, qui accepte son lot de labeurs et de responsabilités. Elle est satisfaite d'avoir évité la déchéance de tant d'autres. Elle s'est détournée des apparences vaines et des rêves fous. Elle reste l'obscur morceau de vie agissante de son monde des humbles.

Madeleine se dit parfois, en regardant passer dans la rue des filles qui rient et qui taquent les hommes, ou des ouvrières de la mode qui s'ingénient à pasticher les mondaines, qu'elle aurait pu, elle aussi, devenir un être frivole marqué pour quelque destin équivoque. Mais de penser à ces choses la satisfait. Cela marque mieux la logique de sa vie.

Elle n'avait jamais été désireuse d'apparat. Son cœur avait bien frémi aux romances et aux musiques nostalgiques des soirs de fêtes, mais il y avait en elle un bon sens qui lui avait interdit de se laisser dominer par les puérilités.

Maintenant elle est rentrée dans la foule anonyme, au profond des obligations de son rôle de femme dévouée et de travailleuse. Elle n'a pas d'indifférence pour les joies, mais celles-ci sont subordonnées au rôle qu'elle veut assumer.

Elle sait qu'elle doit être vaillante. Elle ne craint rien, parce qu'elle n'a plus le regret de ces satisfactions qui forment le tissu de tant d'existences. Madeleine fait de la vie probe et généreuse.

De tels destins ne sont pas rares dans le peuple. Ils expriment l'altruisme et la force des races qui n'abdiquent pas. Si tragiques qu'ils soient parfois, ils affirment toujours une fraternité qui n'a pas besoin, pour se manifester, du mensonge des mots et une puissance d'âme que les détresses ne savent atteindre. Ce sont des sentiments, des ardeurs et des expressions de beauté qui révèlent des types d'humanité supérieure.

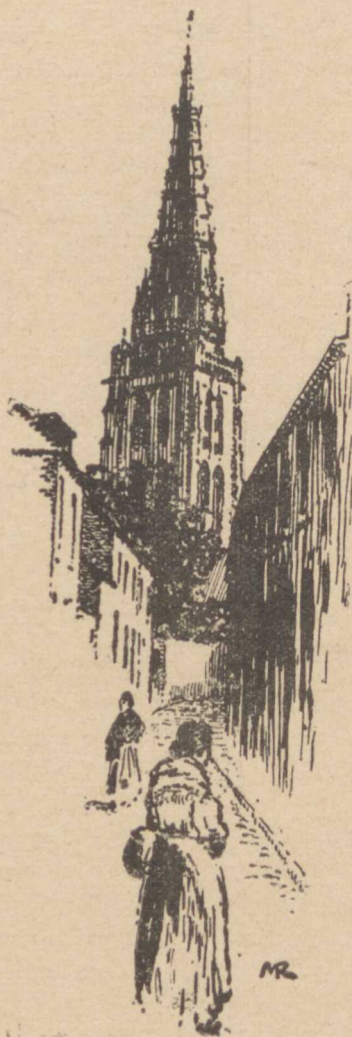
Pour eux, la vie est un culte et une croyance.

Il en allait ainsi pour Madeleine.

Chacun des actes de sa journée de ménagère prenait une signification. Elle les voulait méticuleusement observés, parce que l'ordre est la qualité maîtresse qu'il faut exiger dans le ménage des pauvres.

Elle se levait la première, à cinq heures du matin.





Cela ne lui pesait pas. Il en était ainsi depuis le jour où elle avait remplacé au foyer de son père le porion, la maman partie. Pendant que François s'habillait, elle préparait le café, le briquet du déjeuner qu'elle serrait dans un morceau de toile cirée et que son homme emportait à l'usine

Durant la matinée, elle nettoyait l'appartement. Elle faisait propres la cuisine et la chambre à coucher, méticuleuse jusqu'à frotter à la pierre, le bois blanc de la table. Les courses dans la rue pour l'achat des légumes et de la viande ne lui prenaient que quelques minutes, car les magasins se trouvaient à proximité et la petite carriole jaune de la

Maison du Peuple lui apportait son pain. Vers dix heures, le sifflet du porteur vrillait l'air de la rue. En hâte, elle descendait les escaliers pour ne pas faire attendre le brave homme qui lui présentait le beau pain doré et le petit ticket rouge qu'illustrait l'allégorie de la ruche dans un essaim d'abeilles. Le samedi, elle prenait un cramique pour le déjeuner du lendemain.

Quand les sirènes sonnaient midi aux usines du faubourg, elle mettait la table. Sept minutes plus tard, François rentrait, pendant qu'en bas la rue s'emplissait du passage bruyant des ouvriers trottant vers le logis.

Il était charmant, ce dîner, dans la tiédeur de la cuisine proprette. Le mécanicien était heureux, parce que sa ménagère était un cordon bleu expert et parce qu'elle était jolie à croquer, malgré les rides de la grosseur, avec son petit costume noir et son tablier gris à bavette festonnée.

L'homme retourné au travail et la vaisselle remise en place, Madeleine s'installait près de la fenêtre. Elle relevait le ridelet de mousseline et travaillait.

Ah ! l'heureuse femme qu'elle était alors.

Ce qu'elle taillait, faufilait, ajustait, brodait avec tant de minutie, c'était la layette du petiot qui allait venir, des bonnets, des chemises, des langes, des brassières, toutes sortes de petites choses légères comme des voiles, qu'elle paraît modestement et qu'elle caressait comme s'ils enfermaient déjà la chair dodue de son enfant.

Le soir, après le souper, elle travaillait encore.

Quand Vernier ne devait pas assister à une assemblée de son syndicat ou à une séance de la Ligue ouvrière, il lisait ou il travaillait pour son groupe. Il préparait

des notes pour le comité, car il était un propagandiste dévoué, dont les camarades appréciaient le désintéressement et la probité. Alors les époux s'installaient des deux côtés de la table blanche, dans la lumière étalée sous l'abat-jour vert. Leurs visages restaient dans l'ombre. La clarté laiteuse frappait seulement le journal ou les papiers de François, les doigts agiles de Madeleine caressant les tissus de la layette.

Il faisait bon, infiniment. Le feu ronflait et le pot de fonte rougissait. On entendait dans la rue le roulement des trams, le vent qui faisait claquer un volet mal clos, la pluie ou la neige qui fouettaient les vitres, les roucoulades de Debarsy.

Parfois, la compagne de l'ouvrier et la demoiselle de magasin faisaient la causette sur le palier. Les ménages s'invitaient même à des parties de loto, quand on souhaitait d'animer d'un rien d'imprévu la quiétude des soirs. L'enjeu était une bouteille de « gueuze », que l'on allait chercher chez Piereke, au cabaret notoire de la rue.

Dans le *Peuple*, qu'il lisait tous les soirs, Vernier trouve des choses qui intéressent sa compagne.

Madeleine avoue qu'elle « ne s'entend pas trop à la politique ». Pourtant, Vernier lui annonce que le député Vanderyken a prononcé à la Chambre un remarquable discours sur le collectivisme, à l'occasion d'une interpellation sur la politique du gouvernement, que le probe et savant Victor Papin a prouvé, par de précises statistiques, que le travail de huit heures favorisait la production, au lieu de la réduire. Elle rit quand François lui cite quelques boutades du Liégeois Blendon à l'adresse des médiocrités cléricales.

Certes, elle approuve tout cela, mais c'est avec l'estime des gens qui ne comprennent pas très bien, et parce qu'elle garde au fond de son être, comme tous ceux de sa race, l'espoir d'un monde nouveau où il y aura plus de quiétude.

François n'exige pas plus. Il sait qu'à présent la femme doit être la compagne et la mère, la



donneuse d'affections qui réconfortent, bien plus que la combative des luttes.

Mais ce qui intéresse Madeleine, c'est la révélation des faits sensationnels de tous les jours, les guerres, les tueries, les rapines, toutes les choses où il y a des souffrances et des larmes. Elle frémit à entendre la narration des faits-divers éclaboussés de sang. Elle semble entendre le râle des agonies, les sanglots des filles battues, les hurlements d'effroi des êtres que l'on tue, les pleurs des enfants que l'on viole.

Il y a des semaines rouges. En sept jours, il n'y eut pas moins de vingt-deux incendies dans l'agglomération. Trois enfants furent brûlés.

Parfois un amoureux éconduit se venge avec une révoltante brutalité, terrasse son ancienne maîtresse et lui fracasse le crâne à coups de pied.

Puis ce sont des jeunes filles que des marchands de chair humaine enlèvent et envoient dans des maisons de prostitution d'Amérique. Dans un terrain vague, derrière l'Ecole Vétérinaire, non loin de la Petite-Ile, on retrouve le corps violé et horriblement abîmé d'un enfant de huit ans.

Partout, l'amour et la misère marquent leur passage avec une atroce férocité. Le sang rougit le carreau des galetas et le pavé des rues.

A ces minutes tragiques, Madeleine s'apeure. Elle a la vision d'un monde spécial, d'une humanité que les plus terribles souffrances accablent et dont les destins sont marqués de tueries. Car c'est toujours dans le peuple que surgissent ces visions sanglantes.

Ainsi se continue dans la cité étrangère, après la vision des catastrophes de son pays noir, la compréhén-

sion de cette perpétuité du malheur qui asservit les misérables.

Jean Durieux et Laure Meurat venaient parfois rendre visite au nouveau ménage, le dimanche surtout. On prenait le café. Les hommes sirotaient la petite goutte en fumant un cigare. Le charme tiède du logis et le bonheur des Vernier éveillaient chez Laure des désirs d'union. Elle prenait plaisir à taquiner son amant.

Mais Durieux ne paraissait pas disposé à satisfaire son vœu de mariage, d'abord parce que rien ne l'y obligeait et ensuite parce qu'il aimait sa liberté par-dessus tout. Depuis quelques semaines il négligeait son amie, sous prétexte qu'il s'intéressait à différentes « combinaisons » qui devaient, disait-il, lui rapporter de l'argent. Il se montrait très discret. Quand Laure souhaitait des explications, il évitait de lui répondre ou opinait : « Tu ne comprendrais pas. »

Il avait fait la connaissance, dans un cabaret du quartier de la Bourse, de quelques individus de mœurs louches opérant sur les champs de courses. Des idées de grandeur lui étaient venues. Il espérait bien gagner la forte somme. On lui avait cité des faits étonnants, des bénéfices énormes réalisés à l'aide de « tuyaux » sûrs, et moyennant de faibles mises. Il ferait des « coups » comme les autres, au retour de la saison.

Déjà cela l'amusait de rencontrer ses nouveaux camarades, types équivoques, camelots et charpardeurs, cocottes vannées tombées aux aléas des retapes laborieuses, jeunes ouvrières dont le louche négoce sustente la vie du marlou en chapeau, toute une racaille vivant des femmes et des duperies du turf et du jeu, et dont

les manières joyeuses, les toilettes, les espoirs de lucre avaient séduit son esprit ambitieux.

Laure sentait bien qu'il n'avait plus pour elle l'affection d'autrefois. Elle souffrait de le savoir gêné, parce



qu'elle gardait malgré tout, malgré son souci de bon ton, des allures de servante, son visage luisant, ses mains calleuses, la naïveté de ses toilettes et son parler rude de Wallonne.

Elle n'osait pas se plaindre. Elle

redoutait l'abandon. Et c'est pour cela qu'elle aimait les visites au ménage de Vernier, dont la quiétude et le bonheur tranquille offraient à Jean Durieux un spectacle de réconfort. Qui sait si, de savoir les autres heureux, il n'aurait pas confiance à son tour? Et puis, Vernier et Madeleine donnaient toujours de bons conseils. Mais ça ne réussissait guère.

On sortait rarement ensemble, parce que Madeleine était vite fatiguée.

Les jours de visite aux Vernier, Laure et Durieux allaient achever la soirée dans quelque cabaret du quartier du Midi ou dans un bal.

Mais on n'allait plus au *Bardo* de la rue Bara, parce qu'on y rencontrait les Gaulet, d'autres connaissances

de la jeune fille et que cela déplaisait au mécanicien.

Laure souhaitait de satisfaire son amant. Elle comprenait bien qu'il souffrait de sa vulgarité, parce qu'il rencontrait ailleurs des femmes qui le charmaient par leurs allures et leurs toilettes.

Alors, elle essaya toutes sortes de coquetteries. Un jour, elle arbora un manteau clair à parements brodés, acheté au rabais dans une brocante de la chaussée de Mons. Une coiffeuse ondula sa chevelure poudrée de pellicules, lui modela çà et là, sous les bords évasés d'un feutre monumental, quelques bouclettes. Il lui sut quelque gré de le comprendre. Ce jour-là, il la promena dans les cafés du centre. On acheva la soirée, rue de Laeken, au « Salon Albert », où l'on trouvait sur-tout des employés et des demoiselles de magasin.

Il fut heureux, parce qu'elle mit presque de la désinvolture à rigodonner quelques valse, à parler haut, à attirer sur elle le regard des femmes et l'œillade des adolescents, en quête de luronnes faciles et pas chères.

Cependant, la délivrance de Madeleine approchait. On était au début de février. Une accoucheuse avait prêté qu'elle ne « passerait » pas la quinzaine.

Maubray avait envoyé un berceau et une robe, fanfreluchée de dentelles. Il rendait souvent visite au ménage, tout joyeux de le savoir heureux.

Il avait apporté de bonnes nouvelles de Maupertuis. L'oncle de Madeleine l'avait prié de présenter ses compliments à sa nièce. Il annonçait qu'il viendrait lui dire bonjour à la Pentecôte.

CHAPITRE V

A VENUE Louise, sous les arbres allongeant entre les hôtels cossus la rectitude grise des allées, s'avise la promenade classique des bébés et des " nurses ". Dans le va-et-vient des passants affairés et



des bourgeois qui musardent devant les images du kiosque à journaux, ou les prouesses équestres de quelques cavaliers que sanglent d'impeccables jaquettes, le spectacle de cette enfance offre mieux qu'un banal incident des rues. Il instruit sur bien des préjugés. Il exprime une des formes les plus

fâcheuses du dandysme et du bon ton.

Sous la livrée exigée par la mode, la " nurse " anglaise en waterproof et en toquet que termine un voile de soie, la Bretonne aux cheveux plats sous les coques blanches du Quimperlé, la bonne bourgeoise qu'alourdissent la longue mante flottante et le bonnet à fraise que percent les épingles rutilantes, président aux ébats des petiots des riches. Cette enfance semble avoir le souci de marquer ce qui la différencie des autres. Petites filles précieusement vêtues de robes

claires, aux chapeaux coûteux, dégageant l'or léger des Anglaises, gamins engoncés déjà dans les pantalons de quelque England, ils donnent, en miniature, l'image d'un monde où tout est subordonné aux règles d'un snobisme drôle.

Si l'un des gosses souhaite de s'intéresser aux ébats d'un chien, au passage d'un tram, à la fuite d'une auto ronflante, la « nurse » ou la « Fraulein » interviennent, promptes à contrarier la licence.

Ailleurs, rien ne dérange le luxe des voiturettes dans lesquelles les minois roses des bébés ouvrent des yeux ravis, parmi les dentelles. Tout est précieux et ostentatoire, rideaux aux festons brodés, fourrures, laque blanche des carrosseries, hochets d'argent pendus aux mains potelées.

Un tel décor et de si conventionnelles attitudes enlèvent à l'enfance le charme de sa liberté et de sa floraison en audaces juvéniles et en joies rieuses.

Il n'en va pas ainsi chez les humbles.

L'enfant apporte aux pauvres une nouvelle raison de lutter pour la vie. Il y a des exceptions, mais elles sont rares.

La fille-mère, la femme du peuple, que la pensée d'une nouvelle bouche à alimenter affole parfois jusqu'au crime, le père qui souffre parce qu'il redoute de ne pouvoir nourrir la nichée qui grossit, ceux-là sont des inconscients ou des lâches qui empruntent aux souffrances de leur race l'excuse de leurs déceptions. Il n'y a pas en eux moins d'amour pour les petits que chez les autres. Il y a seulement une exagération de la responsabilité. Ils agissent dans des sursauts d'aberration. D'avoir trop souffert et parce qu'ils savent

que l'enfant souffrira lui-même, en apportant plus de malheur aux siens, ils redoutent l'avenir. Ce sont des peureux dans la lutte de la vie.

Mais là où la femme et l'homme acceptent la bataille



du destin, l'enfant n'est jamais une excuse de faute. Il exalte, au contraire, les énergies. Il exige de nouvelles vaillances qu'il paie en caresses de ses mains menues et en gazouillis de ses lèvres chuchoteuses. De savoir la nouvelle responsabilité qu'ils assument, les souffrances qu'ils subiront encore, donne aux amours des humbles pour les petiots, plus de prix. Ce sont souvent des existences de peines et d'abnégation qui paient le bonheur obscur de l'enfant des pauvres.

Lefaubourgouvrier donne bien l'impression de cette tendresse.

Nulle part on n'a plus heureuse sensation des servitudes des maternités.

Ailleurs, la vie de l'enfant est soumise à tant de préjugés sociaux que rien de sincère n'apparaît autour d'elle dans le spectacle des rues.

Apparat, précautions puérides, jouets de prix, ostentation des bijoux précieux, valetaille empressée, tout

cela forme autour de l'enfance une ambiance conventionnelle. Le babil des petiots dans les voitures somptueuses est sévèrement conduit par la « nurse » attentive. Il faut dire « ceci ». Il faut prononcer comme « cela ». Tout est à l'étiquette, même le rire. Et bébé est beau, surtout de son luxe.

Mais dans le modeste logis des faubourgs, l'enfant pousse comme une plante. Dès qu'il a vu le jour, il est mêlé aux âpretés du milieu. Très tôt, le voici dans la rue. La mère le conduit partout dans ses courses du matin, lorsqu'elle va faire ses emplettes. Le père le porte quand la compagne est lasse, aux retours des promenades.

Autour de lui, tout est affection et souci.

Voyez cette jeune maman qui passe proprette, joyeuse dans le matin ensoleillé. Elle va acheter de quoi préparer le repas de l'ouvrier qui rentrera tantôt. Le filet chargé ne pèse guère à son bras. Ses mains caresseuses dorlotent, dans la cadence de la marche, son bébé bien caché dans le châle de laine, ne montrant que son minois rose entre les plis et des lèvres qui rient au soleil.

A dire vrai, le luxe dont on entoure l'enfant fortuné est une manifestation d'affection. Mais il revêt parfois des aspects si puérils, si conventionnels, la mère est si rarement mêlée à la vie intime de son bébé, elle confie à tant de soins mercenaires de former l'enfance, qu'on a bien le droit de regretter que l'apparat, avec toutes les exigences du dandysme et du bon ton, ait imprégné la maternité. Celle-ci, dans le monde des riches, n'a plus l'aspect troublant et vraiment humain de l'affection sans pose que la femme du peuple accorde au fruit de sa chair.

Entre l'humble ouvrière qui, sans gêne, dans le va-et-vient des rues, offre d'un beau geste franc, le sein d'où



coule la vie, aux lèvres goulues de son gosse, et la grande dame qui rougit, parce qu'en public une « nurse » oublieuse a négligé de moucher son bébé pomponné comme une poupée, il y a une différence. Mais elle est à l'avantage de l'ouvrière. Au moins, le geste de celle-ci a la sincérité de la vie.

Que de fois Madeleine avait envié les jeunes femmes qu'elle rencontrait!

C'était une joie pour elle de questionner les mamans, d'ouvrir le châle de laine qui enveloppait douillettement

le petit être, de bécoter les joues roses où des yeux étonnés s'apauraient de ce visage inconnu qui se penchait sur eux.

Elle tissait un rêve de mère dorloteuse. Elle se disait

qu'elle aurait, elle aussi, les mêmes soins jaloux, la même voix caressante, les mêmes tendresses. Son enfant serait propre et joli avec sa belle robe blanche, chaque soir, au retour de François. Et quelles joies, le printemps revenu, d'aller le promener dans une petite voiture sur les collines du faubourg.

Ce fut un matin de la troisième semaine de février qu'elle accoucha. Comme elle souffrait peu, Vernier était parti à sa besogne.

Elle revenait d'une course dans les magasins de la chaussée. Elle eut tout à coup d'horribles tranchées et elle crut bien qu'elle allait tomber là, dès sa porte ouverte. Elle appela M^{me} Vanhoost dans la cage de l'escalier. En se tenant aux murs, elle parvint à gagner son lit.

La laitière jugea qu'il fallait se hâter. Elle ferma sa boutique et courut dare dare prévenir l'accoucheuse.

La délivrance fut rapide, mais l'enfant était mort.

Madeleine demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

L'accoucheuse, un peu soularde, palpait le pauvre petit être, et sa mine était angoissée.

— Eh bien ! demanda encore Madeleine.

— C'est une fille, dit la sage-femme, mais elle est morte. Pauvre mignonne.

L'accouchée perdit connaissance. Alors, M^{me} Vanhoost prit peur et, pendant que l'accoucheuse s'occupait à ranimer la jeune femme, elle courut prévenir des voisines et pria l'une d'elles d'aller quérir le mari.

Quand Vernier arriva, la chambre était en ordre. On avait placé le petit corps dans le berceau, la tête rosée émergeant des draps. Madeleine pleurait.

Comme l'accoucheuse hochait la tête, le mécanicien s'affola. A genoux contre le lit de fer, il prit la main de sa compagne :

— Madeleine, Madeleine, calme-toi, je t'en prie... Madeleine, du courage, voyons... Tu te fais mal.

La malheureuse regardait fixement son homme. Mais elle ne pensait pas à lui. Ce qu'elle voyait, c'était le petit visage de l'enfant morte, tout son joli rêve parti.

— Mon enfant, ma pauvre petite.

Elle voulut l'embrasser. Ses lèvres couvrirent de baisers le petit corps potelé auquel elle n'avait pas su donner la vie. Puis la douleur et la fatigue la terrassèrent. Elle s'endormit en balbutiant un chuchotis de son pays :

— Em pouf tiot!

CHAPITRE VI

LA vie du ménage avait repris son cours. Vernier et Madeleine ressentaient comme une espèce d'effroi. Pour la première fois, ils avaient eu vraiment l'impression du malheur. En eux subsistait une sorte de déchirement. Leurs pensées songeuses avaient évoqué d'autres étapes de leur malheureux destin, tout le lot de misères de leur race.

Puis, ils avaient réagi.

Le mécanicien avait opposé de justes raisons et son bon sens d'homme du peuple à la douleur de la mère. Il avait éveillé en elle la confiance dont elle avait fait preuve en venant à lui. L'amour acheva la guérison.

Le calme revint.

La mère pleurait encore en elle, mais elle cachait son mal. Il fallait, pour réveiller sa détresse, des moments de solitude et de songeries, ces heures troubles du crépuscule où les âmes un peu simples peuplent l'ombre de remembrances.

Alors, Madeleine arrêta son travail et le souvenir palpait. Elle s'en allait dans la chambre à coucher. Elle retrouvait, dans un carton bien clos, les petites choses de la layette. Elle les déplaçait, les classait, les caressait avec des mains douces. Il lui semblait sentir dans l'ombre la chair de son enfant. Elle pleurait.

Mais ces minutes de désespérance s'espaçaient, parce qu'elle redoutait de faire de la peine à François. Et l'oubli, dans sa vie d'humble femme du peuple, asservie à toutes sortes d'habitudes, tissa peu à peu sa trame.

Le printemps naquit.

Une à une, les tristesses des rues, des campagnes et de l'espace s'envolèrent. Les brises jonchèrent des senteurs plus douces, des parfums d'herbes ramenés des banlieues verdoyantes, des chaleurs soudaines qui fluidaient en brises tièdes, comme les premières caresses des soleils pressés de réchauffer la vie.

Le faubourg participe à la résurrection.

Le retour de la saison heureuse apporte à la rue un



caractère amène de beauté et de force. C'est une vision de confiance qui surgit dans les quartiers populaires. La foule semble demander à la nature le réconfort qui lui permettra de mieux lutter. Ainsi, elle ne néglige rien des moindres choses qui surgissent comme des

appels à la vie ardente, sous la magie des ciels plus beaux. Tout s'anime.



Les façades des maisons elles-mêmes, saluent le réveil, de toutes leurs fenêtres. Voyez avec quel soin on aligne sur l'entablement des croisées, là-haut, devant les châssis en pente des mansardes, les quelques " potées " qui sont le jardin des

pauvres. Les ridelets sont ouverts. Dès que le soleil lance le moindre rayon, on ouvre les fenêtres. Enfants et parents se penchent, s'amuse du va-et-vient des passants. Ils saluent de rires, le jour plus clair.

La chaussée s'anime d'une vie moins soucieuse.

Le matin, les ménagères flânent devant les étalages, quand elles vont faire leurs emplettes. On potine. Les enfants jouent sur les trottoirs et dans les cours. Le soir, on dirait qu'il y a moins de lassitude au sortir des usines. Les ouvrières ont des rires plus

sonores. Elles s'amuse des propos galants des adolescents aux mains noircies de callus et de limaille.

Maintenant, devant les chanteurs populaires, il y a foule. Les plaintes d'amour sont entonnées avec ardeur, à la cadence de l'harmonium poussif.

Les cabarets ont ouvert leurs portes. Ils invitent à la minute de repos, d'oubli, de joie peut-être, avant la prise de possession du chez soi. On résiste mal à l'attrait du réconfort, parce qu'il y a de la douceur dans l'air. Et puis, le temple de l'alcool est si beau avec ses murs propres, son comptoir de chêne, grand comme un autel, ses flacons, ses cuivres, l'accueil amène du cabaretier et des serveuses en tablier blanc. Tout semble faire signe à l'homme qui passe, l'apparat du café, les amis attablés et l'espoir de la petite inconscience babillarde qui monte des verres.

Cependant, l'ombre descend lentement du ciel doré. La tiédeur persiste entre les hautes files des maisons. Les lumières



s'allument. Comme les croisées sont ouvertes, les lampes ressemblent à de très proches étoiles devant lesquelles passent les silhouettes actives des ménagères préparant le repas du soir. Les sonneries des trams tintent sans relâche, parce que la rue est pleine de foule. Le tumulte des passants, des enfants qui jouent,

des femmes qui appellent, est coupé par les sonnettes des marchands de glace, par les cris des débitantes d'oranges ou de coquillages, par l'annonce des journaux du soir.

Et, pourtant, l'été n'a pas exclusivement l'aspect rassurant qu'il donne aux plus humbles choses, parce que son charme est comme un artifice qui cache la misère et les peines. Son plaisir ne dure pas. Derrière lui apparaissent mieux les vérités de la vie.

On devine parfaitement que l'apparat dont les plus pauvres essaient de farder leur destin, le dimanche, aux heures du repos et des promenades, est un décor qui cache la souffrance.

Mais les miséreux les plus las ont la discrétion de leurs peines.

Lorsque la verdure éparpille ses bouquets le long des avenues, lorsque les fleurs malades font éclore leurs corolles sur les corniches des mansardes, les pauvres ont le souci de paraître moins pauvres, non seulement parce qu'il y a des parfums et des virilités dans l'air, mais aussi parce qu'ils ont la honte de leurs haillons, sous la lumière du soleil. Ils semblent comprendre qu'un spectacle de misère, même dans la rue du faubourg, est un affreux désaccord dans l'harmonie de la nature, dans la fête des floraisons et des clartés.

Mais ce puéril souci et ce sursaut d'amour propre et de fierté n'enlèvent pas à la vérité du malheur la moindre parcelle de son âpreté. Au contraire, ils en exagèrent plutôt la fatale irresponsabilité. Ne montrent-ils pas combien subsistent au fond des âmes de la plèbe, la dignité de la vie meilleure et le besoin de bon-

heur, et comment ceux qui souffrent sont surtout des victimes.



Le malheur paraît moins visible aux jours de l'été, mais c'est une insuffisance de réflexion qui nous fait croire à cette différence. Certes, la pauvreté se révèle mieux pendant l'hiver, parce que le décor du ciel, des nuées, des rues tristes, se confond avec les aspects de l'humanité, mais le mal est plus grand quand vient la saison lumineuse et fleurie, parce que les destins maudits s'efforcent de cacher leurs peines.

.
Dans la tendresse du renouveau, l'amour des deux époux vi-

brait. Les cœurs battaient avec une force nouvelle, parce que leur affection avait reçu la consécration définitive d'un malheur commun.

Et puis, comme ils étaient jeunes et que leurs chairs exigeaient de rudes joies, ils se laissaient envahir par cette vie meilleure qui anime la nature

dans la splendeur des aubes et la tiédeur des soirs.

La nature était pour eux une mère qui reconforte.

De leur jeunesse dans les villages wallons, ils avaient gardé cette satisfaction de ressentir la féconde action des choses. Leur bonheur était plus vif et leurs joies plus ardentes.

Madeleine et François semblaient renaître à une vie de force. Vernier disait ses rêves à sa compagne. Parfois, le dimanche, quand ils allaient se promener dans les campagnes, sur les collines ourlées de verdure, au Broeck, à Scheut, à Veeweyde, il s'exaltait en belles vaillances altruistes. De se sentir aimé, d'avoir auprès de lui, mêlée à sa vie de prolétaire, une affection généreuse, il était heureux. Il n'apportait aucune contrainte à sa joie. Il se révélait tout entier.

Il avait compris la misère et le mal dont souffrent les pauvres. Il avait dans son esprit d'ouvrier l'exaltation des rancunes de sa race. C'était une haine rude et têtue. Elle ne pardonnait rien. Elle espérait tout. Elle était ancrée au plus profond de son être. Tous les actes de sa vie d'homme du peuple et de propagandiste n'avaient qu'un but, la satisfaire, la satisfaire toujours. Il ne niait pas l'efficacité des luttes politiques, mais parce qu'il avait lui-même souffert des chômages, des grèves et des soucis du pain, parce que les siens s'étaient usés au labeur, il gardait avant tout la haine des riches et des oisifs, cette foule anonyme qui fait les bonheurs de sa vie avec les misères des humbles.

Vivre, manger du pain à son souï, voilà ce qu'il fallait obtenir d'abord! Après, on verrait. Son esprit

s'exaltait surtout de ces pensées. Il ne subordonnait rien à leurs espoirs.

Ah! c'était un caractère un peu fruste gardant les aspects farouches de son peuple. Madeleine l'aimait bien mieux ainsi, sans inutile grandiloquence. Elle retrouvait en lui l'âme des siens.

Parfois, dans leurs promenades des dimanches, avant de descendre au faubourg, François arrêtait sa compagne au toupet d'une colline, sur le talus de quelque chemin qui dévalait vers les premières maisons d'Anderlecht. Son esprit de Wallon rêveur subissait la poésie du soir tombant, la beauté de l'émouvant décor formé par l'immense cité.



Anderlecht, Cureghem et Molenbeek apparaissaient devant eux, avec le ruban sinueux du canal, les fabriques, les passerelles, les hautes cheminées émergeant des toits, les ravines ombreuses des chaussées et des rues. Tout près, la vision était précise. La magie dorée du soir perpétuait sur les choses un poudroisement lumineux qui semblait vibrer sur les toits rouges, les larges verrières des ateliers et le miroir des eaux.

Mais plus loin, Bruxelles apparaissait comme un océan gris où moutonnaient d'énormes vagues.

Il y avait la beauté d'éloignement et de rythmes de la mer sous les ombres tombantes.

Les fumées éparses communiquaient aux choses une vie tremblante, avec leurs déroulements et leurs flux dans l'atmosphère. De la marée émergeaient les flèches des églises et des tours, les masses pesantes des édifices, la lourde silhouette du Palais de Justice. Les lumières des rues ne s'apercevaient pas encore.

Mais vers l'ombre de l'espace un halo rosé montait comme la lumière d'un invisible soleil. Ce qui donnait une impression de mystère, c'était la rumeur qui s'évadait de l'immense chaos, un bruit sourd où l'on ne distinguait rien, mais qui avait la force lourde d'un ahan de bête mons-



trueuse cachée sous les ombres. Et cela seul évoquait



l'idée d'une humanité, d'une vie énorme en marche, d'un destin qui luttait sans trêve.

Les pensées songeuses du mécanicien assimilaient cette chose obscure à son rêve.

Elles semblaient synthétiser dans une même expression tout ce que renferme de douleurs, de rancunes et d'espérances, la foule anonyme et lointaine de la cité, tout ce qui bataille et tout ce qui peine, tout ce qui souffre des iniquités.

Et alors il disait son espoir avec des mots inhabiles. C'étaient des choses très simples qu'on réaliserait un jour, les ouvriers moins asservis, respectés, égalant les maîtres avec leurs syndicats et leurs ligues, les salaires réguliers, l'avenir assuré. Ce n'étaient pas des choses impossibles. C'était la sûre accession de sa caste à une situation où il y aurait du bien-être et du respect pour tous.

Pour lui, presque toute la lutte sociale était dans ce rêve d'une vie meilleure. Il ne comprenait pas très bien les grands moyens politiques mis en œuvre par les chefs de son parti. Il respectait ceux-ci parce qu'il avait confiance et qu'il les savait probes et vaillants. Mais son caractère d'humble ouvrier, peu instruit, subissait les exigences naturelles de la vie, et il espérait des jours où les plus malheureux auraient leurs joies et leur part de pain.

CHAPITRE VII

UN matin, en se dirigeant vers l'usine, François Vernier fut surpris de rencontrer Jean Durieux dans la chaussée de Mons.

Durieux lui dit :

— Je t'accompagne... L'ouvrage commence à manquer à mon atelier de Molenbeek et je viens chercher

de ce côté. Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de se faire embaucher dans ta boîte?

— Je ne sais pas... je ne m'occupe pas de cela, vois-tu. Je sais bien que l'on a encore assez de besogne, grâce à une commande d'appareils de sucrerie pour Java. Il faut t'adresser au bureau... Mais ne te fais pas d'illusion, ce n'est pas lourd, ce qu'on gagne en ce moment chez nous. Sous prétexte de crise en métallurgie, on a rafflé, il a trois semaines, dix pour cent de la paie. Et il paraît que ce n'est pas tout.

Une colère le prenait tout à coup, il sacra un blasphème.

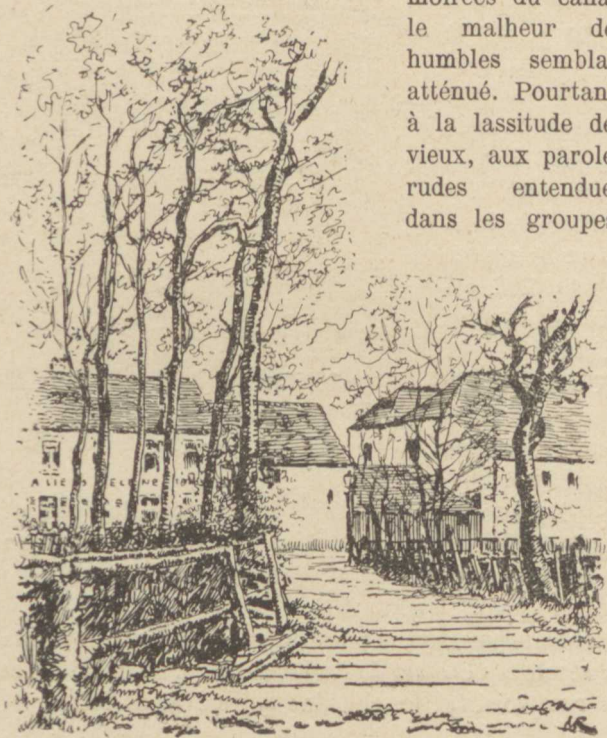
— Nom de Dieu, si l'on m'avait écouté, le syndicat aurait déclaré la grève. Mais patience; je crois qu'on ne nous imposera plus aussi facilement une nouvelle baisse.

Ils franchissaient le pont du canal, à deux pas de la passerelle du chemin de fer de ceinture. La chaussée et les rues voisines, les chemins qui suivaient les rives,



s'animaient sous les claires lumières de l'aube. Le matin offrait un tel charme avec ses premiers rayonnements de soleil, son ciel doré, l'aspect amène des choses, que la marche au labour n'avait plus l'aspect douloureux qu'il revêt dans les brumes de l'hiver. La nature fardait de beauté la misère de la vie.

Parce qu'il y avait de la joie inconsciente au cœur des gas, un chant de marinier dirigeant le gouvernail de sa péniche, une jonchure de soleil sur les eaux moirées du canal, le malheur des humbles semblait atténué. Pourtant, à la lassitude des vieux, aux paroles rudes entendues dans les groupes,



Jean Durieux comprit que le faubourg redoutait la crise. Il questionnait François, un peu inquiet.

— C'est vrai? Il y a une crise?

— Il paraît! Une crise due à la surproduction, disent les journaux bourgeois, assez naïfs pour reconnaître que tout le mal dont on pâtit vient de la mauvaise organisation du travail et de l'industrie. On a créé trop d'usines. On a extrait trop de charbon. Et maintenant, sous prétexte que les commandes se font rares et qu'il y a des stocks de minerais et de combustibles partout, on parle de restreindre la production et de diminuer les salaires. C'est nous que l'on frappe d'abord.

Il ajouta avec un rire amer.

— C'est dans l'ordre.

Sa voix devint dure.

— En somme, on n'a que ce qu'on mérite. Si l'on se serrait les coudes, cela n'arriverait pas et l'on forcerait bien les patrons à régulariser le travail pour empêcher la surproduction et, partant, la baisse.

— Naturellement.

— Mais que veux-tu? Nos syndicats comptent à peine la moitié des travailleurs. Tiens, le syndicat des ajusteurs ne possède que quelques milliers de francs en caisse. Comment veux-tu entamer une lutte dans de pareilles conditions?

— Tu en parles à ton aise, toi. Il faut vivre, et quand les salaires sont bas...

— Il faut savoir se priver pour lutter. Mais non. L'ouvrier des villes, vois-tu, a trop de besoins, parce qu'il est dans un milieu où tout est exigence, occasion, appel à ses désirs de joie. La vie coûte cher aux pau-

vres, même dans nos faubourgs, parce que le logis étroit où l'on souffre, lasse vite, et que l'on a la rue, le cabaret, la fête, où l'on oublie. Il en va autrement dans les pays de charbonnages. Là-bas, les syndicats de mineurs sont plus puissants, plus nombreux et plus riches, et pourtant l'ouvrier est bien moins payé que



nous. Tout compte fait, il y a progrès. Ça console... Connais-tu les dernières statistiques? C'est merveilleux. On les trouve dans le dernier numéro du *Journal des Correspondances*. Ce sont de curieuses statistiques?

— Non!

— Ah! c'est vrai, j'oubliais, ricana

Vernier, tu désertes les groupes, toi.

— Il faut vivre.

— Oui, mais tu vis mal. Mais j'espère que tu changeras.

Il avait déplié la petite brochure de la commission syndicale et lisait :

— « La commission syndicale compte à présent 64,000 affiliés, soit 20,000 de plus que l'an dernier. Le syndicalisme possède actuellement 15 journaux corporatifs. Durant l'an dernier, nos groupes ont entamé et soutenu 57 conflits. Dans 33, nous avons obtenu satis-

faction. » C'est un résultat, certes, mais on pourrait obtenir plus. Ici, malheureusement, notre groupe n'est pas encore assez puissant. Au surplus, nous allons être renseignés.

Il désigna, dans un groupe qui les précédait, un ouvrier qui parlait haut et que l'on écoutait avec attention.

— Voilà justement Sturbelle, un dévoué du syndicat.

Ils s'avancèrent. Vernier fit les présentations.

On causa.

Sturbelle, quand il sut que le compagnon Durieux avait fait partie du syndicat de Molenbeek, se montra réservé. Puis, parce qu'il avait confiance en Vernier, il ne fit aucune difficulté pour avouer le faible effort que l'on pouvait opposer aux exigences patronales.

C'était un grand diable de Wallon, un Liégeois, monteur aux usines Gaffarel, belle tête d'énergie où riaient, sous une fauve tignasse, deux yeux hardis.

Il avait beaucoup d'influence sur ses compagnons de travail, mais il était forcé de rouler un peu partout, ne demeurant que quelques mois dans le même atelier, astreint pour vivre à d'humbles tâches de manœuvre dans les cours. Il portait les gueuses de fonte au cubilot. Il confirma ce que venait de dire Vernier.

— On n'est encore puissant, mais le mouvement grandit. Je disais aux compagnons que l'association des constructeurs avait toute facilité pour nous imposer les conditions les plus draconiennes.

Il dépliait un journal qu'il venait de tirer de sa poche.

— Voilà ce que j'ai trouvé dans le *Moniteur des*

Intérêts industriels : « Mercredi, l'Association des constructeurs de la région bruxelloise a décidé, en présence de la crise que traverse la métallurgie, de proposer aux personnels des ateliers une diminution des salaires de 15 p. c. Dans le Hainaut et le pays de Liège, non seulement on a imposé une baisse de 20 p. c., mais des usines ont fermé leurs portes, parce que les ordres



manquent. Il faut espérer que les ouvriers comprendront que l'intérêt de notre industrie nationale exige de mutuelles concessions, à un moment où la concurrence

étrangère devient très intense et que l'on n'aura pas à regretter, du fait du mauvais vouloir du personnel, une aggravation de cette crise qui atteint l'industrie belge et qui ne permet pas aux capitaux engagés de retirer le moindre profit. » Voilà le bout de l'oreille qui passe, compagnons. La dernière phrase veut tout simplement dire que les financiers ne veulent subir aucun préjudice du fait de la crise et que nous devons payer les pertes de ces messieurs. On n'est pas plus naïf.

Vernier opinait.

— Oui.

— Ça fait à peu près cinq francs par semaine.

Un Flamand lança un blasphème.

— Godferdeek, ça n'est tout d'même pas possible.

— Alors, je suis sûr de mon affaire, ce n'est pas le moment de se faire embaucher.

— Qui sait, dit Vernier. Je t'ai dit que ce n'était pas la besogne qui manquait chez nous. Et si tu acceptes tout de suite la baisse, sois tranquille, on t'embauchera. Mais j'espère que tu n'accepteras pas, hein !

La bande approchait des ateliers.

Comme la sirène n'avait pas encore annoncé la reprise du travail, les trois cents ouvriers de l'usine stationnaient sur les trottoirs, causaient, se promenaient devant les grilles.

L'annonce d'une nouvelle diminution des salaires était connue. Elle soulevait l'indignation de tous. Des voix criaient :

— On ne peut plus accepter.

Des ouvriers aux allures lasses se taisaient. Mais des jeunes, de groupe en groupe, approuvaient la résistance. Les phrases gutturales des Flamands se mêlaient aux gouailles des Wallons.

Si les vieux se montraient moins exubérants, ils n'en avaient pas moins, au fond du cœur, la haine tenace pour le maître qui fait la vie dure, la colère du prolétaire pour une société marâtre qui ne sait même pas lui assurer son pain.

Du pain ! Du pain !

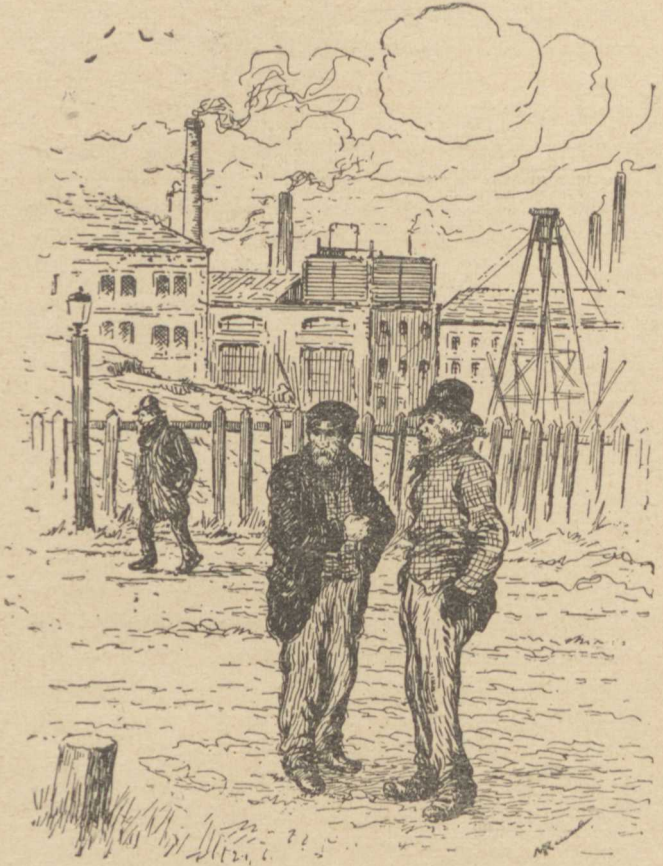
C'est à cela qu'ils pensaient tous.

Avant de reprendre la tâche journalière, ils auguraient de nouveaux temps de malheur, la misère des logis, les hargnes de la femme, les enfants qui pleurent, le pain qui manque...

Du pain !...

Allons, il fallait lutter !

Quand la rentrée commença, il y avait une entente



bien établie. On n'accepterait pas la nouvelle diminution.

D'aucuns espéraient encore.

Mais quand la cohue déboucha dans le couloir que formaient les bureaux, devant la cour et les ateliers, l'illusion s'envola. Dans les valves accrochées au mur, près de la porte du concierge, les ouvriers purent lire une affiche annonçant la baisse.

Il n'y eut pas un cri, pas un murmure. On fit taire quelques gamins qui riaient.

La bande passa, se répandit suivant les professions dans les halls. Le travail reprit.

.
Après avoir laissé partir le personnel, Jean Durieux pénétra dans le bureau.

Les principaux employés n'étaient pas encore arrivés. Il n'y avait qu'un jeune garçon occupé à préparer les feuilles de « pointage » de la rentrée, et un homme à allure d'ouvrier qui prenait des notes sur un calepin, debout devant un grand pupitre sur lequel des plans bleus étaient étendus.

Il tira sa casquette et dit :

— Bonjour.

L'homme leva la tête et ne répondit pas.

— Est-ce qu'on n'embauche pas ici, reprit Durieux.

— Quel métier ?

— Je suis ajusteur.

— Ça non. Nous sommes servis et au delà.

— Je puis faire autre chose.

— Quoi ? Manœuvre ?

— S'il le faut.

— On donne 2 fr. 80 depuis ce matin, à cause de la baisse.

— Si peu.

— Comment, si peu ? On n'est pas gêné d'ouvriers.

Nous en aurons autant que nous voudrons, rapport aux renvois que l'on fait partout. Et puis, c'est à prendre ou à laisser.

Jean avait bien envie de s'en aller. C'était vraiment gagner trop peu et il redoutait les critiques des camarades. On lui reprocherait sûrement d'avoir accepté la baisse le premier, d'avoir pris la place d'un « frère ». Mais le désir de gagner quelque argent fut plus fort. Il répondit.

— J'accepte. Quand pourrai-je commencer ?

— Quand vous voudrez... A la rentrée d'une heure, voulez-vous ?

— Oui.

— Votre nom ?

— Jean Durieux. Voici mon livret. Il tendit son livret et l'homme le prit pour le passer au jeune employé qui écrivit quelques lignes dans le livre répertorié des classifications du personnel en brigades.

— Vous irez dans le hall du montage, de ma part... De la part de Vanroseberg, le contremaître. Le chef de brigade vous indiquera votre besogne.

Il se remit à l'étude de ses notes. Jean sortit. Malgré l'inquiétude de son acceptation, il était satisfait d'avoir trouvé de la besogne, fatigué de rouler les ateliers des faubourgs.

Depuis qu'il jouait aux courses, il n'avait jamais subi autant de déveines. Les quelques bénéfices de ses premiers essais étaient perdus et au delà. Il devait de l'argent à son propriétaire. Pour ne pas allonger sa dette à la pension, il se nourrissait à la diable, de vagues charcuteries, de pain non beurré et de fruits qu'il achetait au hasard de ses courses.

La chance ne le favorisait plus. Pourtant, il s'entêtait, exalté par cette fièvre qui tient le joueur dès que son faible esprit a subi le mirage doré du « gros coup » à réussir.

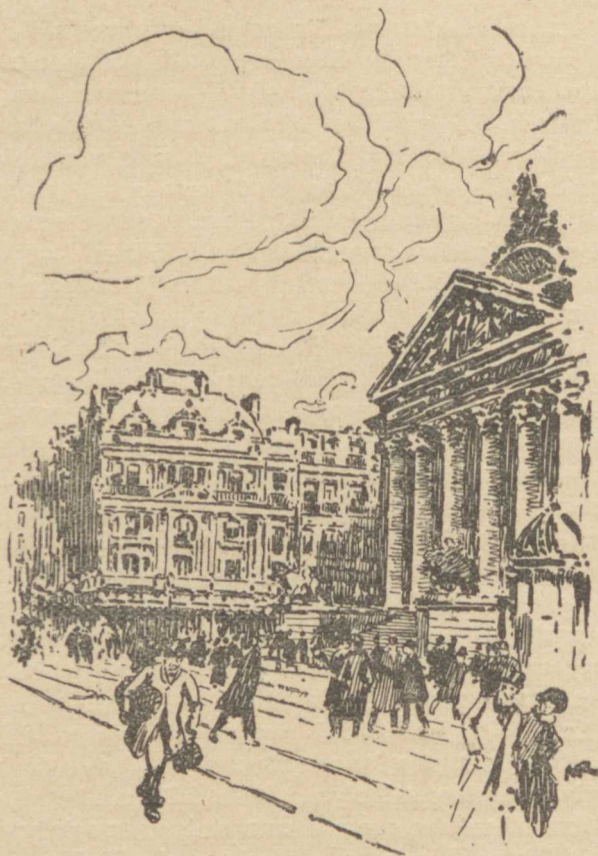
Il n'avait même plus l'illusion de la vie matérielle à gagner. De fréquenter deux ou trois fois la semaine, dans le coude à coude du champ de courses ou devant le zinc de quelques cabarets de la Bourse où se réunissent la racaille du turf, des jockeys sans monte, des bookmakers déclassés, des entôleuses dans la dèche, des rastas sans vergogne, des ouvriers paresseux qui vivent de métiers louches, lui avait fait une mentalité nouvelle, tout en lui suggérant des idées de grandeur.

Maintenant il était devenu un de ces éléments obscurs et inconscients de la déchéance morale avec lesquels le jeu sous toutes ses formes, le jeu maudit, fait grossir l'armée de la misère et du vice. Il était mêlé aux industries équivoques du pari, demandant à celui-ci la réalisation d'un puéril espoir de fortune. Il connaissait, il pratiquait parfois le racolage au fond des officines que dirigent des épaves du mutuel ou du pesage, des gailards peu scrupuleux armés contre le code de toute la roublardise d'une expérience malheureuse et qui rapportent parfois d'une absence de quelques mois, la face pâle des reclus de Saint-Gilles.

Le virus du jeu s'est infiltré partout dans la ville. Il revêt de multiples formes. Toutes les classes de la foule sont prises et il n'y a pas de différence entre la fièvre du banquier que son auto amène aux agiotages de la Bourse et le gagne-petit qui consulte fébrilement, sa journée finie, le résultat des courses.

La pornographie, l'alcool, le jeu, voilà les plus terribles maladies de la cité.

Si l'âpre désir de l'or ne sévissait que dans le monde



des riches, le mal serait moins redoutable, parce qu'en

somme il favoriserait par ses tares la déchéance d'une caste qui n'a pas le droit de se croire supérieure, mais il compromet aussi ce bien-fonds d'honnêteté qui était resté longtemps un apanage des humbles. La spéculation est mise à la portée de tous. Le pari du turf recrute autant d'adeptes dans les milieux populaires que dans le monde des oisifs et des filles. Mille moyens font pénétrer dans les quartiers pauvres le germe de la folie, avec ce quelque chose de clandestin qui pimente le risque.

Ainsi, tout s'accorde dans ce délire qui est bien l'un des plus fâcheux caractères d'une époque qui perd souvent la notion du bon sens et de la probité.

Au fond de ces cafés où se rencontrent à l'heure des apéritifs, ou le soir, quand les crieurs annoncent « les résultats complets », les professionnels du pari et leur suite de dupes et de lorettes, Jean Durieux subit, comme tant d'autres, un matérialisme pratique et autoritaire. Il laissa se relâcher ses freins moraux, s'affaiblir la haine qu'il vouait autrefois au monde de la richesse, parce que le démon du gain le possédait.

Le dandysme drôle dont il paraît à présent ses attitudes d'ouvrier honteux de son gagne-pain, avait déteint sur sa maîtresse.



Laure Meurat soignait exagérément sa toilette. Elle se vêtait de défroques défraîchies qu'elle achetait aux brocantes. Il lui savait gré de faire assez bonne figure avec son verbe hardi et ses yeux audacieux, dans le monde interlope où il la conduisait, aux courses de la « Petite-Ile », dans les coulisses des hippodromes, lorsque la servante était de sortie.

Durieux poussait la discrétion jusqu'à se désintéresser des ressources de son amie.

Qu'elle fut toujours bien mise et qu'il n'eut pas souci de son allure commune, auprès des filles parmi lesquelles il la fourvoyait, voilà ce qui l'inquiétait le plus.

Il fut heureux parce que la naïve Wallonne prit goût à cette évolution. D'être mêlée à un monde nouveau, ayant des allures d'apparat, ne déplaisait pas à Laure Meurat. Sa coquetterie grandit. Durieux eut bien le soupçon que la servante s'autorisait quelques libertés avec les fournisseurs de son maître, qu'elle rendait des comptes manifestement faux, mais il était le premier à en rire, parce que cela lui valait une maîtresse moins vulgaire. Il en tirait quelque fierté.

Toutes ces choses avaient, petit à petit, éloigné le couple, du ménage des Vernier. Le mécanicien, avec sa morale, était parfois gênant.

Il fallut la recherche d'un travail quelconque, le souci de gagner coûte que coûte du pain, et sans les problématiques bénéfiques du pari, pour forcer Durieux à interroger Vernier au départ à l'usine. Le bellâtre n'en menait pas large.

Et voilà pourquoi l'ajusteur était bien résolu à accepter la place qu'on lui offrait.

Au surplus, il avait déserté le syndicat et la Ligue

ouvrière de Molenbeek, sous prétexte qu'il ne savait plus payer ses cotisations. Il s'était désintéressé de la lutte, tout entier à ses idées de lucre et à sa passion. Si on lui reprochait de consentir à travailler à la baisse et de créer, au moment où l'on allait lutter, ce précédent d'un « jaune » supplantant un chômeur, il répondrait qu'il était libre et qu'il fallait vivre. Et puis, il croyait qu'il ne serait pas le seul à plier.

Il y avait déjà tant de misère que le faubourg n'entamerait pas bénévolement une lutte inégale. Il faudrait se résoudre à accepter la baisse. Le syndicat, c'est bon quand on gagne, pour de petits conflits locaux que l'on résout facilement sans hargne et sans long chômage ! Mais quand il s'agit d'une crise qui compromet toute l'industrie, ce n'est pas la même chose, pensait-il.

Pour excuser sa lâcheté, il imaginait toutes ces excuses pendant qu'il longeait la rive du canal, en se dirigeant vers l'usine Gaffarel.

Il avait endossé son costume de travail. Le type équivoque des champs de courses avait fait place à l'homme de peine.

Sous sa casquette, les rides des soucis donnaient à son visage un aspect de réflexion et de lassitude. Il ne se distinguait pas de ceux qui s'en allaient vers l'usine ou le chantier et qui suivaient le même chemin.

Cependant, il avait bien conscience qu'il n'était plus avec eux. Ses habitudes nouvelles, le relâchement de tous les freins de sa nature jouisseuse l'éloignaient de ce monde où l'on souffrait avec fermeté et sans rien perdre des rancunes et des espérances collectives. Il changeait de route. Il avait goûté aux joies louches d'un

milieu nouveau, à des vices qui leurrent. Il ne savait plus accepter la bataille avec toutes ses fiertés. Il

oubliait ses anciennes croyances. Il subordonnait tout à la joie de vivre. Et maintenant, il haussait les épaules pour secouer ce fardeau d'inutiles soucis. Sa pensée exprimait :

— Bah! tant pis... Après tout, pourquoi ne pas bien vivre?

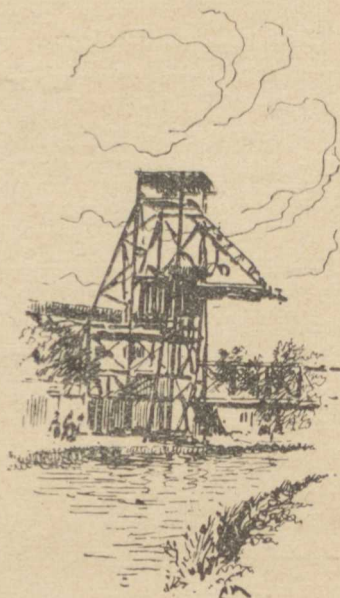
Il pénétra résolument dans l'usine quelques instants après l'entrée des groupes. Il se fit indiquer la section de montage.

— C'est au bout de la cour!

Trois halls immenses se succédaient. Avec leurs murs lavés à la chaux, sous les larges verrières des toitures en pente, ils avaient un aspect d'usine neuve.

La lumière se heurtait aux glissements des courroies, aux gironnements des poulies et des tours, aux battéments des pilons et des mortaiseuses.

Ici, des tables rainurées de raboteuses présentaient aux lames des outils, la bosse rugueuse des fontes vierges. Là, des radiales vrillaient l'acier des tôles.



Plus loin, les tours alignaient leurs plates-formes percées de trous et virant sans cesse, aux crissements des lames alésant le métal. Partout, les machines s'activaient, sous l'envol des courroies. Les ouvriers étaient penchés sur les outils. Ils manœuvraient les vis qui règlent l'avancement de l'acier. Ils faisaient évoluer la matière à leur gré, comme on guide les pas chancelants d'un enfant. La matière se pliait docilement à la maîtrise de l'homme.

Jean Durieux disait, en passant, un bonjour rapide à des camarades. Dans le hall des ajusteurs, il se hâta pour ne pas rencontrer Vernier. Justement, celui-ci lui tournait le dos, occupé à rectifier un organe de moteur serré entre les mâchoires de son étau.

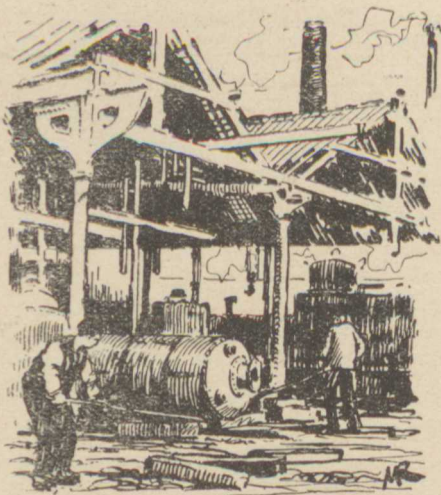
Durieux traversa la cour. Sur le sol, des voies s'allongeaient devant les halls. En passant devant la porte ouverte de la fonderie, il vit les mouleurs au travail, agenouillés devant la terre modelée, préparant des « noyaux » enduits de vernis noir. Dans le cintre de la haute travée, deux ponts roulants, activés par des dynamos, véhiculaient d'énormes blocs de terreau et de fonte, des châssis, des charges de « gueuses ».

Dominant le tumulte des ouvriers et des grues, le rauquement sourd des ventilateurs préparant la coulée de fonte au « cubilot », emplissait l'énorme vaisseau sonore.

Durieux pénétra dans l'atelier de montage. D'abord, il ne distingua, sous les vitres, qu'une série d'énormes cylindres, terminés en cône, placés en cercle, au centre du bâtiment.

C'était une batterie de « diffuseurs » que l'on assemblait avant l'expédition dans une sucrerie de Roumanie.

Un instant, il regarda. Il s'étonna du petit nombre d'ouvriers occupés ici. Ils n'étaient pas plus de vingt, éparpillés dans le hall, sous le glissement du pont rou-



lant amenant les organes à assembler, des tuyaux, des couvercles, des tubulures, les pièces de deux batteries de pompes que l'on montait dans un coin de l'édifice, à côté d'un petit moteur coquet, avec ses aciers polis, ses cuivres, le

ton brun de son bâti nouvellement peint.

Durieux s'informa. Un gamin lui désigna, debout devant un « marbre » à dresser sur lequel était étendu un plan bleu, le chef de brigade. Il se fit connaître. Il expliqua qu'on l'avait embauché le matin.

— Parfait, dit le contremaître, un gros Flamand joufflu à mine réjouie de bon buveur de lambic. Savez-vous un peu d'ajustage ?

— Je suis ajusteur. J'ai accepté de travailler ici parce qu'il n'y a pas d'ouvrage ailleurs.

— Ah ! ça va bien, ça va très bien.

Il conduisit Jean devant une série de soupapes, alignées contre le mur.

— Voici des soupapes à placer là-haut, aux brides des diffuseurs. Elles sont repérées. Il s'agit de vérifier si les brides sont d'accord et de tracer les trous des boulons. C'est compris ?

— Oui.

— Et puis, voilà un plan qui vous renseignera.

— Donnez.

Après avoir enlevé son veston et endossé son costume de toile bleue, Jean se mit à la besogne.

Il travaillait depuis une heure quand une voix l'interpella :

— Eh bien, compagnon ! on vous a embauché ?

Il se retourna et reconnut Sturbelle, l'ouvrier que Vernier lui avait présenté le matin.

— Oui, camarade.

— Ah ! Tant mieux.

Il allait continuer, quand il vit arriver le contre-maître de l'atelier. Alors, il repartit sans un mot, portant sur le dos un petit sac rempli de boulons.

Jean le vit escalader une échelle placée contre la batterie des diffuseurs et se mettre au travail tout en haut des appareils, s'appliquant à serrer les écrous sur les « brides ».

Jean comprenait bien que Sturbelle allait lui demander des explications. Il devrait avouer qu'il avait accepté la baisse. Un malaise le saisit. Déjà il sentait comme une hostilité autour de lui. On refusait de le renseigner quand il demandait un outil. Il comprit que Sturbelle avait parlé de lui.

D'ailleurs, l'effervescence grandissait. Tantôt, au

cours d'une discussion au sujet d'un assemblage ma fait, un monteur avait nettement déclaré au chef de brigade que « ça ne durerait pas, qu'il fallait savoir si réellement on allait appliquer la baisse annoncée le matin ».

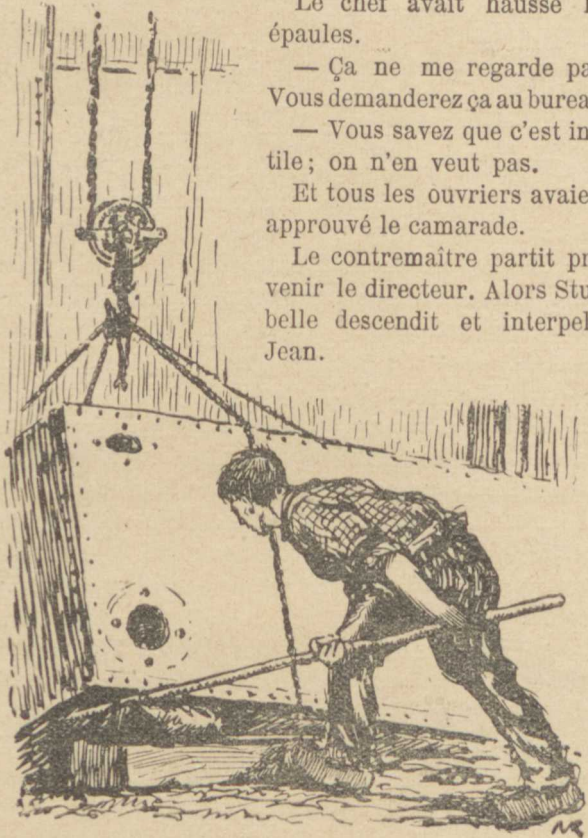
Le chef avait haussé les épaules.

— Ça ne me regarde pas. Vous demanderez ça au bureau.

— Vous savez que c'est inutile; on n'en veut pas.

Et tous les ouvriers avaient approuvé le camarade.

Le contremaître partit prévenir le directeur. Alors Sturbelle descendit et interpella Jean.



— Dites donc, compagnon, j'espère bien que vous n'avez pas accepté la baisse pour vous faire embaucher?

Le Liégeois avait croisé les bras, très calme.

Jean essaya de feindre l'ignorance.

— On m'a offert 2 fr. 80. Je ne sais pas si je suis payé à la baisse.

— 2.80! Oui, c'est à la baisse. Alors j'espère bien que vous allez faire cause commune avec nous, tantôt?

Des ouvriers s'approchaient. Déjà on dardait sur le faux-frère des regards mauvais. Sturbelle ajouta :

— Il ne faut pas de jaunes ici. C'est compris?

Mais Durieux se rebellait.

— Et si le salaire me suffit?

Sturbelle répondit, toujours très calme.

— Il ne peut pas vous suffire. Au surplus, il ne s'agit pas de savoir si vous allez accepter ce qu'on vous donne, mais seulement si vous allez permettre aux patrons de dire, grâce à votre exemple, qu'ils trouveront bien des ouvriers prêts à remplacer les chômeurs.

— Les chômeurs?

— Oui, si la baisse n'est pas retirée, tous les ouvriers chômeront demain.

— Tous?

— Oui, tous.

— Vous croyez?

Jean eut un sourire tellement narquois que Sturbelle s'emporta tout à coup :

— Nom de Dieu, ne m'embêtez pas! Je vous dis que tout le monde chômera, vous comme les autres.

Autour de l'ouvrier un groupe s'était formé. Déjà une main se tendait vers Durieux avec un geste de menace. Alors celui-ci, pris de peur, reprit :

— C'est bon, on verra.

— C'est tout vu, dit encore Sturbelle, il faut chômer comme les camarades.

Il allait continuer, mais la voix du contremaître retentit derrière le groupe.

— Hé là-bas ! Qu'est-ce que c'est de ça, voyons ! Ce n'est pas un meeting ici, nom de Dieu. A-t-on jamais vu ?

Vanroseberg arrivait, gesticulant et furieux, suivi du chef de brigade. Le vide se faisait autour de Sturbelle. Et comme celui-ci allait se remettre à la besogne, le contremaître l'interpella :

— Dites donc, Sturbelle, il paraît que vous n'acceptez pas la baisse, vous ?

— Non !... Ni moi, ni les autres.

— Ni les autres ?

— Vous verrez tantôt.

— Qu'est-ce qu'on verra ?

— Inutile de crier. Tout le personnel est d'avis qu'une nouvelle baisse est impossible. Si l'affiche n'est pas enlevée tantôt à six heures, demain on chômera.

— Et du pain ?

— Ça, c'est notre affaire. Au surplus, Monsieur Vanroseberg, je n'ai pas à vous rendre des comptes, parce que jusqu'à présent il n'y a pas de conflit. Si demain, mes camarades me délèguent auprès du patron, je n'aurai pas ma langue en poche, ne craignez rien.

— Mais, en attendant, vous procédez par intimidation. Vous voulez empêcher cet homme-là de travailler à la baisse.

— Je lui ai seulement dit qu'il n'avait pas le droit de trahir la cause de ses frères. C'est mon droit.

— C'est une menace.

— C'est possible. Et après ?

— Si je vous mettais à la porte !

Alors Sturbelle se décida :

— Ah ! vous en êtes là. Eh bien, vous n'aurez pas cette peine, je m'en vais. Allez faire préparer mon compte.

Aux portes du hall, des groupes d'ouvriers accourus des ateliers voisins s'étaient formés. Dans le chantier de montage, le travail était suspendu. Des huées et des insultes montèrent.

Alors, Vanroseberg, furieux, cria :

— Nom de Dieu ! Oui, venez au bureau que je vous mette à la porte de suite.

Il s'avancait menaçant vers Sturbelle.

Celui-ci le repoussa d'un geste tranquille.

— Pas de vilaines manières, Monsieur

Vanroseberg. Vous ne voyez donc pas que vous allez tout gâter !

Souriant, l'ouvrier s'en fut vêtir son veston et partit, suivi du contremaître et du chef de brigade.



Un peu de calme revint dans les ateliers après l'incident. Mais la décision était unanimement prise de chômer dès le lendemain, si la baisse n'était pas retirée.

A six heures, quand la sirène eut sonné la fin de la journée, il y eut dans les halls et les cours vers le couloir de l'entrée comme un galop de fuite. On fut vite fixé. La direction maintenait sa décision. Comme pour narguer la colère des ouvriers, de jeunes scribes des bureaux regardaient le défilé par les fenêtres et riaient.



Vernier, à qui on avait raconté l'incident auquel Durieux avait été mêlé, atten-

daait son ami à la sortie. Ce fut inutile. Par précaution, le contremaître l'avait fait sortir avant l'heure avec une vingtaine d'ouvriers sur lesquels on pouvait compter.

On eut ainsi la certitude que la direction s'attendait à la grève. Elle espérait bien recruter, malgré le chômage, quelques brigades d'ouvriers pour simuler au moins la continuation du travail.

Alors, dans les groupes qui retournaient aux logis,

l'accord se fit. Il fallait lutter, réunir de suite les syndicats et exiger le maintien des salaires anciens. Les militants des groupes décidèrent de se rendre à la Maison du Peuple de Bruxelles pour prévenir la Commission syndicale.

La chaussée de Mons prenait un aspect inaccoutumé. Les ouvriers « de Gaffarel » emplissaient la rue d'une rumeur de bataille. Des gamins chantaient l'*Internationale*.

Aux fenêtres, aux portes des cabarets, sur la plateforme des trams, on se pressait pour voir passer les bandes. Les femmes, sur les trottoirs, devisaient de l'événement, avec des mines soucieuses.

Puis, les maisons prirent un à un les hommes pressés de retrouver le gîte et la tablée. Un groupe entra à la Maison du Peuple. Dans la tiédeur du crépuscule printanier, le faubourg retrouva son aspect de petite ville provinciale imprégnée de quiétude.

Il y eut, comme chaque soir, les mêmes jeux d'enfants sur les trottoirs, les mêmes promenades des ouvrières attirées par le bon air et l'attrait des étalages, les mêmes stations dans les cabarets, une humanité obscure qui souhaitait de se distraire. Mais dans les logis, ceux qui avaient charge d'existences sentaient grandir en eux la tristesse de leurs pensées songeuses.

CHAPITRE VIII

LE lendemain, trente-deux ouvriers seulement furent au travail.

Durieux était du nombre. Il avait redouté une manifestation hostile à l'entrée, mais il ne s'était rien produit, parce que les chômeurs n'avaient pas encore

organisé la résistance. Cependant, par précaution, le directeur, M. Irchmer, un Allemand qui avait apporté dans l'entreprise de gros capitaux, avait sollicité le concours de la gendarmerie. Six hommes et un brigadier étaient restés cachés toute la journée dans les bureaux.

Le soir, à la Maison du Peuple, les grévistes

décidèrent d'envoyer une délégation de six ouvriers auprès de la direction.

Sturbelle était du nombre. Vernier représentait dans le groupe l'atelier d'ajustage, car on avait tenu à choisir



des ouvriers de toutes les brigades, afin de mieux montrer l'unanimité du mouvement.

L'entrevue eut lieu un samedi matin.

Au début, M. Irchmer se montra presque bienveillant. Il critiqua cependant la présence, parmi les délégués, d'un « étranger ». Pour lui, Sturbelle n'avait aucun mandat, puisqu'il était congédié. Ainsi, il montrait qu'il ne reconnaissait pas le syndicat. Il souhaitait de régler le différend avec ses ouvriers, sans la moindre « intrusion étrangère ».

La tactique était connue. Sturbelle ne voulut pas la combattre, parce qu'il était habitué à ce parti pris. Il redoutait aussi de compromettre la cause des camarades.

Sur le chapitre de la baisse, M. Irchmer se montra intraitable.

Les prix de vente baissaient, disait-il. Malgré la chute des combustibles et des métaux, on ne parvenait pas à obtenir la diminution du prix de revient nécessaire pour lutter avec quelque chance de succès contre la concurrence étrangère. L'Allemagne livrait à des prix inférieurs un matériel solide, en tous points parfait, aussi bien dans le pays que dans les colonies. On entrait dans une crise redoutable.

Mais Sturbelle objecta que les bilans des sociétés industrielles accusaient d'énormes bénéfices, des millions et des millions, que l'on mettait en évidence dans les rubriques financières des journaux.

Très calme, derrière son pupitre, avec son visage rose et gras de Teuton amoureux de chères lies, M. Irchmer répondit que c'était les résultats du dernier exercice. Il ajoutait :

— Tenez, j'ai dans mon courrier de ce matin deux

lettres de maisons d'exportation d'Anvers qui m'annoncent que les prix remis pour la fourniture d'importants matériels à Java sont supérieurs de 6 p. c., à ceux de la plupart des maisons allemandes.

Vernier objecta.

— C'est peut-être parce que vous exigez trop de bénéfice.

Les ouvriers approuvèrent.

M. Irchmer répondit :

— Il faut au capital une juste rémunération. Il a des risques.

Puis, parce qu'il sentait que la situation devenait équivoque, sa voix trancha.

— Au surplus, ce sont mes affaires, et je n'ai de comptes à rendre qu'à mon conseil d'administration.

Mais cette furtive diversion avait froissé le gérant. Elle lui avait montré le bon sens avec lequel les ouvriers jugeaient la situation.

M. Irchmer résolut d'en finir. En se levant pour indiquer qu'il priaït les ouvriers de se retirer, il consentit à exprimer une dernière courtoisie :

— Mes amis, je vous engage à réfléchir sérieusement, très sérieusement. Reprenez le travail lundi, aux conditions nouvelles. Au surplus, nous ne manquerons pas d'ouvriers. Il en est resté au travail. D'autres se présentent tous les jours, et je suis certain que lundi, s'il n'y a pas d'intimidation, nous aurons au moins la moitié des équipes. Réfléchissez bien. N'oubliez pas surtout que je suis décidé à faire respecter la liberté du travail.

Sturbelle objecta avec un peu de colère dans la voix :

— Oui, on sait ce que cela veut dire. En réalité, vous

combattrez les syndicats. Vous irez recruter des malheureux partout.

— Je ne connais pas le syndicat. Je veux l'ignorer. J'ai affaire avec les ouvriers de l'usine et rien qu'avec eux.

— Vous êtes tous les mêmes, vous autres les patrons. Vous formez des associations, des trusts, pour organiser à votre guise les marchés, la production et les prix. Mais vous niez aux ouvriers le droit de se grouper à leur tour et d'opposer à vos manœuvres, la force d'une entente. On n'est guère logique dans votre monde, Monsieur Irchmer.

— Ceci nous regarde.

— Ce n'est pas un argument.

— Je n'en ai pas d'autre à vous donner. Et d'ailleurs, je suis bien bon de vous donner autant d'explications. Vous n'êtes plus attaché aux usines.

Vernier objecta.

— Sturbelle est le délégué du syndicat, Monsieur Irchmer. C'est à ce titre que tous les grévistes ont exigé sa présence auprès de nous.

— Finissons-en. Je vous ai dit mes conditions. Je n'ai rien à ajouter.

Les délégués s'en allèrent.

A la réunion qui se tint le soir à la Maison du Peuple, le citoyen Féron, le délégué de la Fédération nationale des Métallurgistes, vint annoncer que le Conseil général du Parti ouvrier allait être saisi du conflit.

Il fallait lutter. Ailleurs, des chômages également motivés par la baisse des salaires se préparaient. On sentait derrière les décisions patronales le désir de

combattre le mouvement syndicaliste dont la réussite contrariait la prédominance patronale.

Debout, sur la scène du théâtre, le délégué de la Fédération exprimait en phrases concises la nécessité



de maintenir les quelques droits acquis, d'opposer encore et toujours aux tendances liberticides du capital, la féconde action de l'entente.

Il revenait d'une tournée en Wallonie hennuyère. Il relatait les incidents d'une grève récente à Haine-Saint-Pierre, où les ouvriers d'un établissement de construction de locomotives, après avoir tenu la grève durant huit semaines, avaient obtenu de sérieuses concessions.

Cet exemple devait servir. Certes, on réunirait bien quelques secours et le Conseil général ouvrirait une souscription, mais il fallait surtout compter sur la vaillance et la ténacité de tous.

On applaudit la phrase rude et l'appel à la confiance.

A son tour, Sturbelle rendit compte de l'entrevue du matin, insistant, lui aussi, sur la nécessité de ne rien céder des droits des travailleurs. Si on se laissait abattre, c'était fini. Non seulement les patrons détruiraient les syndicats, mais ils multiplieraient les réglementations abusives. Ils réduiraient les salaires. On serait à la merci de toutes leurs exigences.

Des voix crièrent :

— Oui, c'est vrai... Il faut vivre !

— Assez de salaires de famine.

— Il faut du pain.

On vota d'enthousiasme la continuation de la grève.

A la sortie, dans les groupes qui se formaient dans le jardin et la rue, on résolut de manifester le lundi matin devant les usines.

Ce serait peut-être de bon exemple. Sans se livrer à des actes de nature « à motiver l'intervention de la police », on pouvait « aller voir ce qui se passait ».

Peut-être une « petite promenade » de ce genre donnerait-elle à réfléchir aux patrons et aux « jaunes ».

CHAPITRE IX

LA manifestation projetée devant les bureaux de l'usine Gaffarel n'eut pas le succès espéré. La direction, prévenue, avait entouré de précautions l'entrée des sarrazins. Les grévistes trouvèrent les portes closes, lorsqu'ils se présentèrent à l'entrée des ateliers.

Des gamins chantèrent l'*Internationale*. La gendarmerie ne dut pas intervenir.

Pacifiques, les manifestants, que conduisait Sturbelle, s'éparpillèrent dans le faubourg. Quelques bandes allèrent se promener à Molenbeek et à Laeken.

C'était une journée lumineuse. Tout exprimait la force et la splendeur de la vie.

Le soleil resplendissait dans un ciel sans nuée. Ses jonchures dorées scintillaient sur le miroir du canal, sur les clapotis que coupait le passage lent des péniches. Au loin, par delà Cureghem et les toits métalliques des abattoirs, les paquets des maisons de Molenbeek et de Bruxelles, tassaient les vagues grises des quartiers, les percées rectilignes des rues, les clochers et les dômes des édifices, l'éparpillement des innombrables cheminiées, d'où montait la mousseline grise des fumées.

Les grévistes jouissaient de la douceur des choses. Ils baguenaudaient avec des flâneries d'écoliers, parmi les spectacles du faubourg.

Ils s'arrêtaient près des pêcheurs assis sur les berges. Ils s'intéressaient à la manœuvre des transporteurs de houille à la centrale électrique. Des gamins entamaient des parties de cartes dans les prairies du

bord de l'eau, assis sur des bricailons déversés par les tombereaux de la voirie.

Sous les passerelles qui reliaient les quartiers, glissaient de lourds bateaux vides, ou chargés de houille, de bois, de sable, de grains. Les mariniens halaient à la cordelle. Parfois des chevaux tiraient, si fourbus qu'ils avaient toujours l'air de trébucher.



C'étaient des péniches qui s'en allaient dans les pays industriels. Elles glissaient lentement sur les eaux que moirait le soleil. La batelière était assise au gouvernail. Les enfants jouaient sur le plat-bord. Du linge séchait sur des cordes attachées aux mâts. La fumée bleue s'évadait de la cheminée de la cabine. Tout cela donnait aux promeneurs la nostalgie de vies errantes et pacifiques, le long de rives tranquilles que bordent des campagnes, des prairies.

Il y avait sur cette nature un calme de cité provinciale. On n'entendait que les lointaines sonneries des tramways, le halètement des moteurs aux décharges

des usines, les cris de voituriers déchargeant des plâtras dans les terrains vagues.

Mais, en pénétrant dans Molenbeek, les visions de travail se multiplièrent.

Le long des perspectives, dominant les viaducs de métal, les hauts édifices des usines jalonnaient de



ruches bruyantes les lignes des quais et des rues qui dévalaient les pentes. Malteries, brasseries, fabriques de beurre, ateliers de constructions, fonderies de zinc et de cuivre, tant et tant d'autres, tous cachaient derrière les murs que trouaient de petites fenêtres encrassées ou de larges verrières modernes aux

châssis métalliques, la vie active des machines et des hommes. La rumeur du travail bourdonnait. Par les grilles ouvertes, les grévistes voyaient le va-et-vient des chariots et des ouvriers dans les cours.

On retrouvait des amis. A la fenêtre d'un atelier de construction, des camarades interpellèrent Sturbelle.

— C'est toujours grève à Gaffarel?

— Oui, plus que jamais. Et ici?

— Ah! on se plaint. On va diminuer les salaires de ce côté, dit-on.

— Et alors?

— On verra.

La menace en disait long.

On confirma la nouvelle à la Maison du Peuple de Molenbeek.

Des mécaniciens du faubourg annoncèrent que l'on avait affiché la baisse le matin à la fonderie Vanoverstraeten. La semaine ne se passerait pas sans conflit aux importantes usines Legail, à la fabrique d'automobiles Didier & C^{ie}, à d'autres ateliers.

Le vent était à la rébellion du côté patronal. L'exemple de l'usine Gaffarel poussait à la résistance. On souhaitait de profiter de la crise pour atteindre le mouvement syndical.

— Nom de Dieu, dit Sturbelle, ça ne se passera pas aussi facilement que l'espèrent les patrons.

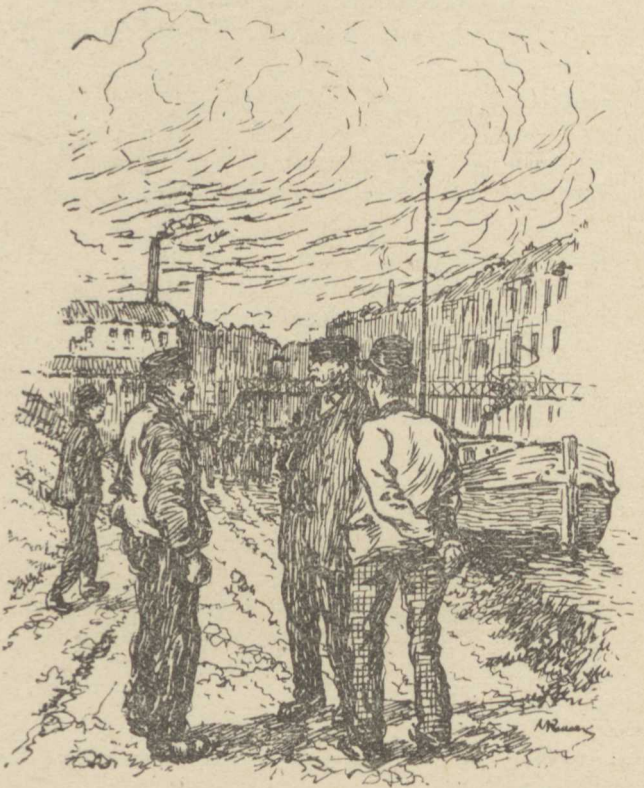
Il quitta ses amis en annonçant qu'il allait se rendre de suite à la Maison du Peuple de Bruxelles afin d'examiner la situation avec le secrétaire de la Commission syndicale.

Vernier rentra à Anderlecht.

Depuis la déclaration de la grève, Madeleine vivait dans un perpétuel émoi.

Pourtant, elle n'ignorait rien des révoltes ouvrières. Elle y avait été mêlée autrefois, lorsque son père n'était qu'un ouvrier à veine à Maupertuis. Elle connaissait les longs jours d'inaction, la hargne de la ménagère, les soucis des jours sans pain. Mais la lutte dans ce

milieu nouveau l'alarmait. Il manquait le décor du



pays noir, le voisinage des femmes souffrant des mêmes misères et l'aspect spécial des coronans qu'animent les exaltations populaires, lorsque le « trait monte à fosse ».

Elle s'étonnait de voir la vie continuer autour d'elle.

Elle ne rencontrait dans le voisinage aucune similitude à ses soucis. Tout gardait un aspect de vie pacifique. Il lui semblait qu'il y avait comme une lâcheté dans la vie des autres, parce que la foule des rues ne sacrifiait rien de ses aspects et semblait indifférente à la lutte.

Mais la confiance de Vernier la ranima.

Elle s'intéressa au conflit. Elle fut forte, comme son « homme ».

D'abord elle ne craignait pas la misère. Il restait septante francs à la caisse d'épargne. On pouvait tenir près d'un mois, mais elle pensait bien que les patrons ne résisteraient pas aussi longtemps.

Et puis, si l'on faisait durer le chômage, elle travaillerait. Mais elle était résolue à encourager Vernier.

Le mécanicien lui sut gré de si bien seconder sa vaillance, de rester tout à fait de sa race, surtout aux heures de souffrances. Ah ! il l'avait bien jugée. Elle ne perdait rien des qualités de son peuple.

Maubray, qui suivait pour le journal *Le Peuple* les péripéties de la lutte, venait souvent visiter le ménage. Il apportait parfois quelques victuailles, des pâtisseries que sa vieille mère lui envoyait du pays, des « pagnons », que l'on mangeait ensemble le soir, en devisant du conflit. L'écrivain accompagnait Vernier. Il se documentait pour une étude sur la vie des faubourgs.

Un soir, Madeleine et Vernier virent arriver Laure Meurat en grande toilette.

Naturellement, au souvenir de Durieux, François lui fit un accueil peu aimable. Il stigmatisa la lâcheté du renégat.

— Un sale individu, ton Jean ! C'est à cause de lui,

en somme, que les patrons ont entamé la lutte. Grâce à son acceptation, ils ont pu croire qu'il y avait des ouvriers prêts à travailler. Mais patience. Il nous paiera cela.



La servante haussait les épaules.

Avec beaucoup d'inconscience, elle avouait que tout cela « la laissait indifférente ». Son esprit léger souhaita d'étonner Madeleine et son « ouvrier ».

— Et puis, tout ça va finir. C'est décidé. Nous allons nous mettre en ménage. Je quitte la boîte de la rue de l'Instruction et dans quinze jours il désertera l'atelier. Il

a trouvé un emploi chez un bookmaker du quartier de la Bourse et il va gagner gros. Ah ! on va vivre, enfin !

Vernier ne put s'empêcher d'opiner.

— C'est pour cela que tu es si bien nippée. Le travail vous déplaît. Il vous faut un autre gagne-pain.

Il haussait les épaules. Il acheva d'exprimer son mépris.

— Et bien vrai, vous n'êtes pas très propres, ni toi, ni ton sale mec.

Il dédaigna de souhaiter le bonsoir et partit en disant :

— A tantôt, Madeleine.

Laure ne comprit pas l'affront.

Elle feignit de plaindre Madeleine de « devoir subir un tel gaillard ». Pour essayer de taquiner son amie, elle lui révéla les joies de sa vie nouvelle.

Maintenant, grâce à Jean, elle fréquentait un monde « très bien ». Le dimanche, et souvent le lundi, on allait aux courses. Parfois on soupa le soir en ville avec des connaissances, des personnes très convenables.

Elle disait le retour en voiture, le luxe des toilettes, les paris heureux qui rapportaient, grâce à des « tuyaux » que l'on devait à des amis lancés dans le monde du « turf ».

Son langage révélait le milieu qu'elle fréquentait. Elle usait des mots drôles, par pose,

ayant appris quelques termes en usage parmi la racaille de la Petite-Ile.

Madeleine devinait bien, derrière son verbiage, la dégringolade de la femme, la chute dans un milieu où



l'escroquerie et le vice font bon ménage. Elle devinait tout ce qu'il y avait de douloureux dans cette vie cachée sous un vernis d'apparat et de joie. Elle comprenait qu'elle éloignait maintenant son destin courageux de la déchéance de la fille.

Elle fut attristée.

Laure riait. Elle forçait la note pour essayer de faire croire à son bonheur. Mais Madeleine n'était pas dupe.

Quand la fille la quitta, elle eut des larmes dans les yeux. Une nouvelle vision du malheur des humbles lui était apparue.

CHAPITRE X

LE conflit s'aggravait.

A la suite d'une entente entre les patrons métallurgistes de l'agglomération, on avait annoncé la diminution des salaires dans la plupart des usines des faubourgs. Des révélations faites par des journaux financiers, intéressés à ce mouvement qui devait, selon les agioteurs, favoriser le relèvement des cours en Bourse, il résultait que les patrons étaient disposés à fermer leurs usines.

La crise, disait-on, sévissait partout. Le marché belge, compromis par la concurrence étrangère, mieux outillée et défendue par des primes d'exportation et des droits d'entrée, enlevait aux firmes belges les commandes du pays et des colonies.

L'Amérique du Sud commandait peu. Aux Indes néerlandaises, l'Allemagne plaçait ses métaux bruts et ouvrés à la faveur de tarifs réduits.

On citait des commandes de ponts et de charpentes que les usines d'outre-Rhin étaient venues prendre dans le pays. D'autre part, le groupement en syndicat des usines métallurgiques du Donetz assurait à la production russe sur les marchés d'Orient, une prédominance considérable. Les laminoirs, les forges et les ateliers moscovites alimentaient les nouvelles entreprises de l'Asie Mineure. Ils fournissaient les rails, le matériel roulant, les gares aux voies ferrées de l'Anatolie, du Yémen et de la Judée. L'Iran était envahi par leurs produits, grâce aux nouvelles voies escaladant les contreforts du Caucase.



La crise compromettait non seulement l'industrie métallurgique, mais encore l'industrie verrière et la cimenterie, qui constituaient, elles aussi, de puissantes activités économiques. Après de pléthoriques années où l'on avait multiplié les usines et exagéré, en vue de rendements bénéficiaires copieux, la production, on ressentait les terribles effets d'une concurrence mal ordonnée.

D'autre part, les pays neufs s'étaient peuplés d'usines. Le Japon, la Chine, certains Etats américains, deve-

naient de redoutables concurrents. Ils « usinaient » à meilleur marché, dans des fabriques géantes, munies d'outillages perfectionnés. Leurs produits s'écoulaient



non seulement dans les pays d'origine, mais les frets réduits de compagnies de navigation nationales, leur permettaient de venir atteindre le marché européen, aux portes mêmes des usines.

Une fois de plus, l'industrie subissait la conséquence de son manque de prévoyance. Elle souffrait de pléthore. Parce qu'elle était devenue une puissance financière

bien plus qu'une fonction économique, elle admettait les compromissions de l'agio. Ses luttes reflétaient les tendances du jeu en Bourse.

Le capital anonyme qui sustentait d'or ses efforts, quitte à en exiger un bénéfice considérable, ne se pliait à aucune nécessité qui pût contrarier son désir d'usure. Il avait souhaité des bénéfices exagérés en période prospère. Ainsi, on avait augmenté la production, sans songer que l'on en pâtirait.

La crise était venue. On n'admettait pas de souffrir de l'imprévoyance. Puisque les prix baissaient, puisque les commandes devenaient rares, il fallait demander au salariat seul le sacrifice. La baisse avait été décidée.

Naturellement, les ouvriers s'étaient rebellés.

L'exemple donné par les métallurgistes des usines Gaffarel n'avait pas été perdu, puisque l'on avait décidé le chômage partout.

Le Conseil général du Parti ouvrier s'était occupé de la chose, de concert avec la Commission syndicale. On avait ouvert des listes de souscription dans tout le pays. Il y avait un bel enthousiasme dans le prolétariat belge, parce que l'on sentait que deux questions vitales étaient indissolublement liées au conflit : celle du droit syndical et celle du pain.

.
Depuis quatre semaines on chômaît.

Les quartiers ouvriers des faubourgs avaient pris cet aspect spécial des jours de bataille. La vie des humbles se manifestait surtout dans la rue. La colère, se sentant à l'étroit dans les tristes logis, souhaitait de s'exalter librement, comme un défi à la maîtrise qui impose la souffrance.

Juin était venu, apportant son tiède soleil et ses brises.

Toutes choses exprimaient dans la beauté des jours, sous les ciels illuminés, des tendresses réconfortantes, comme des encouragements à ces gueux qui luttèrent pour leur pain.

Les grévistes flânaient par les rues. On les rencontrait aussi le long du canal, dans les prairies et les campagnes, dans ces paysages de banlieue aux terrains

grouillants de Molenbeek. Ils voyaient rouler aux portes des brasseries les énormes fûts. Ils songeaient aux saouleries où l'on oubliait les soucis.

Parfois on descendait en ville, lorsqu'il y avait un grand meeting à la Maison du Peuple de Bruxelles, une réunion enthousiaste où l'on votait la continuation de la lutte. Ces soirs-là, on remontait aux faubourgs en manifestant. Les groupes bruyants, avec leurs clairons et leurs drapeaux, intéressaient les bourgeois savourant la paix du soir aux terrasses des cafés.

Parfois, des bandes allaient se promener le matin auprès des usines pour intimider les « jaunes ». Mais il n'y avait pas de conflit. La gendarmerie ne devait pas intervenir. Les « faux-frères » étaient si peu nombreux que l'on ne craignait plus la reprise du travail.

La plupart des femmes apportaient dans la lutte une passivité et une endurance remarquables. Le matin, quand elles partaient en course, le soir, quand elles devisaient sur les trottoirs, on les devinait soucieuses et pensives, avec des yeux ardents et des traits tirés qui disaient les privations. Mais elles se résignaient. Elles mettaient à lutter la docilité de leurs souffrances. Elles gardaient leurs chagrins pour ne pas exagérer la peine des hommes. Et pourtant de combien de dévouements elles étaient les héroïnes obscures !

L'homme qui déserte le taudis, parce qu'il souffre de l'inaction, du silence douloureux de la compagne, trouve dans la rue, dans la foule, dans la réunion où il laisse s'enflammer ses haines, le réconfort et l'oubli. L'enfant s'amuse et les soucis ne l'atteignent pas.

Mais la mère s'attriste dans la solitude. Il lui faut assurer la pâtée, quand même. Il faut donner de la vie à

morcelés par les bâtisses neuves et les voies nouvelles
que clôturent des palissades.



Ils s'amusaient de mille choses : du passage des ba-
teaux, du déchargement des péniches le long des quais

ses enfants, à celui qui n'apporte plus son salaire. Alors ce sont des héroïsmes dont sont seules capables les humbles femmes que la misère a marquées.

Ainsi, le faubourg faisait mieux comprendre, à ces heures de révolte, l'éternel drame social. Il y avait bien dans les rues et les maisons, la farouche colère latente des gueux, mais c'était tout de même la longue sérénité du cheminement à ras de terre, avec ses navrements et ses rares minutes d'oubli, l'expression d'une humanité qui donne une leçon de courage et d'espoir en la vie, même aux minutes tragiques où elle bataille pour son pain.

CHAPITRE XI

UN matin, une fâcheuse nouvelle courut. On annonçait que, malgré la décision prise dans les syndicats, quelques groupes de travailleurs, sous la protection de la police et de la gendarmerie, avaient repris la besogne dans les ateliers de Molenbeek. On disait aussi que la direction des établissements Gaffarel avait remis en activité une partie des usines, avec quarante ouvriers métallurgistes du Hainaut.

Ces nouvelles causèrent une triste impression dans le monde des chômeurs. Si le nombre des « jaunes » augmentait, si le découragement s'emparait des grévistes, la lutte devrait finir. On serait forcé de reprendre le travail sans avoir obtenu le maintien des salaires. Les patrons en profiteraient pour se débarrasser des militants des syndicats et atteindre l'organisation ouvrière.

Il fallait agir.

La Commission syndicale du parti ouvrier et des syn-



dicats indépendants adressa un manifeste aux associations professionnelles, coopératives, mutualités et ligues ouvrières du pays.

pour les vieux, les femmes, les enfants, pour que nos camarades puissent se défendre jusqu'au moment où le capitalisme aura constaté que tous ses actes odieux n'auront pas réussi à détruire nos œuvres. »

L'appel était signé par les délégués du Conseil général du parti et par le bureau de la Commission syndicale.

On multiplia les meetings dans l'agglomération bruxelloise.

Une grande réunion fut organisée à Molenbeek, et quelques militants en vue du parti y prirent la parole, De Buschère, l'avocat Reyer, des délégués du Comité syndical.

Tous stigmatisèrent l'attitude patronale que plusieurs organes de la presse bourgeoise osaient attaquer, tellement elle inspirait la réprobation.

Un aveu cueilli dans un important quotidien d'Anvers, *L'Aurore*, méritait d'être souligné.

« Comme toujours, ce sont les ouvriers qui ont le plus à souffrir de la période de marasme général que traversent les transactions de tout ordre. Les patrons



Elle disait :

« Chers Camarades,

» La Commission syndicale a été saisie de la situation malheureuse créée aux ouvriers métallurgistes de la région bruxelloise. Le patronat veut faire payer aux ouvriers les pertes amenées par une crise due à l'imprévoyance des capitalistes. D'autre part, on veut atteindre nos œuvres, nos syndicats, détruire, dans une lutte dont on n'ose pas prendre la responsabilité, la fécondité de notre entente.

» Camarades,

» Permettrons-nous que les financiers industriels rognent scandaleusement les salaires? Permettrons-nous à l'entente patronale de détruire nos syndicats, de jeter sur le pavé, nos militants, nos défenseurs? Laisserons-nous affamer nos camarades avec leurs femmes, leurs enfants et leurs vieux parents? Allons-nous laisser exécuter les méfaits des capitalistes sans que nous intervenions pour les empêcher de commettre ce crime social?

» Non.

» Que les groupements ouvriers, syndicats, coopératives, mutualités, cercles d'agrément et d'études, ligues ouvrières politiques, votent des subsides. Les travailleurs doivent organiser les secours, faire des collectes dans les ateliers, dans les cafés et dans les fêtes. L'argent qu'ils donneront servira à nourrir nos camarades qui souffrent et qui, seuls, sont impuissants à parer l'assaut des patrons ligués contre le prolétariat.

» Versons, donnons notre obole, donnons beaucoup

en sont quittes pour restreindre leurs dépenses de luxe, pour se passer du superflu ; quand les ouvriers perdent une partie de leur gain journalier, ils tombent dans la pénurie, dans le besoin, et n'ont d'autres ressources que le mont-de-piété et la charité publique. »

Au meeting, De Buschère et Reyer exprimèrent, en termes cinglants, l'iniquité sociale dont pâtissaient les pauvres. Cette loi nouvelle, imposée par le plus fort, ne laissait aucune compensation aux travailleurs. En temps de prospérité, en effet, les ouvriers n'obtiennent qu'à grand'peine une légère augmentation de salaire. Pour arracher au patronat une petite part des gros bénéfices qu'il réalise, les prolétaires en sont réduits à recourir à la grève et à infliger à leurs familles les plus douloureuses privations.

Le patronat ne songe même pas, pendant la « période des vaches grasses », à constituer une réserve, afin d'assurer un salaire normal aux ouvriers en temps de disette industrielle.

« Le désastre, l'injustice et l'anarchie dans la production sont les signes marquants de production capitaliste. Un régime qui engendre de pareils abus doit disparaître, pour faire place à un ordre de choses plus équitable. »

Les acclamations enthousiastes saluèrent les péroraisons des orateurs.

La lutte continua. Elle prit un caractère spécial. Ce n'était plus la classique colère des pauvres contre les riches, un sursaut de haine où s'enflévrant l'espérance d'un peu de réconfort dans les vies de peines. Il y avait maintenant dans l'esprit de la foule une nouvelle conscience. A côté de la question du pain, surgis-

sait le souci de ne rien perdre de la liberté des humbles.

La diminution des salaires avait été un moyen, bien plus qu'un but. Ce qu'on avait voulu amener, c'était la



lutte, la lutte qui énerve, qui fatigue les meilleures volontés, parce qu'elle est faite de souffrances, la lutte qui devait diviser le prolétariat et amener fatalement la désagrégation des groupements corporatifs dont l'entente contrariait la prédominance capitaliste.

Les orateurs du meeting de Molenbeek avaient nettement exprimé ces tendances.

On recommanda le calme, la lutte pacifique, mais tenace.

La fièvre grandissait. Maintenant, aux tortures morales et aux déceptions du conflit, s'ajoutait la misère du logis. La faim serrait les ventres. Les secours envoyés par les corporations ouvrières rapportaient peu. On limitait la ration du pain. Depuis des jours, la viande avait disparu de la table des chômeurs. Le crédit était coupé.

Pour soustraire les enfants à ces misères, on résolut de les envoyer dans les villes, à Gand, à Anvers, à Liège, dans les cités industrielles du Hainaut, chez des compagnons qui se chargeraient de les entretenir, durant la grève.

Quand les enfants partirent, un dimanche matin la ville entière frémit.

On avait rassemblé les petiots à la Maison du Peuple de Bruxelles. De la rue Stevens aux gares, par les quartiers du centre et les boulevards, les trottoirs étaient bondés. *L'Harmonie de la Maison du Peuple* et les drapeaux rouges précédaient l'armée infantine.

Les petits crânaient. Ils étaient disciplinés et calmes. Ils avaient conscience du devoir qu'ils assumaient. Garçons et fillettes avaient épinglé au veston ou au corsage, une petite cocarde rouge. Tous portaient quelques vêtements de rechange. Ils marchaient en bon ordre, comme grandis par le sacrifice.

Les voix fluettes chantaient l'*Internationale*, et rien n'était plus tragique, dans le matin ensoleillé, par

les rues grouillantes où la foule des dimanches et l'apparat des étalages évoquaient le bonheur ou son excuse, que ce départ pour l'exil de petits enfants qui avaient faim...

Ah ! l'admirable leçon de vaillance que donnait à cette minute l'obscur armée des pauvres.

Maubray, qui suivait avec Vernier, Sturbelle et les camarades de la Ligue ouvrière d'Anderlecht, le groupe des enfants de son faubourg, se laissait imprégner par la force latente qui se dégageait de tous ces héroïsmes. bercé par le ronron des cuivres et le rythme clair des voix juyéniles, il subissait la séduction de cet appel à la force et au devoir.

Debout, les damnés de la terre !
Debout, les forçats de la faim !

La nature associait sa splendeur à la puissance de la manifestation. La jonchure du soleil printanier semblait nimer le défilé, derrière les étendards.

Mais tant de beauté marquait mieux les dures servitudes de la vie. Il n'y avait, malgré la pitié et la souffrance, ni désespérance ni lâcheté !

Mais quelle colère sortirait un jour de cette foule aux pensées songeuses...

Quand Vernier rentra à Anderlecht, il sentait en lui comme un écroulement.

A la Maison du Peuple de la chaussée de Mons, il harangua les parents des enfants partis. Il eut des paroles de haine, parce qu'il avait vraiment souffert.

Justement, on venait de lui annoncer qu'un nouveau groupe d'ouvriers se proposait de reprendre aux usines Gaffarel.

Il engagea ses compagnons à se rendre le matin aux abords de l'usine.



Il fallait empêcher la reprise.

On applaudit.

Les femmes elles-mêmes crièrent :

— Oui, oui ! A bas les sarrasins !

L'explosion de haine marquait bien le désir de la foule. Puisque l'on avait sacrifié les petits, il fallait lutter jusqu'au bout.

Vernier ne subordonnait rien, ni la prudence, ni la paix de sa vie, au puéril espoir des actes. Il comprenait trop la souffrance pour ne pas excuser les audaces.

Au fond de sa vie, il ressentait le frisson de l'inconnu, la

crainte obscure de quelque malheur qu'il ne pouvait définir.

Parce qu'il exigeait tout de sa foi, il ne souffrait pas de cette appréhension pour lui-même. Mais il pensait à

Madeleine et aux douleurs que son sacerdoce lui avait imposées. Avait-il bien le droit de la soustraire au bonheur en la mêlant au devoir qu'il assumait, en l'éloignant de toutes les joies qui sont l'apanage de la jeunesse.

Pour la première fois, la désespérance remplit son cœur.

CHAPITRE XII

LA lumière d'une aube dorée éveillait le faubourg.
La rue s'animait.

Les femmes baguenaudaient sur les trottoirs, non pour faire des emplettes, puisque la misère des logis interdisait les achats coutumiers, mais pour satisfaire un invincible besoin de se conter les soucis des mauvais jours. Elles se groupaient parmi le va-et-vient des trams, le long de la chaussée de Mons, de la rue Wayez, dans les rues qui s'embranchent sur les grandes avenues. Elles étaient pensives et un peu stupéfiées, malgré l'aspect de sérénité qu'elles prenaient dans l'éternelle servitude du malheur. Elles ne se plaignaient pas. Elles excusaient les hommes qui chômaient. Ne pas travailler pour obtenir un droit, c'est en somme lutter. Ce n'est pas un vice, c'est l'une de ces injustices du sort qui accablent les humbles quand ils bataillent pour de meilleurs lendemains.

Sous la jonchure solaire, les grévistes entamaient des parlotes devant la porte des cafés. On évitait de dépenser les dernières épargnes sur le zinc des comptoirs, mais invinciblement la vitrine des débits

attirait. On s'adossait aux devantures des liquoristes pour commenter les décisions prises dans les conciliabules des syndicats.

Devant la Maison du Peuple, l'animation était plus grande. Entre les hauts murs blancs des maisons en bordure, sous l'ombre dansante des arbres, des grévistes se confiaient



leurs espérances. Ils souhaitaient d'entreprendre une manifestation pacifique devant les usines Gaffarel, histoire d'ennuyer les « jaunes ». Sûrement, ceux-ci redouteraient la rancune populaire. On prouverait qu'on n'ignorait pas leur lâcheté.

Sturbelle parlait dans un groupe. Il conseillait une promenade du côté des ateliers. Il semblait souhaiter une tentative plus amusante que redoutable. On l'approuvait en riant, parce qu'il disait des mots wallons ou des bribes de patois flamand qui narguaient la frousse des faux frères. Mais au fond, il désirait un acte viril, l'affirmation d'un peu de hardiesse.

Vernier approuvait. Son sang-froid fit taire les dernières craintes.

Par groupes, les cent cinquante grévistes qui étaient

dans la cour se dirigèrent vers les usines, avec des allures amusées. On s'éparpilla le long des rues. Des bandes s'en furent par la rue Wayez. On prévint les camarades rencontrés. A huit heures, il y eut devant les ateliers Gaffarel trois à quatre cents chômeurs. On espérait la sortie de quelques « jaunes » à l'occasion du déjeuner.

Ça serait amusant de leur faire la conduite!

Des gamins chantaient. Quelques femmes s'intéressaient aux manœuvres des grévistes, parfois hargneuses et drôles.

Des ouvrières de fabrique avaient lâché l'usine pour suivre les adolescents. Leurs lourds chignons frontaux s'apercevaient parmi les groupes. Invitée par ses compagnes, une luronne en robe claire chanta l'*Internationale* devant les bandes, sa face rieuse tournée vers les bureaux.

Mais les « jaunes » ne sortaient pas. Il y eut du dépit dans les bandes. Un chariot chargé de modèles, qui sortait de la cour, eut quelque peine à traverser la manifestation. On frappait les chevaux effrayés. Le conducteur leva son fouet.

— Godverdeck ! place, hein !

On l'insulta. Des poings tendus le menacèrent. Quelques cailloux jetés par des gamins l'atteignirent dans le dos. L'homme se retourna pour cingler la marmaille. Mais une main saisit la mèche du fouet et il fut désarmé.

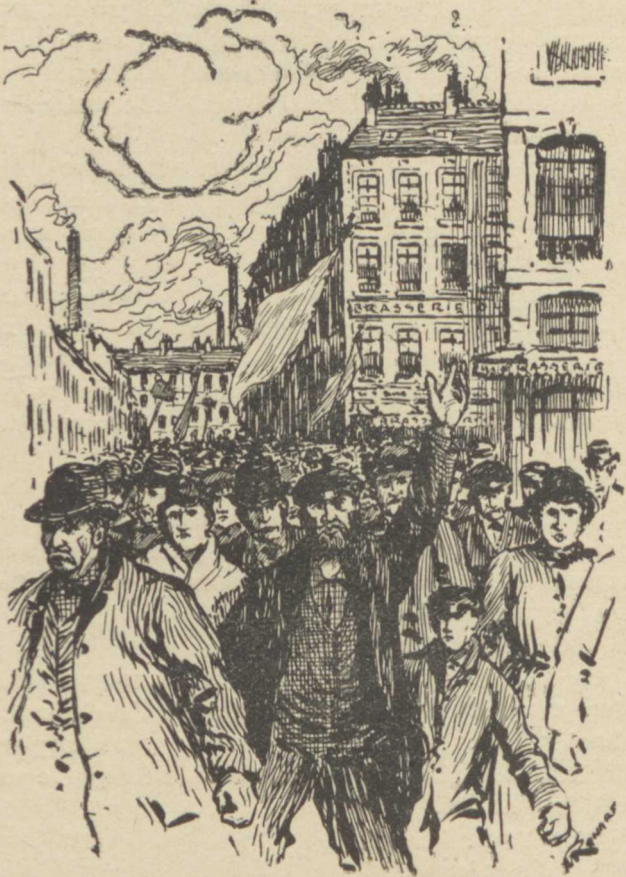
On criait :

— Laissez-le passer !

— Avance, lâche !

Le chariot partit.

Le branle était donné. La colère ne s'arrêta plus.



Au moment où des employés ricanaien aux fenêtres

des bureaux, l'exaltation s'empara de la foule. Des voix crièrent :

— A bas les traîtres!

— A l'eau, les sarrasins!

Sturbelle et Vernier allaient de groupe en groupe, un peu craintifs. Ils sentaient que les choses allaient se gâter.

Ils recommandaient le calme. A quoi bon batailler?

— Du calme, camarades, du calme.

Au fond, ils sentaient bien que la colère des pauvres devait être satisfaite, qu'il fallait un sursaut à trop de misères, la joie farouche d'une vengeance.

On ne les écoutait plus.

Une bordée de cailloux fracassa les carreaux aux croisées des bureaux.

Puis la foule, comme apeurée de son acte, recula.

La stupeur marqua l'anxiété sur le visage des femmes.

Justement, Madeleine, que l'on avait prévenue, arrivait. Elle se rua sur son homme.

— François, attention..., reviens..., reviens.

Il la repoussait presque durement, parce qu'il était résolu, tout entier à sa rancune, exalté par de longs jours de souffrances.

— Non..., va-t-en... Il n'y a rien à craindre, retourne à la maison.

— Non... non, je reste avec toi.

Mais le soupçon de crainte s'était dissipé. Déjà des gamins et des hommes reprenaient le refrain de révolte.

La foule grossissait.

Des bandes de grévistes et de femmes arrivaient du faubourg. La nouvelle s'était répandue que la manifes-

tation assaillait les usines. En vingt minutes la chaussée fut noire de monde. La cohue était si compacte que quelques agents de police envoyés d'urgence n'osèrent agir.

Des rires tintaient aux lèvres des ouvrières. Le soleil jonchait ses clartés sur la marée des têtes que coiffaient les casquettes et les feutres graisseux. L'écaille et la dorure des peignes brillaient sur les chignons en casque des filles. Parce qu'une mère allaitait son moutard assise sur la bordure du trottoir, des adolescents qualifiaient d'épithètes équivoques la chair rose apparue à l'échancrure du corsage. Un marchand de glace, qui stationnait parmi les groupes, déguerpit en hâte, des gamins ayant chapardé les pâtisseries de ses boîtes. On vit le baldaquin blanc de la charrette fuir parmi les remous des bandes. Les couplets des chansons à la mode cadençaient le rigodon de quelques luronnes accrochées aux bras des galants. Des femmes se penchaient aux fenêtres des maisons, devant le désordre des chambres. On voyait des matelas tassés sur des chaises, l'humble décor des logis de misère, la glace fêlée sur l'entablement des cheminées de bois, les cages aux canaris, les images épinglées sur les papiers peints. Un homme qui lutinait une ménagère échevelée, à la fenêtre d'un troisième, provoqua la gouaille. La foule hua le couple qui disparut.

La colère s'atténuait dans la quiétude de l'heure. La tiédeur du matin lumineux mettait une sourdine à la la réprobation, et les manifestants les plus exaltés s'étonnaient de ne trouver devant eux aucune répression.

Dix minutes se passèrent. Aux fenêtres de l'usine,

on avait descendu les stores. Les groupes proches des grilles s'amusaient à narguer la peur des employés.

Sturbelle et Vernier furent satisfaits de cette accalmie. Ils proposèrent de rentrer au faubourg. Le mécanicien, suivi de Madeleine, allait dans les groupes.

— Compagnons, partons. Je crois que la leçon suffit. Les jaunes réfléchiront.

Madeleine s'adressait aux femmes. On l'écoutait. Des mères craintives l'approuvaient.

Déjà on reformait la manifestation pour le retour. Un mouchoir rouge serré au toupet d'une perche guida les bandes. Des chanteurs entonnèrent l'*Internationale*.

Mais soudain, il y eut, devant les grilles, un remous des manifestants. Des voix crièrent :

— Les gendarmes! les gendarmes!

— Hou!... Hou!...

Sturbelle et Vernier se retournèrent.

La porte venait de s'ouvrir. Douze gendarmes à cheval, ayant à leur tête un maréchal des logis, entraient dans la foule.

Alors une clameur de haine monta. Dans la minute, la peur sauta au cœur des manifestants. De loin, des voix crièrent :

— Hardi! compagnons, hardi!



Alors, Vernier, toujours suivi de Madeleine affolée, s'avança vers le sous-officier.

— Qu'est-ce que vous allez faire, voyons. On s'en allait. Rentrez. Nous partirons.

L'homme, un Ardennais à tête dure, répondit en poussant son cheval vers le mécanicien.

— Mélez-vous de ce qui vous regarde... Je donne cinq minutes à vos braillards, pour débarrasser la rue. Vous m'entendez!...

Vernier sacra un blasphème, blanc de colère.

— Nom de Dieu!... Tas de brutes.

Le sous-off, d'un coup de bride, jeta sa monture sur le mécanicien. Mais Madeleine et Sturbelle avaient poussé Vernier de côté. La bête martela le pavé d'une ruade sonore.

Les grévistes se concertaient. Des craintifs parlaient de s'en aller. D'autres, avec des rires ou des mots de haine, proposaient d'assaillir les gendarmes.

La peur était partie. Des voix de gamins ameutèrent les adultes. Elles criaient :

— Hou!... hou!...

— A bas! les gendarmes.

Et la chanson de révolte monta :

« C'est la lutte finale... »

De loin, une pierre fut lancée sur la troupe et vint tomber à quelques pas du sous-off. Alors, celui-ci se décida. Il s'avança vers Vernier et Sturbelle.

— Nom de Dieu, vous ne voulez pas les engager à se retirer?

La phrase ressemblait à une provocation.

Les grévistes l'entendirent. Devançant la réponse du mécanicien, ils crachèrent leur fougue :

— Non, non!... On reste.

— Laissez-nous.

— On ne fait de mal à personne.

Rageur, le sous-off sacra un blasphème :

— Nom de Dieu!

Il revint vers ses hommes, fit un geste.

— Marche!... Dispersez!...

Lentement, les cavaliers s'avancèrent vers la foule. Le soleil luisait au fil des sabres, allumait des clartés sur les harnais polis. Il y avait de la grandeur dans la marche de la troupe, aux martellements des sabots sur les pavés sonores.

D'instinct, la foule recula. Il y eut un murmure de crainte. On entendit la voix de Madeleine.

— François!... Viens, par pitié!...

Vernier se laissait attirer. Son cœur battait à se rompre. Il était incapable de dire un mot, si affolé par l'anxiété qu'il semblait ne pas comprendre l'effroi de la minute tragique. Ce fut comme une mort soudaine au fond de son être. Puis, son esprit retrouva sa lucidité.

La charge! la tuerie!

Une atroce souffrance lui monta aux lèvres. Un flot de larmes gonfla ses yeux. Il leva les bras vers les soldats avec un geste de pitié :

— Pardon... Pardon pour eux!...

Derrière lui, la cohue se massait au pertuis de la rue. Les portes des maisons se fermaient.

Cette fois encore, ce fut des derniers rangs de la foule que s'envola l'appel à la bataille. Des grévistes exaltés criaient :

— Tue!... Tue!...
— Slaagt er op, verdek!
— A mort les gendarmes!

Maintenue par la foule, incapable de reculer, la tête de la manifestation s'écrasait entre les murs. Des pierres atteignirent les soldats.



Une brique vint frapper le maréchal des logis à l'épaule.

L'homme sacrait :
— Nom de Dieu!
Canailles!

Puis il cria :
— Plus vite.

Le groupe des cavaliers s'engagea dans la foule, sous les insultes. Les grévistes, bourradés par les che-

vaux, se bousculaient, dans l'impossibilité de fuir. Vernier et Madeleine, accrochés l'un à l'autre, étaient écrasés entre les cavaliers et la foule. Sturbelle dominait le remous des têtes.

Impassible, le groupe des gendarmes pénétra petit à petit dans la cohue, comme un coin de métal divise le granit. Les chevaux coupaient les grappes humaines. Mais la foule résistait.

— A mort!
— Tue!... Tue!...
— Smijt hem in 't water!

— Courage, compagnons !

A présent, Sturbelle, qu'une pointe de sabre venait de piquer à l'épaule, frappait les chevaux.

— Hardi, les amis !

Mais Vernier vit tomber une femme. Il eut à peine le temps de ramasser la malheureuse et de la refouler derrière lui. Un juron exprima sa colère.

— Nom de Dieu de lâches. Vous tuez les femmes !

Le soldat pâlit :

— Qu'est-ce que tu dis ?

Il leva son sabre. Puis dans la vision de l'action criminelle qu'il allait délibérément commettre, il se ravisa.

— Nom de Dieu, sauve-toi, ou je t'abats comme un chien !

Il voulut enlever son cheval. Madeleine, qui s'était jetée devant son homme, reçut le choc. Un coup de poitrail la jeta dans les bras du mécanicien. Elle tomba, râlant un cri :

— François!... François!...

Mais elle n'était pas blessée. De suite elle se releva. Une ruade des chevaux éloigna Vernier et sa compagne. Trois grévistes tombèrent. On entendit les cris d'une femme écrasée. Alors les grévistes se décidèrent :

— A mort!...

— Tuons-les ! ne les laissons plus partir.

— Tue!... Tue!...

Et sur les gendarmes éparpillés dans la cohue, les cailloux tombèrent comme grêle. Le sous-off reçut une brique dans la figure. Il chancela. Sa joue fut balafmée de rouge...

Les sabres manœvraient.

Le soleil jonchait ses clartés sur la parade des lames. Dans la rumeur de la foule, on distinguait des cris, des plaintes de femmes blessées. Des mains agrippées aux brides tentaient de faire reculer les chevaux. Affolées, les bêtes piaffaient.

Un cavalier, frappé par un pavé à la poitrine, chancela. Son sabre lui fut arraché. Exaltée, la cohue criait :

— Hardi!... Hardi!...

— Nous les tuerons!...

— Courage, compagnons!...

Vernier était revenu près du sous-off. Il sentait que quelque chose de terrible allait se passer. Il s'offrait à la mort avec toute la hardiesse de sa foi...

Sa vie semblait concentrée dans un désir de révolte, comme si le martyr allait achever le sacerdoce de charité. Il se jugeait fort, parce qu'il savait Madeleine près de lui. Elle relevait les femmes et les petits. Elle opposait à la brutalité des soldats, son audace de brave fille aimante. Et ce fut quand il la vit trembler sous le choc d'un sabre que le mécanicien s'enhardit tout à fait.

Le maréchal des logis avait reconnu la compagne du révolté. Il leva son arme et frappa la malheureuse à l'épaule. A la déchirure de l'étoffe, Vernier vit couler du sang...

Il hurla.

— Ah! bandit! A mort!

La foule reprenait :

— Tue, tue!

D'un sursaut surhumain le mécanicien se dégagaa de

l'écrasement de la cohue. Il se rua vers le soldat, évita son coup de sabre et, l'enlevant par la jambe, il le jeta par terre.

— Tiens, tueur de femmes !

L'homme s'effondra sous son cheval.

Alors, voyant tomber le sous-off, la foule s'enthousiasma.

— Bravo !

— A mort !

Mais les soldats s'affolaient. Sous l'effort des brides tendues, les chevaux se cabraient, écrasant des paquets humains.

La hurlée des blessés augmenta. Des hommes tombaient, frappés par les sabres. Sous la grêle des cailloux, les gendarmes frappaient sans relâche.

Et soudain deux détonations claquèrent comme des coups de fouet... Deux gendarmes avaient tiré.

Au loin, des cris horribles achevèrent le crépitement sinistre...

— Lâches, lâches !

Alors la foule s'apeura. Une panique l'enleva dans un galop de fuite. Mais la charge continuait malgré la débandade. Emportés par l'élan, les gendarmes sabbraient toujours...

D'instinct, Vernier et Sturbelle voulaient suivre la foule. Le sous-officier, relevé, les désigna à ses hommes.

— Arrêtez-les.

Avec cinq grévistes, ils furent saisis, poussés à la pointe des sabres au milieu d'un groupe de gendarmes, pendant que les autres soldats achevaient de disperser la bande en fuite vers le faubourg.

Des bureaux de l'usine, on vint ramasser les blessés, des gamins, des femmes, six grévistes abattus par les sabres et les balles et qui geignaient à fendre l'âme.



Très calme, claudiquant un peu, le maréchal des logis ralliait ses hommes. Sur sa face blême, la tache rouge avait augmenté, comme un stigmate sanglant...

TROISIÈME PARTIE

LE CALVAIRE

CHAPITRE PREMIER

L'AUTOMNE s'achève.

Le calvaire de Madeleine a pris la dolence d'une habitude, le caractère d'une souffrance qui semble s'atténuer dans la monotonie des jours.

Le peuple des faubourgs a subi la loi du plus fort. Il y eut bien, après la fusillade, une semaine de grosse émotion et de haine, la colère d'une foule désireuse de vengeance et qui hurlait ses appels à la révolte devant les soldats postés aux portes des ateliers. Mais la peur avait agi, comme toujours. On se disait aussi que le temps des revanches n'était pas encore venu!

Les mères pleuraient, éloignées de leurs enfants. Malgré les secours envoyés des provinces, la misère grandissait. Il y eut tant de lassitude et de douleur que la grève, petit à petit, cessa. Tout ce que l'on put obtenir, à la suite d'une énergique interpellation des

mandataires socialistes à la Chambre, ce fut la promesse



que l'on prendrait à l'avenir quelques précautions

lorsque l'on autoriserait l'intervention de la gendarmerie. Des mots, rien de plus ! Au surplus, la justice se chargea d'apporter un correctif à la déclaration que le gouvernement fut forcé d'accorder sous la pression de l'opinion. Se basant sur un article du Code qui a pour effet de transformer, au gré d'une jurisprudence partielle, la gravité de délits qui, s'ils ne se produisaient pas en temps de grève, n'entraîneraient que des peines minimales, le tribunal condamna Vernier, Sturbelle et les grévistes arrêtés, à des peines variant entre trois mois et deux ans de prison.

Le mécanicien et Sturbelle furent condamnés à deux ans. On faisait payer cher aux malheureux la peur qui s'était emparée du monde officiel et des patrons. On ne pardonnait pas aux militants d'avoir soulevé, dans une explosion de révolte, une organisation syndicale si redoutée.

Eux, ils s'étaient entendu condamner sans pâlir. Ils avaient serré les mains au camarade Reyer, qui les avait défendus. Vernier, avant de quitter la salle entre les gendarmes, avait envoyé un baiser d'adieu à Madeleine. Il s'efforçait de sourire, pour ne pas attrister davantage sa compagne.

Ah ! l'épouvantable retour de Madeleine dans le logis désert !

Elle avait, durant quelques heures, souffert comme une bête lasse qui sent venir la fin. Elle n'entendait pas les consolations des camarades de la Ligue ouvrière, de Maubray, des Debarsy. Il y avait un vide dans son esprit. Ses pensées ne retrouvaient plus l'image du compagnon qui résumait les aspirations de sa vie. La plus furtive espérance se brisait contre la

certitude de la longue absence et de la solitude où elle devait vivre.

Mais elle réagit.

Ne fallait-il pas préparer l'avenir? Elle accepta quelques secours qui lui furent envoyés par la Maison du Peuple.

Elle eut un jour la certitude qu'une vie nouvelle palpitait en elle.

D'abord, elle avait douté. Puis elle s'était rappelé des dates, un soir de tristesse où son François l'avait aimée avec une ardeur qu'exaltait peut-être la crainte obscure du malheur. C'était vrai!... Enceinte!...

Elle n'avait pas souffert, malgré l'horreur de la situation. D'avoir subi déjà toutes les malchances, elle s'était formé une conscience nouvelle. Ce qu'elle acceptait, c'était un nouveau devoir, avec l'instinct de sacrifice qui l'imprégnait.

Puis, elle avait ressenti l'orgueil de la maternité.

Ainsi, elle restait de sa race, pitoyable et généreuse jusqu'à ne rien redouter. Elle redevint calme. Elle exigea un constant souci de paix autour d'elle, pour ne pas déranger l'essor intime de la vie.

Déjà, elle était l'oiselle qui défend son nid et protège ses oisillons avec une inquiétude peureuse. La mère avait conquis la compagnie.

Et quelle joie lorsque Madeleine, dans l'une des courtes visites qu'elle était autorisée à faire à Vernier, au parloir de la prison de Saint-Gilles, apporta la nouvelle. Derrière la grille, elle vit le bonheur de son homme, elle entendit le bégaiement de sa voix heureuse :

— Dis, c'est vrai... c'est bien vrai, Madeleine?

— Oui, oui!... Oh! nous serons heureux encore.

Pour la première fois, il pleura de rage, parce qu'il ne pouvait la prendre dans ses bras, la pétrir de caresses, fêter sa joie profonde. Ses mains se crispèrent sur les barreaux. Madeleine vit son corps frissonner sous l'uniforme gris.

Mais cette douleur lui fut insensible, parce qu'elle avait ressenti le bonheur d'une similitude parfaite de leurs tendresses.

Elle disait encore :

— Patience, mon feu, patience! Nous aurons encore de beaux jours.

Depuis, la confiance en l'avenir illumine le calvaire des deux époux, dans la prison et dans le logis.

Le condamné ne désespère plus. Les tâches rudes qui lui sont imposées, le dur régime et le mal de l'absence prennent les caractères d'une habitude dont il ne souffre



plus. L'espérance d'un grand bonheur prochain dissipe ses tristesses. Il en est ainsi pour Madeleine. La solitude est moins grande dans la maison. Une vision aimée remplit l'humble décor des choses.

La mère a des minutes de bonheur parmi les tristesses de sa vie. Elle est heureuse de penser à son enfant. Elle est imprégnée de confiance et de sérénité.

Elle se souvient de l'adieu que Vernier lui envoya dans un baiser lors de sa dernière visite.

— Tu es bonne, bonne tout plein, Madeleine.

Dans ces simples mots tenaient toute la foi du révolté, la sincérité de leur affection, la vaillance de leurs sacrifices et aussi ces humbles liens indissolubles de souffrance et de joie qui resserraient leurs vies de pauvres gens dans une union libre plus vraie que les plus beaux mariages.

CHAPITRE II

C E soir-là, Madeleine, après avoir peiné toute la journée à des travaux de couture que lui avait procurés M^{me} Debarsy, consacrait les quelques minutes de répit qui lui restaient à remettre en ordre et à approprier la layette.

Elle reprenait dans des tiroirs, sous des journaux bien pliés, les vêtements du bébé, le linge propre qui semblait garder la trace de ses doigts, les choses menues de la vie naissante.

A palper chemisettes et robes, à nouer de-ci de-là de minces rubans neufs, à façonner quelques objets

oubliés, elle ressentait une impression de confiance. Elle vivait mieux. Les pensées songeuses associaient à sa joie, le cher époux.

Elle évoquait l'avenir, les beaux jours qui revendraient, lorsque la famille serait reformée. Son esprit peuplait le foyer.

Oui, par des soirs identiques à celui-ci, lorsque le vent et la pluie fouetteraient les vitres, comme l'on serait heureux, dans la tiède intimité du logis, sous la lampe, pendant que l'enfant dormirait près du grand lit de ses parents ! Comme les heures de tendresse feraient vite oublier les mauvais jours !

Elle avait conscience d'accomplir sa tâche. D'avoir vaillamment subi les misères du destin, lui donnait le droit de ne rien perdre des uniques bonheurs réservés aux humbles, l'amour du compagnon et l'amour de l'enfant.

Pourtant, que de douloureuses déceptions ! Aux souffrances du chômage, de la misère, de l'homme condamné et emprisonné, s'étaient ajoutées les peines qui assaillent la femme du peuple abandonnée. Par fierté d'âme, elle avait souhaité de ne devoir qu'à elle-même la satisfaction de ses besoins.

Les camarades du parti, Maubray, les Debarsy, lui avaient procuré les premiers secours. Ensuite, elle résolut de gagner sa vie.

Elle fut de cette légion de malheureuses que l'on voit dans les rues à l'heure où paraissent les journaux du soir, cherchant l'annonce d'une place, d'un travail, de quelques salaires qui assurent le gîte et le pain. Elle fit des journées pour vingt sous, nourriture comprise.

Durant un mois, on l'accepta pour faire les grosses

lessives chez les Vincart, mais elle fut remerciée parce que M^{me} Vincart avait remarqué que son époux commençait à lui porter quelque intérêt.

Elle travailla durant deux semaines dans une fabrique de bougies. Mais les nausées de sa grossesse commençaient. Elle ne put supporter les odeurs malsaines de l'usine. Elle produisait peu. On la congédia.



Ensuite, les fatigues du travail de la femme de charge lui furent si dures, qu'elle fut obligée de se contenter des salaires dérisoires des ouvrières à domicile.

A la dernière page des journaux, aux vitrines des petits magasins du faubourg, elle trouva des offres dérisoires.

Il fallait vivre, manger, payer le logis, préparer la vie naissante !

Elle accepta de travailler douze heures par jour pour un franc cinquante et moins !

Mais ses doigts peu agiles, ses mains que la lessive et les besognes de la « femme à journée » avaient creusées de callus, n'avaient plus l'habileté voulue.

Elle confectionna, moyennant cinq sous, des chemises de femme pour un magasin à bon marché de la rue de la Violette. Une maison de gros lui offrit de préparer, à raison de deux francs la grosse, de petits nœuds de soie que l'on coud sur les souliers. Grâce à M^{me} Debarsy, qui la recommanda, on lui offrit de confectionner des peignoirs pour quarante centimes et des blouses pour trente. Elle acheta quelques outils avec lesquels elle tenta la construction des formes en fil de fer des chapeaux d'été.

Mais, quoi qu'elle fit, elle ne parvint jamais à gagner plus de deux francs.

Quand l'échéance de fin de mois approchait, elle passait la nuit. Le pétrole usé diminuait son gain.

Lorsque la malheureuse reportait son travail, ses traits tirés, ses yeux cernés et sa démarche chancelante disaient sa fatigue. On la plaignait parfois. On s'excusait de ne pouvoir donner plus, parce que les ouvrières de province, des Flandres, de Renaix, de Mouscron, de Malines et d'ailleurs, offraient de travailler à meilleur compte.

Madeleine n'éprouvait aucune haine pour ces inconnues, qui subissaient sans doute les malheurs dont elle souffrait elle-même. Elle les excusait. La vie coûte moins dans les cités provinciales. Elle assimilait les servitudes de ces obscures besogneuses à ses détresses, à son souci de manger du pain...

Ainsi se perpétuait, dans son acheminement de bête humaine, la certitude que le destin est également inclément pour tous, dans le monde des humbles. De penser à ces choses lui donnait plus de force pour lutter.

Lorsque la peine était trop forte, lorsque la malheu-

reuse sentait qu'elle allait pleurer et s'affoler, elle cachait son travail. Elle allait chercher, dans l'armoire de sa chambre, la layette du petiot. Elle palpa, embellissait de choses menues, les linges blancs et les petites robes.



L'espoir illuminait son cœur. Ce soir-là, elle avait souhaité ce bonheur puéril.

La veille, elle avait trouvé son François au parloir de la prison, plus confiant, heureux parce qu'elle lui avait affirmé le pieux mensonge de sa vie facile.

Devant sa table, dans la lumière répandue par l'abat-jour de la lampe, elle confectionnait

une chemisette et son travail dorlotait son rêve.

On frappa. Laure Meurat entra, lentement, comme peureuse. Madeleine s'étonna :

— Toi !

— Oui, je passais. J'ai appris tes malheurs.

La fille prend place de l'autre côté de la table. La lumière met un peu de clarté sur sa toilette et sur son

visage. Ses yeux tirés, les rides précoces que le fard ne sait cacher, disent bien des soucis.

Les vêtements sont ceux de la femme des rues.

Madeleine reconnaît le manteau clair, le chapeau chargé de rubans et de plumes, porté très en arrière et



découvrant les boucles fausses du « chichi », le corsage de soie élimée, les gants usés, la défroque voyante dont se pare la pierreuse.

Elle n'a pas la propreté décente de la gueuse en cheveux qu'elle rencontre parfois place Bara ou au boulevard Jamar, et dont l'amour à quarante sous satisfait l'ouvrier pauvre du faubourg.

Le métier l'oblige à parer sa misère d'un décor de luxe.

Il en résulte une espèce d'exagération de la détresse. La fille ne sait pas gagner sa vie dans le milieu en façade où elle professait jadis. Elle descend les échelons du vice...

Madeleine sait si bien juger la misère et les aléas de l'existence, le faux luxe de la toilette ! Et puis, Laure Meurat ne sait pas atténuer de réticences sensées, les naïfs aveux de sa peine

Parce qu'elle est bonne, Madeleine n'interroge pas son amie. Elle a peur de souffrir elle-même. Pourtant elle entrevoit toute la vérité.

— Tu l'as deviné, n'est-ce pas, Madeleine ? Je ne suis plus avec Jean !... Il m'a plaquée... Un sale type, vois-tu, ce gaillard-là. On a vécu des mois ensemble. Il s'est fait bookmaker en m'empruntant les quelques centaines de francs que j'avais épargnés en service. D'abord, ça a bien marché. Il a gagné de l'argent à la Petite-Ile et ailleurs. Puis la chance a tourné et salement, là. Oh ! bon Dieu, fallait voir ! Ça a duré deux semaines, toute la galette y a passé, et mon petit bonheur aussi. Monsieur a fait la connaissance d'une ancienne marcheuse du Palais-d'Été, une grue de quarante ans qui lui montait le coup avec des tuyaux fournis par des valets d'écurie ou des jockeys. Ça n'a pas été long. Un soir, il n'est pas rentré. Alors, tu comprends ?

Madeleine opinait de la tête.

La fille continuait.

— Depuis ! Ah ! depuis, ça n'a pas toujours été drôle ! J'ai dû vivre. J'ai repris mon métier de serveuse dans les cabarets. Maintenant, je suis au bar *Electra*, rue du Marais. On n'y gagne pas des fortunes, mais enfin,

on vit. Et puis, il y a des " extra ", et je puis sortir souvent. Je ne me plains pas trop.

A présent, elle semblait gênée d'avoir confessé trop de détresses.

Elle demanda.

— Et toi ?

Sans gêne, la femme du peuple répondit :

— Moi ! Au fait, tu as tout appris sans doute : la grève, l'arrestation de François, sa condamnation à deux ans de prison.

— Oui, tout !... Ah ! tu as beaucoup souffert aussi ?

Très calme, Madeleine répondit :

— Oui, beaucoup... Mais j'ai réagi. Il fallait vivre. Et puis, j'avais la conscience de mon devoir, maintenant surtout. Je vais être mère.

Laure s'étonna.

— Encore.

Madeleine souriait. Toute la joie de la maternité vibrerait dans l'expression de son visage.

— Oui, c'est cela surtout qui a exalté en moi la force de lutter.

Elle se leva. Elle apparut dans le rayonnement d'or de la lampe, saine et courageuse, les traits moins fins, mais restés purs, comme un type de plébéienne jamais lasse.

Parce qu'elle portait sur ses faibles épaules les charges et les soucis, elle était devenue un être fort où palpait la foi de sa race.

La servante comprenait tout ce qui les différenciait à présent.

Toutes deux parties de la même étape de leur jeunesse, avaient suivi des routes différentes.

L'une avait accepté les devoirs de la vie. L'autre n'en avait recherché que les joies. Mais elles avaient également souffert.

Toutes deux, en se regardant, devinaient la similitude des souffrances.

La femme du peuple songeait aux servitudes que devait accepter, pour manger, la fille tombée aux salissures du trottoir. La prostituée n'épargnait pas les mêmes souffrances à l'ouvrière.

Elles étaient des victimes.

Il fallait du pain ! Du pain !

Mais Madeleine se disait que la fille avait peut-être faim et qu'elle n'osait pas le dire.

— As-tu mangé ce soir ? demanda-t-elle.

Laure eut un petit tremblement dans la voix, parce qu'elle était devinée. Toute fausse honte s'abolit. Elle répondit dans un sanglot :

— Non, pas encore. Oh ! pardon... Oui, j'ai faim.

Et la malheureuse pleura.

— Tais-toi, dit Madeleine.

Elle prend dans le buffet du pain, de la viande froide, de la bière.

— Tais-toi donc et mange ton saoul, ma pauvre Laure.

CHAPITRE III

UN soir, M^{me} Debarsy vint annoncer une triste nouvelle à Madeleine : on la congédiait. Le magasin du Brabant venait d'être repris par une autre firme. La nouvelle direction, pour caser un

groupe de vendeuses embauchées à Paris et jugées plus expertes, mettait sur le pavé, en leur accordant uniquement deux semaines de salaire, dix-huit vendeuses des principaux rayons. Debarsy gardait sa place. Seulement, on le faisait changer de rayon, parce qu'il plaisait à un inspecteur de favoriser un protégé.

Le coup était rude. La vendeuse expliqua à Madeleine qu'elle n'avait aucun espoir de se caser.

Déjà le début de la saison, par suite de la crise économique qui sévissait dans le pays, avait été lamentable dans les grands magasins de la ville. Malgré les rabais, les liquidations, les ventes des « soldes », on n'avait



écoulé que de faibles quantités de rossignols. Partout, on renvoyait du personnel. On diminuait les salaires. Les employées casées acceptaient les pires exigences pour rester en place. Elles redoutaient de battre le pavé en plein hiver, obligées de se contenter des salaires dérisoires et des places peu sûres des brocantes.

En expliquant ces misères à Madeleine, la vendeuse se laissait aller aux confidences. Pour avoir connu avant son entrée au « Brabant » l'âpre vie de vendeuse dans

les petits magasins, elle redoutait la déchéance des métiers incertains.

Elle avait « fait » la rue, jadis. Elle offrait aux portes des boutiques des soldeurs, les bonneteries pas chères, les merceries défraîchies, la cameloterie de la toilette. Par tous les temps, elle restait de planton sous la toile de la tente, devant les boîtes ou les tables où l'on entassait pêle-mêle mille objets hétéroclites ramassés aux faillites. On gagnait de vingt à trente sous, en plus de la nourriture. Mais on exigeait de la toilette, le minois qui attire, le bon ton et le bagout facile. On ne chômaît pas le dimanche, parce qu'aucune loi ne réglémentait alors le travail.

— Il y avait aussi les chômages, ajoutait la vendeuse. Pour un rien, on vous renvoyait. Et alors, il fallait chercher, pendant des semaines parfois, courir partout, à toutes les adresses des annonces des journaux, consulter aux vitrines les cartes postales collées qui signalent les vacances.

M^{me} Vanhoost, qui assistait à l'entretien, confirmait les doléances de M^{me} Debarsy et ajoutait, en femme instruite:

— J'ai connu ça aussi, moi.

Elle avait fait son stage de vendeuse dans la charcuterie. Le métier n'était pas plus beau. Pourtant, il exigeait des aptitudes spéciales, des forces. Il fallait déplacer parfois de lourdes pièces de viande. On ne payait guère plus.

A révéler son passé, la crémière mettait un peu d'acrimonie. Elle citait, pour excuser celle-ci, des exemples fâcheux : un patron trop entreprenant, un garçon charcutier qui demandait à l'épouser, mais en prenant des avances, d'autres encore.

Madeleine souriait d'entendre ces aveux de la brave femme. En somme, tant de servitudes ne constituaient-elles pas les communes détresses des filles du peuple qui s'en vont dans les villes avec l'espoir d'y gagner leur pain ?

Quand la vie est là avec ses besoins, il faut subir tant de choses !

Madeleine excusait tout. La visite de Laure avait fortifié sa pitié. Elle avait compris tout ce que la déchéance de l'ancienne servante cachait de souffrances.

Il en est ainsi dans tous les malheurs des pauvres.

Et pourtant ceux-ci ne sont que des victimes.

Il y a, au début des pires dégradations de l'humanité, des causes profondes. Toute misère a son excuse. Ceux-là que la société met en marge de ses joies, sont des innocents qui pâtissent du malaise social. Il faut les plaindre, les défendre, les relever. Il ne faut jamais les dédaigner ou les punir.

A cet instant, Madeleine mêlait, dans ses pensées songeuses, son destin à ceux des autres. Tous s'identifiaient, avec leurs détresses et leurs servitudes. Parce que les soucis de la vie allaient exiger des Debarsy les plus dures occupations, la peine rapprochait les deux malheureuses.

L'ouvrière souhaita de reconforter l'employée. Elle dit :

— Qu'allez-vous faire maintenant ?

M^{me} Debarsy n'était pas femme à se laisser atteindre par le découragement. Elle répondit :

— Chercher du travail.

— Vous n'allez plus vous mettre en place ?

— Non, plus jamais ! Avec ce que gagne mon

mari, le petit bénéfice de mon travail à la façon, nous



vivrons, sans toucher à nos modestes économies. Evidemment, ça ne sera pas lourd. Mais je préfère encore cela à la vie de vendeuse.

Madeline opinait avec un sourire triste.

— On gagne si peu à travailler en chambre.

— Possible, mais on est libre.

La crémère ajouta :

— Et honnête.

Madeline ne répondit pas.

Elle pensait à Laure Meurat.

CHAPITRE IV

L'HIVER fut dur.

La crise économique s'accrut. La saison fut pour le commerce bruxellois un véritable désastre.

Le travail manquait partout. On renvoyait les ouvrières par séries. La plupart de ces malheureuses étaient obligées de chercher du travail dans les ateliers des faubourgs.

Elles s'engageaient à bas prix, pour trente ou quarante sous, dans les fabriques de bougies, les fabriques de caoutchouc, les tissages, les fabriques de feutres, etc., dans ces multiples industries spéciales où le travail de la femme est recherché, parce que plus agile et moins coûteux, et qui sont éparpillées dans les faubourgs usiniers, Cureghem, Anderlecht, Molenbeek, Forest, Saint-Gilles, Laeken, voire dans les environs de Ruysbroeck.

Les vieilles devaient suivre l'exemple. Des ménagères de quarante ans, fourbues par les maternités, s'attelaient à ces tâches mal rétribuées. On les rencontrait à la sortie des ateliers, les traits tirés, la démarche lasse, comme honneuses de la servitude. Il fallait bien vivre!

De sa fenêtre, Madeleine les voyait passer. Elle



devinait leurs détresses, l'acceptation de leurs peines,
parce qu'il fallait du pain...

Elle retrouvait dans leur cheminement la même vaillance à lutter qu'elle éprouvait elle-même. Dans les logis du faubourg vers lesquels ces malheureuses se hâtaient avec l'espoir du foyer, de la table et du repos, il y avait des détresses qu'elle ignorait, mais qui étaient identiques à ses malheurs. C'était le lot commun des femmes de sa race. Ailleurs, n'en était-il pas ainsi? A penser à son pays, à ce Borinage qu'elle ne revoit plus, elle se remémorait les mêmes déceptions et les mêmes hardiesses à combattre. Le milieu et le travail différenciaient peut-être la structure de la peine. Le fond de la détresse restait immuable. Les drames



de la vie se jouaient partout avec d'identiques âpretés.

Parfois son instinct de mère s'exaltait à songer aux enfants.

Elle voyait les mamans portant leurs petits ou guidant les pas trébuchants de jeunets qui revenaient de la crèche.

Elle suivait d'un regard attendri la marche rapide des mères qui portaient, bien emmitouffés dans les châles de laine, les nouveau-nés. Elle redoutait pour les fragiles existences déjà marquées par les tares de l'alcoolisme, de la tuberculose, de tant de maux secrets qui sont le lot des pauvres, la cinglée de la pluie et de la neige, le vent froid qui passe en rafales.

Alors, elle n'était plus seule.

En pensée, elle se mêlait à ces tendresses dorlotées. A songer à ce généreux sacerdoce des mères, elle reprenait confiance.

Pourtant, la peine était rude.

Madeleine connut les heures incertaines de la misère, la peur de la faim, quand le travail est fini et que l'on pense au lendemain.

Elle ne pouvait plus travailler dans les usines, parce que la délivrance approchait. Elle souffrait trop. Parfois elle devait cesser, durant des heures, sa besogne de couture.

Sa fierté inconsciente lui interdisait de solliciter encore les secours des camarades de son mari. Heureusement M^{me} Debarsy lui venait en aide. Elle lui procurait, malgré la mauvaise saison, quelques travaux des grands magasins.

Mais cela ne dura pas. Il fallut chercher autre chose. M^{me} Debarsy elle-même, malgré ses relations, trouvait difficilement un travail rémunérateur et la gêne commençait à s'installer dans le petit ménage du premier.

Madeleine connut une entrepreneuse de la rue Brogniez. C'était une Allemande qui s'était enrichie dans le colportage des camelotes et qui avait installé un office de travail à domicile.

M^{me} Orfila ne négligeait aucune entreprise, avec le sens des affaires qui caractérise ceux de sa race et que dix ans de brocante avaient singulièrement affiné. Elles sont nombreuses, dans Bruxelles et ses faubourgs, ces intermédiaires qui se chargent de faire exécuter pour le compte des grands magasins et des entreprises de soldes ou de fausses liquidations, les mille ouvrages de

couture ou de mode destinés aux ouvrières en chambre.

M^{me} Orfila comptait parmi les plus expertes. Chez elle, parce qu'elle parvenait à « livrer » aux magasins, à des prix dérisoires, on trouvait toujours de la besogne. Mais à quels prix ! La dame ne modifiait jamais ses offres, prélevant une énorme commission sur le travail des malheureuses, inattaquable, faute de lois sur cette horrible exploitation de la misère.

Elle travaillait pour quelques grands magasins du centre, pour des boutiques plus modestes des quartiers

populaires de la rue de la Violette, de la rue Haute et de la rue Blaes. Elle opérait dans tous les genres. La brodeuse trouvait à s'occuper aussi bien que la



tailleuse et la corsetière. Elle livrait des chapeaux garnis, des montures métalliques, des blouses, des peignoirs, des chemises. Elle occupait des garnisseuses de feutres et de pailles. Elle ne négligeait même pas le profit que lui rapportait la commande des fleurs artificielles que l'on met en touffe sous les lampes ou le coloriage à la grosse des cartes illustrées.

Toutes les malheureuses qui passaient dans son officine devaient se contenter d'un salaire de famine.



La jeune bourgeoise, que tentaient, pour payer le bijou qui plaît ou la toilette nouvelle, les quelques francs que rapportent le coloriage des cartes-vues, ou l'ouvrière qui confectionne pour douze centimes la chemise de femme, ne se défendaient pas. Au lieu de se solidariser, de tenir les prix dans

l'intérêt commun, elles se disputaient ces tâches mal rétribuées. Elles-mêmes favorisaient l'horrible « système de la sueur ».

On fabrique aussi bien l'article de luxe que l'article de camelote, mais dans une ville comme Bruxelles, c'est la camelote à bon marché qui abonde surtout, parce que les grandes maisons ont l'habitude de traiter directement, pour les choses de choix. Alors, la concurrence aidant, la rémunération des ouvrières à domicile devient un salaire de famine.

Tabliers, chemises, corsages, peignoirs, cache-

corset, pantalons, layettes, trousseaux, etc., etc., tout ce qui est confectionné par les lingères et les couturières en chambre se fabrique à la grosse. Bien que les ouvrières se spécialisent souvent dans chaque article, pour gagner plus, la paie est insuffisante. Il faut trimer douze heures durant, pédaler la Singer de l'aube au soir, se brûler les yeux à la clarté du pétrole, sous les toits des mansardes, pour gagner trente et quarante sous par jour. Il faut voler le temps des repas hâtifs sur un coin de table, des maigres pitances de charcuterie et de pain enduit de saindoux.

Quand les « belles madames » se promènent devant les étalages des magasins, s'étonnant du bon marché des soldes et du joli travail des mille choses qui peuvent satisfaire leur coquetterie, elles devraient bien songer à ces misères obscures. Mais non, le désir de paraître est si autoritaire qu'on ne veut pas sonder le mystère de la vie des pauvres.

On passe.

Le mal grandit. La faim commande l'armée des gueux.

Le travail à domicile n'aura des avantages que lorsque la loi pourra intervenir avec quelque efficacité, lorsque le groupement de ces innombrables efforts épars sera possible, lorsque la foule aura conscience de ses droits.

Actuellement, la fièvre de gain facile des mercantis met la misère en coupe réglée, bien plus facilement que dans les usines.

Parce qu'isolés les uns des autres dans leur travail, ne se connaissant pas, les travailleurs à domicile sont difficilement groupés en union. Ils ne se concertent pas

pour la défense du salaire. Pour les ouvrières, le peu d'appétitude à l'association rend l'entente plus difficile encore.

La faiblesse du salaire entraîne le surmenage. On travaille longtemps pour essayer de gagner moins pauvrement sa vie. Et comme conséquences nouvelles, il faut noter aussi la mauvaise tenue du logement, l'insuffisance de la nourriture.

Ainsi, diverses causes tendent à faire baisser au-dessous du niveau nécessaire à la vie, le salaire du travailleur et surtout de l'ouvrière à domicile. Aucune force de résistance ne s'oppose à cette dépression. Seuls réagissent, dans une certaine mesure, les travailleurs dont le métier exige un long apprentissage et des aptitudes particulières.

Mais, pour la majorité, quelle détresse et quel calvaire!

Il faut vivre!

Il faut nourrir la famille!

M^{me} Orfila avait de quoi satisfaire toutes les besognes, toutes les petites fées obscures qui demandent du pain. Mais à quels prix!

Elle offrait 40 centimes pour la confection de deux pantalons à broderie, 40 centimes pour un corsage, de 50 à 90 centimes pour des blouses de fantaisie, 5 centimes pour un tablier. Elle comptait aussi douze chemises de femme à 1 fr. 50, les pantalons à 1 fr. 25 la douzaine, les brassières à 60 centimes la douzaine, les robes à 1 fr. 10 la douzaine.

A de modestes ouvrières, l'entrepreneuse et ses pareilles octroyaient 1 fr. 20 pour le faufilage de douze chemises, 80 centimes pour la douzaine de cravates, et, pendant la morte-saison, 30 centimes.

Le marché était si couru que le prix de confection de

la chemise tombait à 35 centimes pour une chemise ordinaire, de 40 ou 45 centimes quand le tissu est meilleur, de 60 centimes pour une fine chemise blanche, de 50 centimes pour une chemise de soie.

Or, l'ouvrière peut confectionner par jour, de 6 heures et demie du matin à 10 ou 11 heures du soir, six chemises d'homme ou huit chemises de première communion, celles-ci payées à raison de 25 centimes par chemise.

Et il en est ainsi dans tous les métiers. Les hommes eux-mêmes subissent la dure servitude.

Madeleine se sentait incapable d'entreprendre ces travaux avec quelque profit. Elle refusa. Elle dut pourtant accepter de garnir, pour huit centimes la pièce, des chapeaux de paille de leurs rubans et de leurs coiffes.

En trois semaines, ce travail lui rapporta exactement vingt et un francs.

Elle demanda d'autres travaux. Elle fit des fleurs en papier, des lingerie pour enfants, des nœuds de passementerie pour chaussures.

Jamais elle ne parvint à gagner plus de douze francs par semaine, tout en travaillant douze et quinze heures, les jours où les douleurs de ses entrailles lui laissaient quelque répit.

Elle eut faim !

Alors, elle s'affola.

Faim !

Et son petit. Il allait souffrir, mourir peut-être, victime innocente de sa misère.

Non, non ! Tout plutôt que cela.

M^{me} Vanhoost lui conseilla de s'adresser à l'administration de la bienfaisance. Là on lui donnerait des secours. Elle voulut aussi aider la malheureuse. Elle lui

fit remise des trois mois de loyer qu'elle devait.

Madeline pleura.

Elle en était là.
Elle devait mendier
son pain!

Ah! l'horrible
souffrance! Sa fier-
té de femme vail-
lante devait s'effa-
cer devant les
devoirs de la mater-
nité. Mais elle se
disait qu'elle ne
s'appartenait plus,
qu'elle avait une
existence à assu-
rer, plus précieuse
que son amour-pro-
pre. Mais au moins
elle garderait sa
peine pour elle
seule. Vernier igno-
rerait tout. Sa souf-
france, dans la pri-
son, ne s'aggrave-
rait pas de penser
que sa compagne



devait subir les pires promiscuités de la misère.

Un soir, comme Madeleine sortait du quartier de M^{me} Orfila, elle rencontra, au coin de la rue Brogniez et de la rue d'Allemagne, une femme qu'elle ne recon-
nut pas et qui l'appelait.

— Madeleine !

Elle s'approcha. La lumière d'un réverbère éclairait le visage de la passante.

— Toi... Laure ?

Celle-ci répondit, la voix triste :

— Oui, c'est moi.

La malheureuse n'était plus reconnaissable, en cheveux, avec sa face pâle et maigre, ses pommettes que marquait le fard trop vif. La voix était éraillée. La robe était presque sordide. La fille grelottait de froid, sous son corsage clair, malgré la fourrure râpée qui lui serrait le cou et exagérait le teint blême.

Madeleine ne put retenir un sanglot.

— Ma pauvre Laure.

L'autre souriait tristement.

— Oui, que veux-tu ? Je n'ai pas eu de chance.

Puis, comme gênée d'être apparue si misérable :



— Et toi? Ça va bien la vie?

— Non pas trop. C'est dur.

Une minute, les deux malheureuses se regardèrent en silence. Elles auraient voulu se dire beaucoup de choses, se plaindre, parce que toute souffrance a besoin des illusions de la pitié. Mais elles eurent peur de révéler l'âpreté de leurs détresses.

Puis, comme un homme semblait faire signe à la pierreuse, celle-ci ne négligea pas l'aubaine.

— Au revoir, Madeleine.

Et pendant que l'ouvrière s'enfuyait en pleurant, la fille publique suivit le passant...

QUATRIÈME PARTIE

LA PROSTITUTION

CHAPITRE PREMIER

LES camarades de la Ligue ouvrière d'Anderlecht avaient obtenu de l'administration de la bienfaisance quelques secours pour Madeleine Fromont.

Lorsque la délivrance fut proche, celle-ci dut accepter l'aide des compagnons.

Quand les premières douleurs la prirent, M^{me} Vanhoost fit venir un fiacre et la conduisit boulevard d'Anderlecht, près des abattoirs, dans une maison d'accouchement que le bureau de bienfaisance lui avait désignée et où elle devait être soignée aux frais de la commune.

Le lendemain, elle accoucha. La délivrance fut si rapide et si facile que l'on n'avait pas eu le temps de prévenir ni Maubray, ni les Debarsy.

Elle mit au monde un garçon, un poupon dodu et bien

bâti, qui salua la vie d'un cri ardent et dont les mem-
bres gigotaient nerveusement entre les mains de la

matrone. Made-
leine souffrait
horriblement.
Cependant, elle
dit, angoissée :

— Il vit, n'est-
ce pas?

— Un amour,
un amour d'en-
fant, et bien
bâti.

Et l'accou-
cheuse offrit au
premier baiser
maternel la pe-
tite chair pante-
lante.

Une heure plus
tard, une dou-
ceur tomba dans
l'être de Made-
leine, non seule-
ment la sensa-
tion de sa déli-
vrance physique,
mais aussi la
félicité d'un re-
pos de tendresse



dans sa vie, la confiance revenue.

.....

Dans la tiédeur de la chambre, auprès de son bébé assoupi, la maman ressent délicieusement, la douceur de l'espérance et de l'oubli.

Elle ne voit pas la pauvreté du garni lamentable, les rideaux troués du lit, l'armoire aux planches mal jointes, les bibelots poussiéreux qui garnissent le bois peint de la cheminée. Elle entend le ronron du poêle et ce bruit semble rythmer l'envol de ses pensées songeuses.

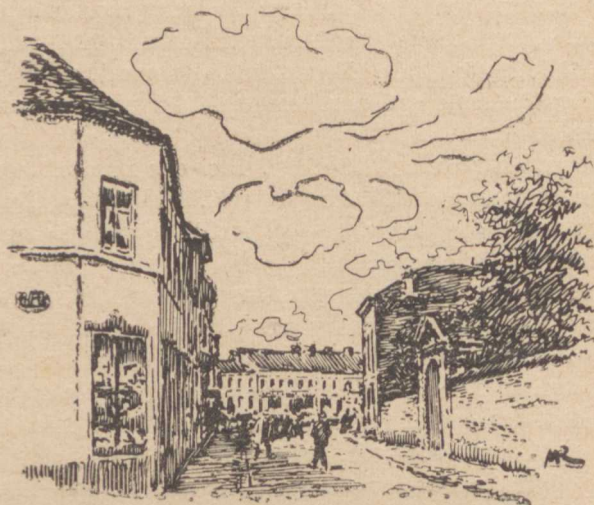
Tout est paix autour d'elle. Hier elle eut dans son être comme une sensation de vide. Maintenant, c'est comme un esprit nouveau qui s'éveille, dans une claire lumière de printemps.

Instinctivement, son regard cherche la vision qu'expriment ses pensées. Ses yeux, après avoir erré sur la misère du garni, s'attachent au paysage entrevu par la fenêtre, entre les ridelets de mousseline rapiécés que serrent des cordonnets roses. C'est un triste coin de cours et de maisons, un jardinet où poussent quelques arbres malingres sur un gazon jauni, un poulailler contre un mur, du linge qui sèche sur des fils de fer, des murs mal blanchis, des fenêtres sur les entablements desquelles les locataires alignent toutes sortes d'objets de ménage ou des « potées » de fleurs malades.

Mais au-dessus de cette morne vision, il y a un ciel superbe, un ciel tout bleu et qu'inonde déjà la lumière du soleil printanier. Des pigeons virent en guirlandes blanches. De petites nuées passent, comme les voiles légères d'une mer lointaine.

C'est une vie de paix et de joie que l'esprit de Madeleine tisse à cette heure sur l'écran de l'espace, parmi

le vol furtif des nuagés. Mille choses apparaissent. Toutes les étapes de sa vie nouvelle, le logis propre, le ménage, le bonheur dont les époux jouiront autour du berceau, le babil de l'enfant, une heureuse vie renais-



sante. Elle ne songe plus à ses misères. Elle n'a même pas la crainte de nouvelles adversités. La maternité a fait son œuvre de résurrection. Il semble à la malheureuse que la fragile existence qui bat contre elle pénètre son destin et l'exalte des fécondités de sa sève plus pure.

CHAPITRE II

Aux premiers jours de mai, quand Madeleine rentra chez elle, la maison lui fit fête. M^{me} Vanhoost et les Debarsy avaient nettoyé et paré l'appartement. Le berceau était préparé, joli sous ses ridelets bien blancs, à côté du lit de la maman.

Le soir de son retour, l'échevin socialiste Franssen, en lui apportant quelques secours au nom des camarades de la Ligue, de quoi passer, sans souci, deux semaines, lui annonce une grande nouvelle. Grâce aux démarches des députés socialistes, on avait promis de libérer bientôt François Vernier. C'était une affaire de quelques semaines, peut-être de quelques jours.

Madeleine fut heureuse. Mais un souci lui restait.

— Et du travail, dit-elle. Trouvera-t-il à s'occuper?

Alors, Franssen, qui avait réservé cette dernière bonne nouvelle, mit le comble à sa joie.

— Ne craignez rien, citoyenne. Tout est réglé. François sera attaché au service de la distribution d'eau, un poste de confiance, bien rémunéré et qui le mettra pour toujours à l'abri des misères. C'est une vie tranquille qui va s'ouvrir maintenant pour vous.

La mère leva sur le camarade des yeux qui pleuraient de joie. Elle comprit tous les compagnons du Parti dans sa reconnaissance :

— Comme ils sont bons, tous ceux-là qui nous ont soutenus.

— Oui, la bonté des pauvres. Ils n'ont que cela à donner, mais c'est un bien qu'ils dépensent sans compter, parce qu'ils souffrent eux-mêmes.

Tous deux ressentiaient à cette minute cette sincérité

de l'affection des humbles. Ils étaient pourtant étrangers à ce milieu, restés wallons et d'esprit libre. Mais ils retrouvaient les instincts fraternels de leur race,



l'altruisme ardent qui conduit les uns vers les autres, dans la même pitié, tous les souffrants de la vie.

Ah! la bonne âme fraternelle du peuple, de quels merveilleux instincts elle est faite! Oui, il n'y a que cela de bon, de vraiment bon et de vraiment humain, parce que la générosité est issue directement de la vie et que

nul ne lui subordonne une excuse de dilettantisme ou de pardon.

Il n'y eut qu'une seule tristesse à cette journée heureuse.

Le soir, Laure Meurat vint frapper à la porte de Madeleine.

— C'est moi, dit-elle tristement.

— Laure, ma pauvre Laure!

— J'ai appris ton retour. Tu as un petiot?

Elle ajouta, dans un sourire, un mot wallon :

— Èe biau p'tit fieu. J'seue v'nue l'vir.

— Oui, tu vas le voir. Entre.

La fille était gênée. Cependant, elle paraissait moins lamentable. Son costume et son chapeau, le soin qu'elle mettait à atténuer sur son visage les ravages de sa déchéance, accusaient moins de détresses. Elle devina les pensées de Made-



leine. Elle dit simplement, sans honte, parce que la misère lui avait fait un esprit inconscient et farouche, réfractaire aux scrupules :

— Oui, j'ai eu un peu plus de chance depuis quelque temps. Je vis mieux.

Elle souriait.

— Tu sais, j'ai revu Jean Durieux. On a vécu quelques jours ensemble, et il gagnait de l'argent. Mais ça n'a pas duré. Il a été pris dans une rafle de cabaretiers et de bookmakers au quartier de la Bourse. Il a été condamné à quinze jours de prison pour avoir organisé des agences de paris à la cote. Ça arrive!



Que veux-tu? Je ne me fais plus de bile. C'est la vie.

Puis changeant de ton :

— Tu seras bien ici, avec ton bébé et François.

Elle regardait la cuisine proprete. Son esprit évoquait une vie de paix et de tendresse, une vie qu'elle ne connaîtrait plus.

Madeleine dit :

— François sortira bientôt et on lui réserve une place à la commune.

— C'est donc fini, la malchance?

Madeleine répondit :

— Peut-être.

Maintenant, toutes deux se sentaient gênées, parce qu'elles devinaient obscurément les voies si différentes de leur destin.

— Et le petit? dit Laure.

Un sourire fier illumina le visage de la mère.

— Attends.

Madeleine passa dans la chambre à coucher et revint aussitôt, portant son bébé endormi.

— Le v'là. Est-ce qu'il est biau... C'est tout François, hein?

La tristesse contracta le visage de Laure Meurat. Dans ses yeux soudain remplis de larmes, Madeleine vit passer l'horrible souffrance d'une existence perdue, éclater toutes les peines endurées.

— Tais-toi, Laure, tais-toi. Je te plains d'avoir eu du malheur. Embrasse bien mon feu.

Et la mère, heureuse, présenta au baiser de la prostituée son bébé endormi.

CHAPITRE III

COMME il fallait vivre durant les quelques semaines que Vernier devait encore passer en prison, Madeleine fut bien forcée d'accepter les secours du bureau de bienfaisance d'Anderlecht. Ceux-ci, ajoutés aux envois des camarades de la Ligue, à l'aide généreuse des Debarsy et de M^{me} Vanhoost, assurèrent sa vie.

Au début, elle avait eu la souffrance de ces aumônes. La blessure de son amour-propre l'avait fait pleurer tout un soir. L'avenir avait surgi, le mystère des jours, l'appréhension de nouveaux malheurs, quelque chose de vague et de profond où sa petite âme craintive évoquait d'autres misères. Un malaise grandissait en elle, comme une sensation d'effroi, de dégoût de l'existence.

L'ombre affolait son rêve.

Mais l'enfant pleurait... Sa petite voix montait dans la nuit, comme un appel.

Et Madeleine comprit...

— Ah ! m' tiot !

Elle avait saisi l'enfant. Elle le berçait contre sa poitrine haletante, avec une tendresse farouche, comme pour le soustraire à la peine dont elle avait eu, dans une minute de lâcheté, l'obscur intuition. Elle chuchotait parmi les baisers, comme s'il pouvait comprendre :

— Ah ! m' tiot, m' tiot ! Que le malheur revienne, s'il veut. Du moment que tu vis, toi, et que je t'ai, ça vaut la peine de vivre, va, mon tiot !

Depuis, les jours de calme ont coulé, dans l'humble logis.

Le printemps a tissé par les fenêtres ses tièdes ondes de réconfort. Le soleil a paré le foyer de clarté.

Madeline participe au réveil des choses.

Son âme a repris confiance.

Parfois, elle se rend à l'administration de la Bienfaisance. On lui apporte aussi des secours, des bons de pain ou de lait, quelques pièces d'argent.

Elle n'a plus de honte. Elle sait que le quartier connaît ses souffrances et pourquoi il lui faut participer à ces distributions de secours aux miséreux du fau-

bourg. On la salue d'un bonjour amical quand on la voit passer dans les rues, avec son bébé bien au chaud dans un châle de laine. Des cordialités naïves souhaitent de lui donner la sensation qu'elle est entourée de sympathies.

On dit :

— C'est la femmeducitoyen Vernier, en prison pour les affaires de la grève. Une bien brave femme.

Des ménagères l'arrêtent. Elles font risette au bébé. Elles l'embrassent, parce qu'elles savent que cela fait plaisir à la mère.



Ces sympathies populaires, que nul mensonge n'atténue, rendent Madeleine heureuse.

Mais dans les bureaux de Bienfaisance, le spectacle de maintes détresses endeuille sa petite âme.

Dans le coude à coude des aumônes, elle frôle les pires misères. Son cœur touche le fond des détresses sociales que cachent la grande cité et ses quartiers pauvres. Il y a tant de chutes, tant de peines, tant de lâchetés, tant d'iniquités, tant de tragédies obscures qui viennent échouer là !

Ah ! petite Madeleine, et vous toutes, les pauvres provinciales exilées dans les villes, vous ignorez, dans vos corons et vos bourgs, toutes ces désespérances ! Vous ne songiez qu'au décor du destin. Vous n'admiriez que la façade menteuse des choses, sans penser aux misères et aux déceptions !

Madeleine prend vraiment contact avec le malheur, dans la promiscuité de la charité.

Elle connaît les filles-mères abandonnées, qui redoutent la faim pour leur petiot et qui demandent à la bienfaisance de lui donner un abri, loin d'elles. Qu'importe la séparation, si l'enfant vit ! Elle sait les soucis des ménagères, les jours sans pain des familles qui logent dans les taudis des greniers, des caves et des impasses. Elle voit des visages de malheureuses que des hommes ivres ont frappées, des épouses que l'on a jetées à la rue, des prostituées que le métier ne nourrit plus et qui ont faim...

Ainsi, après chaque visite, elle rapporte à son logis une vision plus triste et une haine nouvelle pour la société qui autorise tant de peines.

La femme du peuple devient la révoltée.

Avec quelle joie, elle s'en fut, un matin de juin, attendre Vernier à la sortie de la prison.

Maubray, l'échevin Franssen et leurs compagnes, quelques amis de la Ligue ouvrière, l'accompagnaient.

Il avait été question d'organiser une manifestation populaire pour célébrer la mise en liberté des citoyens que la justice bourgeoise avait frappés. Mais les prisonniers avaient refusé toute démonstration publique.

Ce fut cordial et digne.

Quand les reclus furent auprès de leurs femmes et de leurs amis, ils pleuraient bien un peu, mais c'était de joie. On revint au faubourg.



Lorsque Vernier se retrouva dans son logis, auprès de Madeleine et de son fils, il eut quelques minutes d'émotion profonde. Il pleura. Toutes les souffrances sortirent d'un coup, dans un soulagement de son être.

Puis, il sentit contre sa poitrine un souffle doux du petiot.

— Mon fils ! mon fils !

C'était l'appel à la confiance et à la vie.

CHAPITRE IV

LA prostitution ne revêt pas, à Bruxelles, les caractères outranciers qui marquent dans d'autres capitales la débauche des mœurs. Elle semble fardée de discrétion. Elle met une sourdine à ses



excès, parce que les instincts de la race exigent un semblant de correction et de pudeur.

Certes, Bruxelles n'a rien à envier aux cités que ronge le mal des mœurs louches. Elle abrite les mêmes tares et les mêmes passions. Mais celles-ci ne se

manifestent pas avec l'audace tranquille que l'on trouve ailleurs.

Cette situation a des avantages, mais aussi des conséquences redoutables.

La prostitution devient clandestine et c'est là qu'est le danger. Elle se cache sous des apparences de respectabilité. Encouragée par les subterfuges et les préjugés, elle devient un crime social.

La bourgeoisie contribue à perpétuer cette contamination.

Pour satisfaire les appétits et le snobisme des riches, du jeune fêtard au vieux fêtard suiveur de fillettes, la femme coquette, la demoiselle pauvre, la fille du peuple ayant « mal tourné », demandent à la prostitution, ou bien le pain et le luxe, ou bien le supplément de salaire qui assure le luxe de la vie.

Il y a des excuses.

L'apparat des rues, la beauté des choses, les mille attraits du plaisir exaltent les fâcheux instincts des bourgeoises mal mariées ou des demoiselles pauvres.

La maison hospitalière, l'équivoque magasin de dentelles ou de bibelots, les pâtisseries, le « five o'clock » du cabaret select, sont les théâtres de bon ton où se jouent les comédies de l'amour et du hasard, avec, comme héroïnes, des femmes coquettes du monde jugé honnête. Il y a des magasins aux arrière-salles discrètes où l'on prépare les rendez-vous, qui paient l'acquit d'une note de couturière ou le cadeau d'un bijou de prix. De sadiques vieillards paient très cher le plaisir de frôler d'authentiques épouses jeunes et jolies, que les aléas d'un ménage sans fortune obligent à maintes turpitudes. Telles maisons offrent aux habitués, des albums qui renferment de suggestives photos de femmes « livrables ». Il s'agit de mettre le prix.

L'horizontale de marque subit elle-même, malgré le scepticisme du métier, ce souci du bon ton. A part de rares exceptions, sa vie garde un aspect amène et correct. Elle a ses jours de réception. Sa livrée a de l'allure. Quand sa voiture la véhicule au Bois, rien ne la différencie de l'honnête femme. Aux théâtres, les soirs de premières, aux séances classiques, aux « abonnements », elle donne le ton. On copie ses gestes, ses

attitudes, l'élégance de sa robe et de ses coiffures savantes. C'est elle surtout que lorgnent les petites



Anglaises des « family houses » d'Ixelles, aux galas de la Monnaie.

Cependant, sa vie n'est pas exempte de vices. Pour payer un train coûteux, la grande hétaire, si elle n'a pas à sa disposition la bourse prodigue de quelque dandy, dont le papa fit fortune en exploitant les pauvres, ou la fortune d'un agioteur de la Bourse, organise un

syndicat de « protecteurs », dont les mensualités alimentent son budget. Alors, elle se plie à bien des fantaisies. Les vices qu'elle satisfait, aux hasards des bailleurs de fonds, ne sont pas moins louches que ceux de la prostitution populaire. Mais ils ont l'excuse du décor et de la discrétion.

Celles-là sont celles qui réussissent, qui « percent », dans le monde de la galanterie.

Mais pour quelques-unes qui ont hôtel dans les quartiers riches, et qui s'assurent une vieillesse tranquille, à l'abri des soucis du pain, combien de malheureuses qui n'ont de la prostitution que les misères et les souffrances.

C'est ici que commence la déchéance, celle qui marque le mieux dans ses déceptions et ses détresses physiques, le malheur des femmes.

Il ne faut pas différencier la lorette des bars et des music-halls de la pierreuse qui bat son « quart » sous la bise des soirs d'hiver le long des rues et des boulevards. L'aspect de la vie change peut-être. Le fond reste identique. Il y a, pour toutes, les mêmes souffrances, les mêmes incertitudes du lendemain, les



mêmes vices à satisfaire, jusqu'aux mêmes tortures physiques qui mènent les malheureuses dans quelque garni discret de matrone ou dans les salles spéciales de l'hôpital Saint-Pierre.

Il faut voir la cocotte qui passe, aguicheuse et parée, le soir, entre les tables des cafés du centre, de neuf heures à minuit, le jeu de la croupe et de la prunelle, l'indécence du « raccrochage » à la table d'un « miché » que l'on soupçonne lesté de quelques louis.

Pour cette catégorie spéciale de la prostitution, le champ d'action est le centre de la ville. Elle « fait » les music-halls, les petits théâtres à gaudrioles, les bars. Jusqu'à minuit, telle lorette vaut d'un à trois louis, aux heures des boissons drôles que versent les « barmen », pendant que des tziganes de contrebande sévissent. Pour appâter le client, il en est qui gambillent des « craquettes » canailles avec des commis de magasin ou des amants de cœur à face de cabots.

Mais quand l'heure s'avance, le souci du salaire à gagner réveille des instincts de bête de proie. La cocotte manœuvre avec moins de décence. Elle quitte les bars cossus. Elle va dans les cabarets de second ordre, pousse jusqu'à la gare du Nord. Elle recherche le mâle dans les boîtes louches où les poivrots, au courant des usages, attendent les filles, dont le salaire d'amour tombe à cent sous. Et c'est là l'un des aléas les plus atroces de la vie, la peur du gain perdu, la nécessité de se contenter, pour manger, d'un morceau de pain, d'une sardine, d'un œuf, d'une tranche de fromage ranci.

Aux mêmes heures, les prostituées de la rue sont en chasse.

Aux environs des gares, place Rogier, place de la Constitution, dans les avenues qui s'y concentrent, dans



les quartiers populaires voisins de l'Alhambra, de la place de la Chapelle, des Halles, du marché Saint-Géry, elles vont et viennent, plus pressantes après minuit.

Il en est qui vont chercher l'homme dans les bals populaires de la rue de Laeken, de la rue Haute, de la rue Blaes, de la rue Bara, parmi les calicots, les employés, les dandys pas riches, qui lancent des demoiselles de magasin et des servantes désireuses d'aventures.

La livrée n'est pas identique pour toutes. Les pauvres sont fardées sans discrétion. De volumineuses coiffures étoffées de « boudins » remplacent les chapeaux empanachés des plus riches. Toutes arborent des costumes prétentieux, des manteaux clairs et des fourrures élimées, des défroques cédées à tempérament par la brocante.

Ce sont les miséreuses de l'amour. Elles doivent se contenter de tout, du salaire dérisoire et de subites fortunes, des quarante sous de l'ouvrier et du louis du vieux sadique exigeant.

C'est dans leur rang que la police fait ses rafles, lorsque l'on se plaint de l'audace des amants de cœur, des entôlages, des rapines dans les maisons meublées à deux francs la chambre. Ce sont elles aussi qui fournissent, aux registres de la police des mœurs, le plus grand nombre de femmes « en carte », asservies aux visites sanitaires au dispensaire de la rue aux Laines, comme les pensionnaires des maisons closes de la rue Saint-Laurent, de la rue du Persil, de la rue Pachéco et d'ailleurs.

Celles-là n'ont pas honte de cette servitude. Elles s'en vantent, comme d'une garantie de sécurité. Parfois, en d'après et louches disputes qui les mettent aux prises sur les trottoirs ou dans les lieux publics, à l'heure des retapes aux clients, elles se glorifient d'être saines, parce que soumises aux visites médicales.



Elles n'ont pas tort.
Mais quelle épouvantable chose que cette réglemen-

tation, ce droit arbitraire d'inscrire sur les registres de la prostitution la femme que la police juge s'y livrer.

Être inscrite, c'est le « bagne » !

Et la prostituée fera tout pour s'échapper, surtout si elle est malade, parce qu'elle a peur de l'hôpital.

Dès lors, dit avec raison Vinck, n'est-il pas certain que la réglementation aura précisément le résultat opposé à celui que l'on attend d'elle. Au lieu de diminuer la contagion, elle l'étendra considérablement.

Nous disons que cela est certain à priori, et combien l'expérience vient confirmer cette appréciation.

Le savant docteur Bayet a publié à ce sujet une brochure qui ne laisse plus place au moindre doute. Voici ce qu'il dit de l'origine de la siphylis masculine dans la classe ouvrière bruxelloise :

L'enquête a porté sur 746 hommes qui ont fourni des réponses utilisables sur la source de leur infection :

Prostituées inscrites	50	soit	6.7	p. c.	} 75.6 p. c.
Prostituées clandestines	389	»	52.2	»	
Femmes de rencontre.	175	»	23.4	»	
Maitresses.	83	»	11.2	»	
Epouses	48	»	6.4	»	

N'est-ce pas concluant ? Les prostituées inscrites ne donnent pas plus de contagion que les épouses. N'est-ce pas la preuve que non seulement la réglementation n'est d'aucune utilité, mais qu'elle est la cause même de tout le mal. Elle en est la cause parce qu'elle oblige les malades à cacher leurs souffrances, sous peine de la plus terrible servitude.

Dans l'intérêt donc de l'hygiène, il faut changer complètement de méthode. Au lieu de poursuivre, il

faut guérir. Ce n'est pas de la férocité qu'il faut, c'est de la bonté et de la commisération. « Nous y arriverons non pas avec des règlements, dont l'inutilité est suffisamment démontrée, mais, dit le docteur Bayet, par le traitement rationnel de ces malheureuses, l'accessibilité facile aux hôpitaux, par les médicaments antisiphylitiques donnés gratuitement, bref par des mesures humaines pansant des plaies humaines, et non par des règlements féroces par lesquels la société frappe celles qu'elle n'a pas su rendre meilleures et qu'elle-même a poussées à la prostitution. »

CHAPITRE V

LAURE Meurat avait un nom de guerre dans le monde de la galanterie. On l'appelait la « Jument », parce qu'elle avait des préférences pour la racaille du turf, où elle avait débuté avec Durieux.

Durant l'été, elle eut quelques bonnes fortunes. On la vit sur les champs de courses de l'agglomération, surtout aux épreuves des hippodromes irréguliers, où la fraude règne en maîtresse. C'est là que se réunissent les épaves lamentables du pari, du vol et de la prostitution.

Elle habitait un appartement du quartier Saint-Géry, qu'elle payait tant bien que mal. Elle vivait à hue et à dia, suivant les veines du pari et de la retape. On ne lui connaissait pas d'amant de cœur. Elle avait assez d'adresse pour « lever » sur le turf, dans les cabarets du centre que fréquentent les parieurs et les jockeys, le client qui soldait sa vie quotidienne ou qui assurait, par le don généreux de louis rapinés à la « cote », son

existence de quelques semaines. Elle avait bien de durs moments, des soirs de famine, mais en somme sa vie n'avait plus l'âpre déchéance de la retape ordu-



rière le long des rues du faubourg. Elle mangeait son compte, ou presque. Elle portait toilette. Quand elle roulait en fiacre vers la Petite-Ile, chapeauté, vêtue de costumes clairs, elle avait de " l'allure ".

Elle eut ainsi cinq mois de vie presque facile.

Une insouciance lui était venue, non pas le cynisme froid de la déchuë, mais l'oubli des misères, l'acceptation de toutes les détresses, peut-être parce qu'elle avait compris que son existence n'aurait plus jamais la moindre illusion d'un réconfort ou d'un sentiment vraiment pur.

Elle ne pensait même pas à l'avenir. Elle ne se révoltait plus. Elle avait fait le sacrifice de ses fiertés.

Elle vivait, sans plus.

C'est à cet état d'esprit qu'elle dut de renouer, sans la moindre gêne, des relations avec Durieux.

Un jour que le pari à la Petite-Ile lui avait rapporté un peu d'argent, l'ancien ajusteur la convia à passer la

soirée avec lui. Elle n'eut aucune parole méchante. Elle nargua son audace :

— T'es tout d'même ée lossel!

Ils rirent. Ils rentrèrent ensemble en ville et passèrent quelques heures agréables au restaurant et au théâtre.

Dès lors ils se revirent souvent, soit sur les champs de courses, soit le soir, dans les cafés du centre.

Ils n'avaient plus l'un pour l'autre que l'attrait d'une habitude, la joie de quelques souvenirs, tombés si bas, qu'ils n'essayaient pas d'excuser leurs déchéances. Ils admettaient tout, pour assurer leur pain...

Ils n'ignoraient rien de leurs servitudes. Ils se disaient leurs gains, leurs détresses, leurs méfaits, les lâchetés que le souci de vivre exigeait. Elle le consolait en riant d'avoir manqué tel « coup » ou de redouter une arrestation, parce que la police le savait mêlé à un « truquage » de cheval



à la Petite-Ile. Il reconfortait ses furtives déceptions, quand le client d'amour donnait peu.

Ils étaient devenus de véritables épaves, deux êtres sans conscience, jetés au pourchas du pain.

Quand vinrent les premiers froids et la fin de la saison des courses, ils se jugèrent trop lâches pour affronter

seuls la misère des mauvais jours. Ils associèrent leurs peines, sous prétexte d'économie, parce qu'il n'y aurait plus qu'un appartement à payer et que la nourriture coûte relativement moins cher pour deux.

Mais ce fut terrible.

La prostituée, trop lasse, ne sut pas réagir. Sa « mine » n'attirait plus.

Laure Meurat essaya bien la retape dans les cabarets de nuit, mais ses toilettes ne « marquaient » plus. Son visage déjà ridé disait sa détresse. Des patrons de bar la prièrent d'aller trimer ailleurs.

Elle fit la rue, le quartier du Nord, le soir, pendant que Durieux jouait dans des cabarets quelque partie de cartes avec des voyous de son espèce. Elle eut quelques « habitués ».



Mais comme les gains étaient minimes, il fallut quitter l'appartement du quartier St-Géry. Le couple vint habiter une chambre de rez-de-chaussée, derrière l'Alhambra.

Alors la prostituée ne sortait plus. Elle ouvrait sa porte. Le passant la voyait en peignoir clair, dans l'ombre du corridor. Elle « marchait » pour quarante sous et pour moins...

Elle fut comprise dans une rafle de la police des mœurs et mise en carte.

Ce fut la fin.

Le couple eut les hauts et les bas de l'horrible destin de la fille publique et du souteneur, les hontes du spéculum au dispensaire de la rue aux Laines, les jours sans pain, de telles misères qu'il en vint à voler le poivrot abruti sur le lit de prostitution.

Un soir de mars, une brigade de police opéra, dans les maisons clandestines et les appartements de filles, compris entre la rue de Laeken et le boulevard de la Senne, vingt-sept arrestations, filles publiques et souteneurs.

Laure Meurat et Jean Durieux étaient du nombre.

Condamné à six mois de prison pour entôlages et vols, l'ancien mécanicien fut incarcéré à Saint-Gilles. La prostituée, reconnue « avariée », déjà minée par la phthisie, fut envoyée à l'hôpital Saint-Pierre.

CHAPITRE VI

UNE vie nouvelle tisse dans le logis des Vernier des jours d'oubli et de confiance. Elle puise dans le souvenir des mauvais jours une sensation de réconfort qui marque mieux le bonheur reposant des mutuelles tendresses.

Le couple participe avec une plénitude parfaite aux rythmes des choses, aux fonctions collectives du monde des humbles.

François Vernier, quelques jours après sa sortie de la prison, avait commencé son service à la commune. L'échevin socialiste Franssen l'avait attaché à la surveillance et à la réparation des appareils de la distribution d'eau. C'était la vie régulière et le salaire assurés.

Un samedi, l'ouvrier fit légaliser son union par le mariage civil et la reconnaissance de son fils. Maubray, Sturbelle, l'échevin Franssen et un camarade de la Ligue ouvrière furent les témoins du couple à la mairie. Au dîner qui suivit, Madeleine avait invité les Debarsy et M^{me} Vanhoost.

Le bonheur de Madeleine fut complet.

A regarder dans le passé, la femme du peuple se trouva grandie, parce que la quiétude de sa vie n'était pas la conséquence d'une lâcheté. Elle fut satisfaite d'être restée vaillante et d'avoir gardé sa confiance, malgré les vicissitudes. Elle fut fière d'avoir participé aux luttes de sa race, d'avoir souffert comme les plus malheureuses, pour les idées et les espoirs des pauvres. Tout cela donnait à son nouveau destin un aspect de force et de sérénité, comme la floraison d'une plante au printemps, après les âpretés de l'hiver.

Maintenant, Madeleine peut envisager sans crainte l'avenir. Elle est devenue la vraie plébéienne résolue qui ne redoute plus rien, parce qu'elle a beaucoup souffert et parce que la tendresse des siens reconfortera toujours les inévitables lassitudes.

Vernier oublie, comme sa compagne, les heures de peines. Il n'a pas le regret de ses actes. Il a puisé, au contraire, dans les misères endurées, la conscience du sacrifice. Mais celle-ci n'est pas pour lui une occasion de fierté. Elle est seulement une obscure sérénité, la beauté tranquille



des devoirs du propagandiste qui bataille pour ses croyances. Il avait repris sa place à la Ligue ouvrière. Il assistait à toutes les séances, aux réunions du comité, où ses camarades souhaitaient ses conseils précis et l'exemple de sa logique vaillante.

Maintenant il se dévouait sans compter. Son rôle était plus ordonné, comme fortifié par l'obscur grandeur d'un sacerdoce, par le souvenir des misères subies pour l'idée.

Sa vie avait le rythme des sèves qui font fleurir les plantes. Elle rayonnait autour d'elle.

Il s'intéressait surtout à l'extraordinaire mouvement corporatif qui coordonnait les forces ouvrières. Il

suivait cette évolution précise qui marquait de plus en plus, en Belgique, l'évolution du prolétariat. Le parti ouvrier retrouvait la conscience primitive d'un parti de classe.

De plus en plus, le socialisme devenait économique. Il ne dédaignait pas l'action politique pure, il revenait à une compréhension directement issue de l'âme populaire, des aspirations plébésiennes. Les efforts se portaient vers l'organisation syndicale, la seule qui fût capable, dans la fécondité de l'entente, de lutter victorieusement « contre les classes possédantes, de faire trembler les trônes et les Etats ».

Des faits nombreux avaient affirmé l'efficacité de cette action. Des luttes uniquement entreprises par les organismes professionnels justifiaient, par les victoires obtenues, les nouvelles tendances du salariat. En France, les électriciens, les ouvriers des arsenaux, les postiers, d'autres encore, avaient obligé les pouvoirs politiques à satisfaire toutes sortes de revendications. Des batailles syndicalistes entreprises en Belgique avaient, malgré d'inévitables défaites, fortifié l'esprit révolutionnaire des prolétaires, luttant pour leur pain, désagrégeant lentement, mais sûrement, l'antique puissance patronale.

Toutes sortes d'individualités obscures surgissaient de la foule, fières, intelligentes, imprégnées des croyances collectives. Elles jouaient des rôles éphémères, mais sûrs. Autour d'elles se groupaient les efforts et les rêves d'une humanité qui souffre.

On n'accordait plus, comme autrefois, la même importance à la politique militante, à l'action des mandataires dans les assemblées délibérantes. Ceux-ci

subordonnaient leur rôle aux tendances exprimées par les revendications économiques. Ainsi on accomplissait des révolutions brutales qui ne tenaient aucun compte des convenances sociales autrefois respectées. La mobilisation spontanée des foules, qui luttaient pour leurs droits à la vie, devenait la véritable force des luttes sociales.

Dans la masse agissante du prolétariat, on reconnaissait que l'action politique, malgré la valeur et le dévouement des mandataires, était incapable de produire seule une transformation sociale définitive. Le milieu parlementaire bourgeois, les exigences des luttes électorales, le coude à coude des assemblées, mille contingences inévitables avaient atténué parfois l'action socialiste. Il y avait dans l'atmosphère des assemblées politiques quelque chose qui paralysait les audaces, atténuait la hardiesse des efforts. Certes, on refusait d'abandonner le bulletin de vote, pour l'insurrection ou la grève générale, parce que le peuple était mal armé et insuffisamment exercé pour une action plus directe. Mais on demandait aux groupements professionnels une action rapide et sûre, frappant le cœur même de la société capitaliste.



C'est pourquoi les efforts se portaient de plus en plus vers l'organisation syndicale.

Vernier, dans les causeries des ligues et des associations professionnelles, exprimait, avec sa sûre conscience de lutteur resté de sa caste, l'efficacité des groupements économiques.

Il disait : Chaque corporation n'a-t-elle pas ses propres résultats immédiats à conquérir ? Les corporations du bâtiment ont à détruire le tâcheronat ; celles du livre ont à se prémunir contre la machine à composer ; celles des mineurs ont à obtenir la journée de huit heures ; celles de la terre ont à se faire admettre aux bénéfices des lois concernant les travailleurs de l'industrie ; celles de l'Etat ont à conquérir le droit syndical ; celles de la métallurgie ont à se garantir contre la puissance de plus en plus redoutable des trusts et des sociétés anonymes. Il énumérait à l'infini les résultats immédiats de toutes les branches du prolétariat, parce que infinies sont les revendications à faire aboutir ou les réformes à réaliser dans chaque profession.

Et il montrait l'aboutissement, l'armée des salariés devenue si puissante et si redoutable, qu'elle finissait par imposer ses volontés dans la fécondité de l'entente.

Il s'inspirait des vérités exprimées par les leaders du parti socialiste international.

« Le multiple effort, politique ou syndical, du prolétariat, s'il n'a procuré encore que des résultats médiocres, a eu du moins cet effet de mettre à l'ordre du jour présent ou prochain de tous les pays civilisés bien des problèmes qui touchent aux conditions de vie de la classe ouvrière. Plus le syndicalisme contribuera à les résoudre par une propagande incessante, par une pres-

sion méthodique, plus il ralliera autour de lui et en lui la force dispersée des prolétaires.

Sa fonction permanente, c'est de défendre et d'accroître le salaire si menacé par la croissante cherté de la vie. Quand il saura profiter habilement, et après sérieuse enquête, des conjonctures économiques favorables, des périodes où le patronat a le plus besoin du travail, quand il saura aussi réclamer au nom des prolétaires toutes les mesures, comme la série municipale des prix ou cette loi du salaire minimum pour les industries à domicile, qui peuvent protéger la main-d'œuvre contre bien des causes d'avilissement, quand il s'emploiera à faire la lumière sur toutes les misères des travailleurs, quand il frappera, par des faits, par des chiffres, la conscience publique endormie, alors peu à peu la masse inerte des exploités s'animera, s'organisera. »



Quelle sera l'allure du progrès social lorsque les millions de salariés seront assez organisés pour que leur volonté concordante annihile l'effort du capital et pèse sur la vie politique ?

Dans l'esprit de la masse ouvrière se formulaient de plus en plus ces vérités qui empruntaient une force de lois dans les mille faits des batailles économiques, dans la grève, le lock-out, le sabotage, la puissance de la coopération. L'autonomie syndicaliste s'implantait. La

vie ouvrière, même celle de l'usine, échappait de plus en plus à l'autorité patronale.

Ah ! la belle existence que vivait à présent Vernier.

Et quelles joies il éprouvait au retour de ses tournées de propagande, ou de ses conférences, à se retrouver dans la tiédeur du logis familial, auprès d'une affectueuse compagne qui approuvait ses rêves, auprès d'un bel enfant qui riait à la vie...

CHAPITRE VII

Au début de juin, une lettre qui portait l'entête de l'hôpital d'Anderlecht arriva chez les Vernier. François regarda d'abord la signature.

— De Laure Meurat, dit-il.

Il tendit la lettre à sa femme.

— Cela te regarde sans doute. Mais, tu sais, ne te laisse pas exploiter.

Madeleine lisait.

La fille s'excusait d'avoir prié une infirmière d'écrire à sa place. Elle n'était plus en état de le faire...

Elle disait ses nouveaux malheurs.

A la sortie de Saint-Pierre, comme on l'avait chassée de son appartement, elle s'était installée au « troisième » d'un cabaret de la rue Brogniez, dans une chambre garnie qu'elle louait dix francs par mois. Elle ne donnait aucune explication sur sa façon de gagner sa vie, parce qu'elle redoutait de mettre l'infirmière au courant de sa déchéance, mais Madeleine devinait bien les misères de la chute.

Un soir de pluie, en rentrant, elle avait pris froid.

Elle s'était couchée sans rien dire. Elle était restée alitée trois jours, se contentant de quelques tasses de lait ou de café que lui apportait une voisine charitable. Puis la fièvre avait augmenté.

Et alors elle s'était décidée à partir à l'hôpital d'Anderlecht.

Il y avait trois semaines qu'elle était à l'asile, et elle ne se remettait pas. Elle crachait du sang. La nuit, elle ne dormait pas, affolée de se sentir abandonnée.

Elle n'osait pas parler de la mort, dans sa pitoyable lettre, parce que cela lui faisait peur. Mais Madeleine devinait sa pensée dans la tristesse éperdue de son appel.

L'ouvrière ne dit pas un mot. Elle tendit la lettre à Vernier.

Et quand celui-ci l'eut parcourue, il dit simplement :

— Diable... Pouf fie! Tu iras la voir demain.

Il fit quelques pas, réfléchissant, et continua.

— Tu lui porteras quelques douceurs, des oranges, des bonbons... Mais surtout ne prends pas l'enfant.

— Ah!

— Non... Elle a probablement la phtisie... Non, je ne veux pas.



— Bien... C'est entendu. J'irai demain. Tu es bon, mon homme, bon tout plein.

Et elle l'embrassa.

Il faisait doux infiniment. La vie ardente palpait sous le ciel lumineux. La clarté solaire vibrait comme aux plus beaux jours de l'été.

Le faubourg participait à cette sérénité.

Les quartiers les plus pauvres, les tristes logis des

cours, des caves et des impasses se vidaient au bon de l'air attiédi. La gaieté furtive apparue sur les visages, les tissus clairs des toilettes, les rubans aux tons vifs qui nuançaient les chevelures des femmes, mille choses exprimaient la quiétude momentanée des humbles et le réconfort qu'ils de-



mandaient aux caresses du jour printanier.

Madeleine se hâtait le long de la chaussée de Mons et de la rue Wayez. Malgré la tristesse de ses pensées, l'évocation de la fin de son amie sur le lit d'hôpital,

elle ne pouvait s'interdire de ressentir l'espèce d'appel à la confiance qui émane de toutes choses lorsque la nature respandit.

Des groupes d'hommes et de femmes endimanchés passaient. Des enfants jouaient sur les trottoirs ou devant les baraques foraines éparpillées dans les rues de Cureghem. Des orgues de « balançoires » et de « meulekes » rythmaient des ritournelles. Les tramways se succédaient pleins de gens qui allaient en ville. Sur les bancs de leurs voitures ouvertes, il y avait des femmes en toilettes estivales, des ouvrières parées, des gas bellâtres et rieurs.

Par les portes ouvertes des cabarets, on voyait les consommateurs debout devant les comptoirs, on chantait. Les boîtes à musique offraient leurs valse. Des ménagères s'accoudaient aux fenêtres des étages.

Sur le pont du canal et le long des rampes, des groupes regardaient passer les bateaux. Le souffle des eaux glissait en bouffées plus fraîches, avec le parfum des prairies et des arbres, des roseaux, des goudrons dont les flaques luisaient aux carènes des péniches.

Madeleine traversa le quartier de la Plaine, par de petites rues anciennes où des maisons aux façades blanches sous des toits écrasés, alternaient avec des magasins nouveaux, avec des jardins clos, où des villas émergeaient des verdure.

Dès l'entrée de la chaussée de Neerpede, l'hôpital apparut.

Autour de lui, les campagnes avaient leur parure de blés nouveaux, de bosquets, de jardins, de prairies. Les damiers de cultures maraîchères effaçaient le vert

frais des champs et les mauves des trèfles. Au loin, des bouquets d'arbres abornaient des prés en pente. On devinait, dans les petites vallées, les rubans sinueux des ruisseaux, aux tons plus vifs des verdure et aux moires des herbages. Des fermes éparpillaient jusqu'à l'horizon les taches blanches et grises de leurs



murs, les toitures ardoisées ou les tuiles rutilant sous la jonchure des clartés comme des plaques de mica. Il n'y avait de vivant dans l'étendue que de rares silhouettes éparses, un attelage dans un chemin, des fumées mauves qui tirebouchonnaient des cheminées de métairies éparpillées dans les bosquets et sur les col-

lines. Le vent léger donnait une fièvre aux choses de la terre. Il faisait courir sur la marée des moissons et sur les chevelures des arbres, des reflets comme il en court sur les lames de la mer. Tout vibrait dans la fête des clartés.

C'était la plénitude de la vie qui prenait son essor sur ce pays fécond, vers le ciel.

Sous la voûte d'entrée de l'asile, Madeleine s'informa, un peu anxieuse.

Elle suivit des groupes.

Ils se divisaient à l'entrée d'un jardin qui alignait ses parterres, ses corbeilles, ses gros bouquets d'hortensias, ses pelouses, que liséraient des touffes de pensées multicolores, entre les ailes de l'hôpital. De celui-ci, on ne voyait que les longs couloirs vitrés raccordés au bout du parc par un bâtiment plus sombre surmonté d'un dôme et d'un pavillon. Ces couloirs ressemblaient à des serres. Le soleil jonchait ses clartés sur les vitres miroitantes. Et ce qui donnait surtout une illusion de réconfort, c'était la belle fête des fleurs et des verdure devant les panneaux vitrés, l'ordonnance des chemins, l'aspect heureux de cet oasis lumineux dans le cadre des bâtiments.

Le quartier des femmes était à droite.

Madeleine suivit le couloir propre et tiède. Quelques bancs étaient alignés le long des murs.

Des corridors qui donnaient accès aux différentes salles s'ouvraient sur la galerie. Des groupes de parents y pénétraient, silencieux. Madeleine allait lentement. Elle était tout à fait rassérénée. L'aspect amène des choses avait aboli sa crainte.

Elle distinguait confusément, au bout de ces couloirs devant lesquels elle passait, de vastes salles claires, des silhouettes de parents groupés autour des lits, des tables devant lesquelles se trouvait une infirmière. Mais tout cela était reposant et d'un aspect très doux. Une seule chose l'effrayait un peu, le silence qui régnait dans ces salles où il y avait pourtant tant d'espoirs et tant d'efforts à vivre.

Elle lut au-dessus d'une porte : « Salle 4. » C'était là.

Elle passa devant les chambres d'isolement et de service, et pénétra dans la salle.

Celle-ci était semblable aux autres, enveloppée d'air et de verdure. Le décor du ciel, des jardins qui séparaient ces différentes salles égayait la nudité des murs blancs. Seize lits formaient des raies perpendiculaires aux cloisons.

Madeleine vit des figures pâles et ravagées, blotties dans les plis des oreillers, des mains osseuses qui sortaient des draps et des corsages blancs. A la tête de chaque lit il y avait, cloué au mur, un petit tableau noir pour les renseignements et une fiche de papier indiquant le nom et l'état de la malade. Des tablettes qui surmontaient le châssis du lit supportaient des petites boîtes, quelques douceurs apportées aux souffrants, des oranges parfois. Les pa-



rents, en se pressant autour des lits, dérangeaient un peu l'ordre des couvertures et la symétrie des petites tables.

Madeleine vit tout cela d'un coup. Son regard cherchait le visage connu parmi ces figures qui lui étaient étrangères et qui la regardaient curieusement avec leurs grands yeux fiévreux.

Comme elle ne trouvait pas ce qu'elle cherchait, elle s'affola, soudain anxieuse, dans la peur de la mort. Elle demanda à la jeune infirmière qui se trouvait au milieu

de la salle, près d'une longue table qui supportait des paquets de linge et des flacons :

— Laure Meurat, s'il vous plaît ?

La servante fit un signe.

— Oui, c'est ici...

Puis elle continua.

— Vous êtes M^{me} Madeleine Vernier, peut-être ?

— Oui.

— Ah ! C'est moi qui ai écrit la lettre que vous avez reçue. Elle était incapable de le faire.

Sa voix fut attristée.

— Elle est si bas, si bas.

Puis, parce qu'elle redoutait de donner une douloureuse nouvelle :

— Êtes-vous sa parente ?

— Non, son amie seulement.

— Alors je puis vous dire qu'il n'y a plus d'espoir. La pauvre fille ne passera pas la semaine, et nous avons dû la placer dans une salle d'isolement, pour ne pas effrayer les autres malades.

L'infirmière se dirigeait vers la porte.

— Venez. C'est ici... Vous n'avez pas peur, n'est-ce pas ? Car il ne faut pas l'effrayer. Il faut la réconforter,



au contraire, lui donner de l'espoir, un peu d'illusion.

— Non, je n'ai pas peur.

Elle disait vrai. L'obscur conscience d'un devoir fraternel à remplir, jusqu'au bout, jusque devant la mort, imprégnait d'énergie la femme du peuple. Et puis, elle se souvenait des tragiques trépas de son pays, aux coups de grisou, aux misères qui sont le lot des prolétaires.

Devant la porte d'une des pièces qui précédaient la grande salle, l'infirmière dit :

— C'est ici... J'oubliais. La malade transpire beaucoup, beaucoup. Surtout ne l'embrassez pas.

Madeleine entra.

En une seconde, elle eut la vision du décor de l'agonie : une petite salle carrée, des murs absolument nus, un petit lit de fer, un fauteuil devant la fenêtre, et dans ce fauteuil, la malheureuse.

Laure avait la figure tournée vers le jardin. Elle pouvait voir au bout du couloir formé par les murs un grand pan de plaine, des campagnes, des moissons, des prairies abornées de hauts peupliers, les fermes et les collines de Neerpede.

Madeleine s'avança.

Une seconde, elle crut qu'elle allait s'effondrer là, devant la moribonde. Mais elle réagit. Ses lèvres essayèrent de sourire, ses yeux de s'éclairer de joie.

— Laure, m'vlà, fie. C'est mi.

Elle disait des mots patois, des mots de son pays, avec l'espoir de reconforter, à ce puénil rappel du passé, la pauvre âme qui fuyait.

Ah ! le passé ! Jours heureux, jours de jeunesse éclatante !

La malade sourit.

— Ah! c'est toi... Madeleine... T'es bonne. Je t'attendais... Oh! oui, je voulais te revoir... Et ton petiot?... Et François?

— On va bien... Mais toi, parlons de toi.

— Oh, moi!

La pauvre face cireuse, aux joues creuses, exprima, dans une furtive douleur des yeux fiévreux, l'atroce certitude :

— Moi... vois-tu, c'est fini.

— Tu es folle.

— Non... Je sais bien ce que j'ai, va... Et puis on m'a mise ici parce que ça finira bientôt.

Mais l'infirmière intervenait :

— Mais non, vous êtes plus tranquille ici, plus à l'aise... Vous nous aviez dit vous-même que vous étiez triste d'être entourée de Flamandes qui ne vous parlaient pas.

Un triste sourire apparut sur les lèvres pâles.

— Oui, on ne me parlait pas... Pour cela et pour autre chose.

La malheureuse tourna une minute ses yeux vers la fenêtre, vers la plaine apparue au delà du mur qui fermait le jardinet. Sa pensée précisa, sur l'écran du ciel par-dessus les campagnes moirées et les horizons mauves, les dernières étapes de sa vie de misère. Elle ne dit plus rien.

Deux grosses larmes sortirent et mouillèrent ses joues.

Ah! oui, elle savait bien pourquoi on ne lui parlait plus.

Madeleine disait :

— Désires-tu quelque chose, Laure? Veux-tu que j'écrive chez toi?

— Chez moi!

La fille eut une seconde de tristesse atroce. Elle hésitait. Puis elle dit, en hochant la tête douloureusement :

— Non... Maman ne m'a plus écrit. Tu sais ce qui se passe là-bas... Non, n'écris pas.

Elle dit tout bas, tout bas :

— Maman...

Mais Madeleine reprenait

— Et puis tu n'es pas si mal que ça, n'est-ce pas Mademoiselle?

Inhabile à exprimer une consolation, à éveiller, malgré tout, un peu d'espérance, elle se tournait vers l'infirmière, sollicitant son aide, l'habitude qu'elle avait d'apporter un peu de paix dans les âmes que tourmente la pensée de la mort prochaine.

Mais Laure hochait la tête.

— Tu es gentille, Madeleine... Va. J'ai préparé mon « paquet ».

Elle essayait de sourire en disant cet horrible mot de son pays qui exprime le départ prochain. Un peu de fièvre remontait des profondeurs de la vie.

Elle prononça encore des paroles sans suite. Elle éveillait des souvenirs communs, des jours du lointain passé, au pays natal. Mais la conscience fuyait.

Parfois ses regards se portaient sur le visage de Madeleine avec une effarante fixité, comme pour lire ses pensées. Puis, sa face cireuse se retournait dans le creux de l'oreiller blanc, parmi les cheveux des nattes dénouées. Les yeux regardaient alors les champs et les

prairies de Neerpède, le ciel clair où passaient de petites nuées voyageuses, comme des voiles sur une mer tranquille.

Laure dit encore :

— Je voudrais bien revoir ton bébé.

— Je te l'apporterai, sois sans crainte.

— Tu es bonne... Et puis, dis aussi à Vernier de venir me voir avec toi. Je voudrais bien qu'il oublie... qu'il oublie...

Elle n'avait pas terminé sa phrase à cause de l'étrangère. Elle acheva seulement dans un sanglot :

— J'ai tant souffert.

— Il viendra... Nous viendrons tous les trois. Oui, tous les trois.

— Je suis contente.

Elle voulut se redresser pour tendre la main. Mais c'était trop de fatigue pour son pauvre corps las.

Une rougeur soudaine apparut sur les joues. Les ravages du mal creusèrent les traits crispés par l'effort et la difficulté de la respiration sifflante. La malade eut comme un hoquet. Un jet de sang jaillit, macula d'une large flaque le corsage, la couverture étendue sur les jambes...

Déjà l'infirmière lavait avec une éponge le jet rouge, mouillait les coins de la bouche, les tempes et le nez.

Madeleine blémit, recula. Cela ressemblait déjà à une toilette funèbre.

La mort venait de passer. Elle ne s'en allait pas encore. L'ouvrière la devinait là, blottie quelque part, auprès de cette agonie.

Laure était retombée inerte, les yeux clos. Un creux

profond tirait la peau des joues. La poitrine soufflait un râle.

Madeleine jetait à l'infirmière des regards épouvantés. La servante devina son désir. Elle fit un signe et tout bas :

— Non, ne craignez rien. Elle ne va pas mourir. C'est une crise... Elle va reposer un peu... Allez-vous-en, Madame. Ça vaudra mieux.

Laure ouvrait les yeux. Son regard fixa Madeleine avec l'effroi qu'il gardait d'une vision lugubre et mystérieuse. Mais ce regard n'avait plus la force d'être tendre. Il semblait dire dans sa tristesse infinie, montée du fond de la vie finissante :

— Oui, tu vois... Je m'en vais... C'est tout... Adieu.

Puis Laure ferma les yeux. La lividité revint sur les joues. La pauvre tête sembla s'enfoncer au creux de l'oreiller blanc comme dans les plis d'un linceul...

CHAPITRE VIII

QUAND les fossoyeurs eurent descendu au fond du trou la bière de bois blanc, que ne paraient ni garniture ni croix, François Vernier fit un signe à Madeleine :

— Partons.

Madeleine pleurait. Elle dit :

— Pauvre Laure...

Les deux travailleurs de la mort se pressaient. Les pelletées de glaise tombaient sur le couvercle sonore du cercueil. Cela fit durant quelques minutes des heurts sourds. Puis, il n'y eut plus que le bruit de la terre

remuée, coupée par la lame des outils et l'ahan des ouvriers actifs.

Vernier répéta :

— A quoi bon rester encore ?

Ils partirent.

Madeleine était plus calme. Son enfant, qu'elle portait dans ses bras, souriait au soleil et d'entendre un chant d'oiseau dans les arbres. Ces appels de la vie naissante éveillaient la tendresse de la mère, distraite un instant par les pensées songeuses aux misères de ce destin sur lequel se tisserait bientôt le voile de l'oubli.



Ils allaient à pas lents sur le chemin qui dévalait, le long des tombeaux et des bouquets d'arbres.

Le cimetière d'Anderlecht s'étend sur le plateau d'une colline d'où la vue embrasse un vaste horizon de la plaine brabançonne et l'éparpillement des quartiers de Bruxelles et des faubourgs. Il n'a pas l'aspect triste des nécropoles des pays industriels. Les fleurs, les arbres, la beauté des monuments, la propreté des sentes, y perpétuent un aspect amène qui n'exagère pas jusqu'à l'effroi, la certitude du trépas.

A cette heure, sous le ciel clair où de rares nuées

blanches glissaient, comme des voiles sur un océan tranquille, le soleil y jonchait ses lumières. Celles-ci faisaient miroiter les marbres des tombeaux et la moire des feuillages.

Vernier et sa compagne avaient quitté le coin où l'on enterre les inconnus et les pauvres, où les tertres très rapprochés font voisiner dans le néant, sous d'humbles croix, sous de petites planchettes sur lesquelles sont seulement inscrits une date et un numéro, les épaves des destins de malchance.

Déjà, ce qu'ils avaient devant les yeux exaltait en eux le désir de vivre, avec cet égoïsme instinctif que donne le voisinage de la mort.

Au delà des murs du cimetière et des arbres, sur les pentes des collines, les faubourgs étalaient, dans la magie des clartés, leurs maisons, leurs usines, leurs jardins, les rubans sinueux des eaux miroitantes.

L'énorme cité s'étalait : Anderlecht, Molenbeek, Bruxelles, Saint-Gilles, Forest, Uccle, d'innombrables quartiers que coupaient la rectitude des rues, les clairières des places et la broderie grise des boulevards et des parcs. Dans les quartiers ouvriers, il y avait, pardessus la marée des toits, les hauts cierges noirs des cheminées d'usines. Partout la fumée bleue s'évadait en lentes spirales que la lumière diluait comme le brouillard d'une aube. Puis, çà et là, des monuments dressaient des silhouettes sveltes ou massives, le dôme du palais de Justice, la dentelle blanche de l'hôtel de ville de Bruxelles, le campanile de Saint-Gilles, des clochers d'églises et de couvents.

Une rumeur assourdie s'évadait de ce prestigieux décor où s'exaltaient des milliers d'existences ruées à

la conquête du pain, une rumeur mystérieuse qui était faite des bruits des hommes et des choses et qui montait comme un appel.

L'esprit contemplatif du Wallon s'ouvrait à la beauté de ces aspects. Il marquait les destins évoqués par la pensée songeuse. Mais il résumait dans une aspiration éternelle le but assumé à ces obscurs acheminements.

Vernier s'arrêta un instant. Il aurait voulu dire à Madeleine tout ce qu'il ressentait, la confiance qui vibrait en lui, devant la vision d'humanité active que précisait son rêve, dans la plénitude de sa foi. Il aurait voulu exprimer ses certitudes et pourquoi le meilleur avenir sortira des souffrances, des volontés qu'il appropriait à son image et qui exaltaient cette armée qui peuplait la cité.

Car nul effort n'est vain.

Sa tâche obscure d'ouvrier révolté, la misère de cette vie de fille du peuple qu'ils venaient de confier à la terre, le dévouement de sa compagne, toutes les douleurs, toutes les haines et tous les sacrifices, ont leur utilité dans la marche des prolétaires vers le meilleur avenir. Rien n'est inutile, parce que la foi illumine de plus en plus l'acheminement des humbles, parce que la vie, belle et féconde à qui sait la vivre avec altruisme et vaillance, comporte toujours une action généreuse.

Le travail, la volonté, la foi en la vérité, voilà les forces souveraines. Ce sont elles qui donnent à l'existence un sens et un but, la joie de coopérer à une tâche de justice et de solidarité, d'obéir à ces lois altruistes qui plient l'humanité à un joug régulateur.

L'homme du peuple, malgré son modeste savoir, comprenait cette beauté de la vie.

Il était heureux de son rêve, infiniment.

Il comprit sa compagne et son fils dans la sérénité de son bonheur et dans sa volonté de lutter sans trêve. Il prit le bébé ricur dans ses bras et dit simplement, son cœur rempli d'allégresse :

— Viens, Madeleine. Viens, mon tiot. Allons vivre, nous.

Et ils redescendirent vers la tâche, vers les efforts de la vie.

.
Ils seront, comme les innombrables soldats de l'armée du travail, de la misère et de la peine, des forces discrètes et actives du renouveau qui se prépare. Le temps, qui mesure toutes choses, dira, à ceux qui nous suivent, ce que valent ces héros obscurs du devoir.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PREMIÈRE PARTIE. — La Servante	25
DEUXIÈME PARTIE. — Le Faubourg	133
TROISIÈME PARTIE. — Le Calvaire	247
QUATRIÈME PARTIE. — La Prostitution	277

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires, réalisées par les Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, ci-après BIBL., d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des BIBL. et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

Les œuvres littéraires numérisées par les BIBL. appartiennent majoritairement au domaine public. Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les BIBL. auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droit afin de permettre leur numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les BIBL. déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les BIBL. ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés; et la dénomination 'Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme `<http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf>` qui permet d'accéder au document; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les BIBL. encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les BIBL. mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux BIBL., en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemple de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées – basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux BIBL. un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication. Exemple à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des BIBL.;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis. Toutefois les copies numériques ne peuvent être stockées dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'URL permanent (voir Article 3) doit toujours être utilisé pour donner accès à la copie numérique mise à disposition par les BIBL.

10. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux BIBL. dans les documents numérisés est interdite.